Mémoire de licence en sociologie

Vincent Bracke

« *Allez, on bouge !* »
Emergence et transformations du sport moderne comme instrument de régulation sociale.

Directeur de mémoire : Arnaud Frauenfelder.

Université de Genève, département de sociologie.

Table des matières

Introduction générale p. 3

Partie I p. 6
Introduction p. 7
1.- L'apport de Norbert Elias. p. 8
a) Le développement du sport dans le procès de civilisation. p. 8
b) L'accélération du contrôle de soi. p. 14
c) La question de la performance et de la valeur sociale du sport moderne. p. 19
2.- L'apport de Michel Foucault. p. 24
a) Une méthode compréhensive. p. 24
b) Le gouvernement des corps : des mécanismes disciplinaires aux dispositifs de sécurité. p. 28
Conclusion p. 31

Partie II p. 32
Introduction p. 33
1.- L'envol de la pratique sportive p. 34
a) Une diffusion internationale depuis l'Angleterre. p. 34
b) Institutionnalisation nationale p. 34
c) L'institutionnalisation du sport dans l'éducation physique en Suisse. p. 36
d) L'instrumentalisation politique du sport par les états totalitaires : l'exemple de l'Allemagne nazie et de l'URSS. p. 39
2.- L'identification : le pouvoir d'attraction du héros sportif p. 47
a) Le sport-spectacle : de l'incertitude et de l'identification. p. 48
b) La diffusion médiatique des sports. p. 51
c) le sportif de haut-niveau : un nouvel héros populaire. p. 54
3.- Les fonctions sociales du sport p. 63
a) La définition des sports par la fonction publique : l'exemple français. p. 63
b) Le modèle sportif au service de l'économique p. 64
c) *« Pour votre santé, bougez »* p. 66
d) Les différences sociales de conception du corps p. 70
e) Mise en perspective p. 72

Conclusion générale p. 75
Bibliographie p. 78
Annexes p. 82

Introduction générale

Le sport est partout. A la télévision, dans nos journaux, à travers les campagnes publicitaires ou encore à l'école, le sport a réussi à coloniser nos espaces de vie. Qu'est ce qui peut expliquer une telle réussite ? Quelles sont ces sociétés qui ont élevées au rang de vertu la pratique sportive ? Ces questions s'avèrent extrêmement intéressantes pour un étudiant en sociologie. Reste désormais à savoir comment attaquer le sujet de front et rendre le sport sociologiquement pertinent. Ces quelques lignes proposent une approche possible de l'analyse du phénomène sportif en tant que pratique de masse.

Ces dernières années ont vu l'explosion des cas d'obésité et de diabète dans la population jeune des pays occidentaux. Le manque de mouvement lié à la station assise a de multiples causes. Tour à tour sont accusés la télévision, les jeux vidéos, Internet ainsi que des comportements alimentaires néfastes pour la santé : sodas, grignotages, refus des légumes et des fruits, etc. L'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S) n'hésite pas à employer le terme très alarmant d'épidémie en ce qui concerne la croissance du taux d'enfants obèses en Europe. Ce constat fait réagir de nombreux acteurs dans la société. Qui sont ces acteurs ? Ils sont nombreux et variés, mais tous proviennent de la classe sociale instruite : éducateurs, politiciens, nutritionnistes, physiologistes, médecins, etc. Ainsi, le numéro de mars 2007 de l'*Educateur*[1], revue de Suisse Romande destinée aux professeurs des écoles, pose en couverture le titre évocateur : « Allez, on bouge ! ». Le dossier de la revue est consacré au rôle de l'école dans la promotion du mouvement auprès des enfants et des adolescents[2]. Michel Kohler, coordinateur de l'EPS Jura dresse un bilan de la situation. D'un côté, l'aspect alarmant du taux d'obésité chez les jeunes suisses qui dans certaines études atteint 20%, de l'autre les résultats d'études prouvant les bienfaits physiques mais également psychiques d'une activité sportive régulière. Ses recommandations sont d'une heure d'activité physique par jour pour tous les écoliers. Dans le même ordre d'idée, on peut citer l'article « *On favorise l'éclosion d'une génération de flans ! »*[3]. L'auteur relate les propos d'un entraîneur fédéral d'élite, Olivier Bourquin, s'insurgeant contre le manque de formation et de suivi concernant les professeurs d'éducation physique. Trop souvent les cours de gymnastique sont supprimés pour dégager des plages horaires servant à rattraper les autres cours. Bourquin n'accuse pas les jeux vidéo, la télévision ou encore Internet comme responsable du déficit de mouvement

[1] *Educateur SER,* Mars 2007, n°3.
[2] KOHLER, Michel. *Rôle de l'école dans la promotion du mouvement auprès des enfants et des adolescents* in Educateur SER. Martigny: mars 2007. n°3. pp. 26-28.
[3] ML. *On favorise l'éclosion d'une génération de flans !* in Magazine Wellness santé, n°22, Automne 2006. pp.28-29.

dans la jeunesse. Ce sont les institutions éducatives qui selon lui sont responsables en refusant de considérer les cours de sport à leur véritable valeur. Un autre article témoigne de cet intérêt actuel pour le sport en matière de santé : « *Science du sport, conscience du corps »*[4]. Bengt Kayser, directeur de l'Institut des sciences du mouvement et de la médecine du sport de Genève, affirme qu'une demi-heure d'activité physique par jour suffirait à réduire considérablement le taux de maladies graves liées à la sédentarité.

Tous ces exemples tirés de revues destinées à des individus instruits, éducateurs, étudiants, etc, illustrent l'intérêt actuel pour le sport en matière de santé publique. Mais le sport avant d'en arriver là à susciter d'autres intérêts. Ce mémoire souhaite retracer sur la longue durée l'histoire des régulations sociales du corps humain par l'intermédiaire de l'activité sportive.

Dans une première partie, les origines du sport moderne seront discutées à travers la théorie du processus de civilisation développée par Norbert Elias. De plus, nous verrons comment, parallèlement à l'émergence du sport moderne comme pratique corporelle, le libéralisme occidental à créer toute une série de technologies de régulation du corps que l'on peut regrouper selon la théorie de Michel Foucault sous le concept de biopolitique.

La seconde partie, plus analytique, traitera de l'histoire de l'activité sportive au cours du XXème siècle. Ses enjeux, ses utilisations ainsi que son immense succès populaire seront abordés. En fin de cette partie, nous reviendrons à l'époque actuelle afin d'éclaircir les luttes sociales en matière de « bon corps ».

Enfin, après la conclusion générale, nous vous invitons à jeter un coup d'œil à l'annexe de ce mémoire. Les quelques illustrations présentées sont là afin de donner au lecteur l'image en plus du texte.

[4] VOS, Antoine. MONNET, Vincent. *Science du sport, conscience du corps* in Campus, magazine de l'université de genève. Genève: octobre-novembre 2005. n°77. pp.12-17.

Partie I

Théories et concepts

Introduction

La pratique sportive est devenue un phénomène planétaire. Comment en est-on arrivé là ? L'individu a placé son corps au centre de ses préoccupations. Robert Castel[5] montre qu'au Moyen Age, le corps a une fonction sociale. Ainsi, le corps estropié, pestiféré ou atteint de quelconques tares (toutes regroupées sous le terme générique d' « handicapologie ») permet de mobiliser la solidarité à condition que le malheureux soit inscrit dans une communauté géographiquement située. Aujourd'hui, le corps est l'objet d'intérêts, souvent en lutte. Si, autrefois, le corps mutilé était en adéquation avec la morale chrétienne (songeons au corps meurtri du prophète dans l'épisode de la passion du Christ), cette dernière a aujourd'hui perdu de sa force suite aux différentes révolutions scientifiques. Le « désenchantement du monde », en référence à Max Weber, a considérablement bouleversé les styles de vie des individus. Conscients d'un haut delà au statut hypothétique, que les souffrances du corps sur Terre ne garantissent pas une entrée prioritaire au paradis (songeons à la maxime biblique « les premiers seront les derniers, les derniers les premiers »), les individus ont petit à petit, au fil des générations, changé leur regard sur le corps. Si les corps étaient monopolisés, au sens normatif, par l'institution ecclésiastique, un glissement s'est opéré. L'institution médicale s'est au cours des décennies appropriée l'objet corporel sous le regard bienveillant de la science. Ainsi le XIXème siècle a vu l'apparition d'un courant hygiéniste extrêmement coercitif. Petit à petit on a voulu dompter l'enveloppe charnelle des individus à des fins diverses suivant le contexte historico-social.

Comment se sont installés les dispositifs de pouvoir pour le contrôle des corps ? Et qui en sont les créateurs ? Ces questions historico-sociologiques ont pour but de mettre à jour le fonctionnement d'une société donnée. La régulation des corps est un enjeu central depuis le XIXème siècle. Mais celle-ci a prit diverses formes au cours de l'Histoire. Elle est donc objet de luttes, et chacune de ces régulations est le reflet d'une structure sociale ou si l'on veut d'une époque donnée. Notre approche consiste à prendre le phénomène sportif comme une porte d'entrée. Une porte d'entrée qui permet de dégager, d'éclairer le rapport au corps d'une société historiquement bornée. Voir le rapport au corps à travers le prisme sportif nous semble judicieux, voire original (les travaux en sociologie du sport étant historiquement récents). De plus, il serait impossible dans le cadre d'un travail de mémoire de considérer d'autres portes d'entrée telles que les modes vestimentaires ou encore l'Art. Le sport moderne,

[5] CASTEL, Robert. *Les Métamorphoses de la question sociale.* Paris : Ed. Fayard, 1995.

historiquement, émerge lors du XIXème siècle pour devenir un phénomène planétaire au cours du XXème siècle. Ainsi la méthode de Michel Foucault, compatible avec celle de Norbert Elias, permet de reconstruire historiquement le rapport au corps du XIXème siècle à nos jours. Le but étant de mettre en exergue les différents rapports de force s'exerçant autour du corps au cours des deux derniers siècles. S'il semble aisé de retracer cette histoire sociale sur des périodes historiques, compte tenu des travaux effectués, commenter l'époque contemporaine est une autre paire de manches. Ainsi, nous retracerons l'évolution des rapports au corps jusqu'au début des années 1980 dans une partie, puis dans une autre nous analyserons empiriquement la situation actuelle telle que nous la vivons. Mais nous prendrons comme point de départ le type de société qui a vu l'émergence de passe-temps à caractère sportif, société qui se caractérise par le libéralisme démocratique.

1.- L'apport de Norbert Elias

a) Le développement du sport dans le procès de civilisation

Dans un ouvrage classique de la pensée sociologique[6], Norbert Elias date du XVIème siècle le changement radical des normes sociales définissant les comportements et les sensibilités. Ces normes sociales ont commencé leur mutation dans les cercles fermés des hautes sociétés européennes « et ce dans une direction précise : elles sont devenues plus strictes, plus différenciées et omniprésentes, mais aussi plus égales et plus modérées, puisqu'elles bannissaient les excès de l'autopunition comme de l'autocomplaisance »[7]. Elias prend pour indicateur de ce changement le terme introduit à l'époque par Erasme de Rotterdam de « civilité ». Ce terme sera repris par de nombreux pays afin de qualifier « un nouveau raffinement qui donna plus tard naissance au verbe civiliser »[8]. L'auteur rajoute que ce changement du code des sensibilités prend forme, parallèlement, avec le processus de formation de l'Etat. En effet, Elias le souligne, l'assujettissement des classes guerrières dans les sociétés de cour, l'exemple de la France étant habituellement considéré comme le plus significatif, à un contrôle plus strict des mœurs a considérablement modifié les règles de la vie sociale dans les pays européens. Ce phénomène de « curialisation » des nobles a provoqué un

[6] ELIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs.* Paris: Callmann-Levy. 1973. (Pocket, Agora.).
[7] ELIAS, Norbert. DUNNING, Eric. *Sport et civilisation, la violence maîtrisée.* Paris : Fayard. 1994. (Pocket, Agora.). p. 27.
[8] Ibid., p. 27.

déplacement vers une plus grande sensibilité à l'égard de la violence. La méthode proposée par Norbert Elias est donc centrée sur les processus. Ainsi, à travers cette approche sur le long terme il est possible de détecter les changements dans l'évolution des normes sociales de comportements et de sensibilités.

Le sport nous dit Elias a évolué dans le même sens. En effet, les recherches historiques le prouvent, les pratiques sportives tendent à accroître leur sensibilité à l'égard de la violence. L'exemple de la boxe illustre ce mouvement. Les anciennes formes de boxe, loin de ne pas être codifiées, toléraient néanmoins beaucoup plus la violence (l'utilisation des jambes comme une arme notamment) que les formes actuelles ayant acquis les caractéristiques du sport moderne. C'est en Angleterre, comme pour de nombreux autres sports, que la boxe obtint les traits faisant d'elle un sport moderne. L'élaboration de règles précises, l'introduction des gants, puis plus tard leur rembourrage ainsi que l'instauration des différentes catégories de poids vont dans le sens d'une plus grande sensibilité à l'égard de la violence et donc plus globalement dans le sens du procès de civilisation.

Donc, c'est en Angleterre que fut inventée cette activité qui aujourd'hui, on peut l'affirmer, est universellement pratiquer à travers le monde sous le nom de sport. Comprenons nous bien, loin de négliger les pratiques du corps des siècles passés Elias distingue le sport comme un système nouveau d'activités corporelles dont les caractéristiques sont apparues dès le XVIIIème siècle. « Les passe-temps de type sportif et la structure du pouvoir en Angleterre ont évolué parallèlement »[9], nous dit Elias. Ainsi, « on ne peut étudier le sport sans étudier la société »[10], l'auteur insistant sur la nécessité de ne pas se borner à un seul domaine de recherche dans le cadre des sciences sociales. Quel est donc le visage de cet Angleterre au moment de l'avènement des sports comme passe-temps ? Afin de clarifier la situation, Norbert Elias introduit la notion de « cycles de violence »[11]. Cette notion décrit une configuration formée par deux groupes ou plus : « par un processus de double contrainte, ces groupes s'enferment dans une peur et une méfiance réciproques, chaque groupe présupposant que ses membres peuvent être blessés, voire tués par l'autre groupe »[12]. Ces configurations ont un caractère instable et peuvent à tout moment aboutir à des situations de violence extrême.

L'Angleterre a connu un cycle de violence qui débuta en 1641 lorsque le roi Charles Ier, accompagnés d'un groupe de courtisans, interrompit une séance de la chambre des

[9] Ibid., p. 34.
[10] Ibid., p. 34.
[11] Ibid., p. 34.
[12] Ibid., p. 34.

communes afin d'arrêter les membres du parlement qui s'opposaient à ses volontés. Les opposants au roi, des puritains, parvinrent à s'échapper, puis prirent le pouvoir de manière révolutionnaire, exécutèrent le roi puis installèrent leur leader Cromwell comme chef du gouvernement. A la mort de Cromwell, la monarchie fut rétablit. Mais les tensions entre l'aristocratie royaliste et les classes moyennes puritaines ne cessèrent pas pour autant. Ainsi, les puritains furent harcelés par les tenants du pouvoir, ce qui provoqua les grandes migrations vers les colonies américaines entre autre. Ainsi, le cycle de violence qui a commencé en 1641 a eu des répercussions sur la société anglaise durant de nombreuses générations. Il est important de se pencher sur les tensions entre ces classes pour comprendre pourquoi le seuil de tolérance à l'égard de la violence dans les passe-temps a d'abord diminuer au sein des classes supérieures anglaises lors du XVIIIème siècle. Les groupes antagonistes ont du, au fil des années, réapprendre à se faire confiance afin que puisse apparaître un régime de type parlementaire. En effet, un régime démocratique, pluripartiste, nécessite de la part de ses membres le respect de certaines conditions. Les luttes sont permises à condition qu'elles soient de type non-violentes et qu'elles obéissent à des règles soigneusement établies. Elias rajoute à ce sujet : « c'est donc que le seuil de tolérance de la tension qui caractérise l'habitus social d'un peuple influe sur le fonctionnement d'un tel régime »[13].

L'Angleterre du XVIIIème siècle connaît un régime parlementaire malgré la peur et la haine engendrées par la tentative révolutionnaire des dissidents puritains et l'envie d'un état absolutiste et catholique prôné par les Stuarts. Ce type de régime implique que l'hostilité à l'égard des factions ennemies ne dépasse pas le seuil de violence autorisée. Ainsi, « les dirigeants n'abandonnaient de bonne grâce à leurs rivaux les immenses pouvoirs que leur conféraient les fonctions gouvernementales qu'à condition d'être assurés par ceux-ci, une fois en place, ne s'emploient pas à les attaquer »[14]. A cette époque, le groupe le plus puissant du pays était les propriétaires terriens. En effet, il régnait sur les deux chambres (Chambre des Lords, Chambre des communes). Loin d'être unitaire, cette section privilégiée de la société anglaise était divisée en deux sous-groupes. D'une part les Whigs, groupe immensément riche, recruté parmi une aristocratie de descendance plutôt récente, vouaient une forte haine aux prétendants Stuarts et toléraient les dissidents puritains. D'autre part, les Tories, recrutés parmi les familles anciennes et pour la plupart non titrées appartenant à la Gentry, sentimentalement attachés aux Stuarts mais non à leur absolutisme et au catholicisme, manifestaient un rejet total à l'égard des dissidents puritains.

[13] Ibid., p. 36.
[14] Ibid., p. 36.

Le principal conflit de l'Angleterre au XVIIIème siècle opposait donc ces deux sous-groupes (Whigs et Tories) à l'intérieur du groupe des propriétaires terriens. Or, ce groupe, malgré les divergences exprimées ci-dessus, n'en conservait pas moins un style de vie, des objectifs sociaux et économiques globalement identiques ou du moins allant dans le même sens. « Ce fait joua sans nul doute un rôle significatif dans la transformation des traditionnelles assemblées d'états d'Angleterre en chambres du Parlement, et donc dans l'évolution du gouvernement parlementaire »[15]. Ce constat historique permet de mettre en lumière l'unicité du cas de l'Angleterre du XVIIIème siècle. En effet, l'Angleterre représente un cas extraordinaire dans l'Europe de l'époque. On y voit une classe de propriétaires fonciers qui n'était pas issue de la noblesse, la Gentry, cas qu'on n'aurait pas pu voir en France ou en Allemagne où la tradition féodale accordait des domaines en échange des services guerriers rendus au souverain par les nobles.

Cette formation sociale unique que constitue la Gentry a donc une importance fondamentale dans la constitution d'un régime de type parlementaire. Les propriétaires terriens issus de la noblesse et de la Gentry dominaient ainsi et la Chambre des Lords (dominée par les Whigs) et la Chambre des communes (dominée par les Tories). « Le pouvoir des classes supérieures anglaises qui possédaient des terres se mesurait au fait qu'elles avaient réussi à annihiler la paysannerie libre anglaise, à maîtriser le pouvoir des rois en les soumettant au contrôle du Parlement, à assujettir les puritains et à maintenir un contrôle sur les corporations des villes »[16]. Pour Elias, cette configuration parlementaire de l'Angleterre au XVIIIème siècle n'est pas indifférente à l'apparition de passe-temps de type sportif : « cette affinité n'est pas accidentelle »[17]. En effet, le Parlement s'apparente à un champ de bataille, bataille qui doit être livrée dans le respect de règles rigoureuses, notamment celle de ne pas dépasser le seuil de violence autorisée. Or, le sport dans ses origines anglaises présente une telle configuration. « On peut en conclure que l'apparition du sport en Angleterre au cours du XVIIIème siècle a fait partie intégrante de la pacification des classes supérieures anglaises »[18]. On se doit d'insister sur le caractère relativement nouveau de la situation anglaise : aujourd'hui il semble aller de soi que « deux groupes fondamentalement opposés s'affrontent de manière non-violente pour l'obtention du droit à former un gouvernement »[19]. La configuration sociale anglaise, unique en Europe du XVIIIème siècle, a sur le long terme

[15] Ibid., p. 37.
[16] Ibid., p. 39.
[17] Ibid., p. 37.
[18] Ibid., p. 39.
[19] Ibid., p. 41.

provoqué la formation d'un gouvernement parlementaire et ce sans que les groupes, pourtant opposés, n'en aient eu conscience.

Il aura fallu moins d'un siècle pour que les Whigs et les Tories se constituent en parti politique sur le champ de bataille réglementé du Parlement. Si la violence fut encore utilisée suite aux tentatives révolutionnaires du XVIIème siècle, le XVIIIème siècle vit l'émergence « d'un gouvernement parlementaire, caractérisé par une rotation en douceur de partis rivaux conformément à des règles convenues »[20]. Il s'agit sans doute là, pour parler comme Elias, d'une belle avancée de civilisation. Sa méthode, rappelons la, ne consiste pas à étudier le sport comme objet unique. La société toute entière est l'objet à étudier lorsqu'on parle sport : « le sport est une entreprise d'êtres humains, et nombre d'entreprises humaines que l'on explore dans des recherches universitaires à titre d'objet d'étude séparés, c'est-à-dire comme si elles existaient dans différents compartiments, sont, en fait, toutes des entreprises des mêmes êtres humains »[21]. Cette avancée de civilisation par une plus grande sensibilité à l'égard de la violence eu des répercussions au niveau de l'habitus social des individus et également « dans l'évolution de leur passe-temps »[22].

Nous avons abordé ci-dessus l'émergence d'un gouvernement parlementaire en Angleterre lors du XVIIIème siècle, émergence rendue possible par l'acceptation par les factions en lutte de règles convenues limitant l'usage de la violence physique. Afin de comprendre l'apparition de passe-temps sportifs au sein de ces factions privilégiées, une comparaison avec la situation française de l'époque s'impose. La France, lors du XVIIIème siècle, connaît un régime autocratique où le Roi exerce sa suprématie sur ses sujets. Les luttes entre les factions des couches privilégiées de la société française ne peuvent se manifester au grand jour. En Angleterre, nous l'avons vu, ces luttes peuvent et même doivent se dérouler aux yeux de tous : « la survie sociale et plus certainement le succès social dans une société parlementaire dépendaient de la capacité à se battre, non pas avec une dague et une épée, mais avec la force des mots, l'art de la persuasion et du compromis »[23]. Le recours à la violence dans un tel contexte s'avèrent rapidement être un aveu d'impuissance. De ce fait, les gentlemen étaient censés conserver leur sang-froid, ne pas faire usage de la violence physique. Cette manière d'être et de faire n'est pas sans rappeler le fonctionnement des sports où l'on se mesure à un adversaire dans le cadre de règles convenues limitant au maximum le recours à la violence : « les combats sportifs étaient, eux aussi, des luttes de rivalité où les gentlemen se

[20] Ibid., p. 43.
[21] Ibid., p. 44.
[22] Ibid., p. 43.
[23] Ibid., p. 48.

retenaient d'user de violence »[24]. Un autre aspect ressort de la comparaison avec la société française. Le processus de formation de l'Etat français donnait les pleins pouvoirs au Roi sur ses sujets nobles ou roturiers. Ceci aboutit à une nette distinction entre noblesse de Cour et noblesse de campagne, cette dernière bénéficiant de moins de pouvoir et de prestige, la distance géographique avec la Cour la tenant éloignée des bonnes grâces du Roi. En Angleterre, l'équilibre des forces fut beaucoup plus présent de part l'existence d'un régime parlementaire. Ce fait permit, dès le XVIIème siècle, d'établir une tradition de liens étroits entre vie à la campagne et vie à la Cour. Ainsi, les nobles issus de la campagne, lorsqu'ils en avaient les moyens, passèrent quelques mois à Londres par année, et inversement les nobles de la Cour vinrent profiter des joies de la campagne lorsque les beaux jours apparaissaient. Ce style de vie des propriétaires fonciers, qu'ils soient aristocrates ou issus de la Gentry, permit d'expliquer la transformation « de passe temps de plein air comme le cricket, qui associaient des coutumes rurales aux mœurs de la haute société, ou des rencontres sportives urbaines comme la boxe, qui adaptaient les coutumes des classes inférieures au plaisir des classes supérieures »[25] en sports. Enfin, un troisième aspect distinctif de l'Angleterre du XVIIIème siècle en comparaison avec la France, ressort lorsqu'on s'intéresse à l'évolution politique de ces deux états. « En Angleterre, les gentlemen s'associaient comme bon leur semblait, et ils usèrent de ce droit en instaurant de nombreux « clubs » »[26]. Le régime autocratique français n'autorisait aucune libre association entre les sujets du Roi. A la révolution de 1789, de manière assez significative, le terme de « club » fut repris par les élites françaises pour caractériser la libre association. Cet emprunt à la langue de Shakespeare symbolise cette nouveauté que la langue de Molière n'avait pas encore conceptualisée. Quelle fut l'importance des clubs au niveau des passe-temps de type sportif ? Elias utilise de nouveau l'exemple du Cricket. Il existait diverses traditions ressemblant de près ou de loin à ce jeu. « Ainsi, lorsqu'il devint fréquent d'organiser des jeux au niveau national parce que les équipes se déplaçaient d'un endroit à l'autre, le besoin apparut de garantir une certaine uniformité du jeu »[27]. L'unification des règles se fit tout d'abord au niveau du Comté, les « country-clubs » se chargeant d'homogénéiser les coutumes villageoises. « S'entendre sur les règles à ce haut niveau d'intégration, et s'entendre pour les changer si l'on découvrait qu'elles ne donnaient pas entièrement satisfaction, fut une condition essentielle de la transformation

[24] Ibid., p. 48.
[25] Ibid., pp. 48-49.
[26] Ibid., p. 49.
[27] Ibid., p. 49.

d'un passe-temps traditionnel en sport »[28]. En effet, ce bref exposé des étapes organisationnelles du sport montre comment petit à petit le jeu, par l'intermédiaire des clubs, se dotait d'une autonomie par rapport aux joueurs. « Et cette autonomie augmentait au fur et à mesure que les organes de surveillance à un niveau plus élevé d'intégration prenait le contrôle du jeu »[29], Elias faisant référence à l'émergence d'un règlement au niveau national pour un type de jeu.

Nous avons discuté de l'apparition de passe-temps de type sportif dans les classes dirigeantes de l'Angleterre du XVIIIème siècle. Les conditions d'émergence du sport moderne ont été longuement traitées. Néanmoins, un aspect de la recherche doit être souligné : « le lien entre un régime aristocratique parlementaire et des passe-temps aristocratiques sous la forme de sports, ne possède pas de caractère causal »[30]. Elias redouble de prudence car il ne souhaite pas être interprété en termes évolutionnistes : « Le sport et le parlement tels qu'ils apparurent au XVIIIème siècle sont tous deux caractéristiques du même changement dans la structure du pouvoir en Angleterre et dans l'habitus social de cette classe d'individus qui émergea des luttes anciennes comme classe dirigeante » [31]. Le contexte social anglais du XVIIIème siècle a ainsi créé les possibilités d'émergence du sport comme activité de loisir.

b) L'accélération du contrôle de soi

Les sociétés avancées dans lesquelles nous vivons se caractérisent par un haut degré d'autocontrainte : « les individus très agités et prisonniers de sentiments qu'ils ne peuvent contrôler relèvent de l'hôpital ou de la prison »[32]. En effet, l'état d'excitation extrême n'est que peu toléré lors de la vie quotidienne. L'individu doit réfréner ses pulsions s'il désire avoir une place au sein de l'espace social. Or, les relatons sociales de la vie de tous les jours sont productrices de tensions qu'il faut sans cesse savoir gérer. Le travail et la vie de famille sont des exemples de relations pouvant créer des situations de stress. Ainsi, nos sociétés provoquent l'émergence de tensions, tensions qui doivent être apaisées pour ne pas créer des situations explosives. Mais, nos sociétés « proposent des mesures pour se protéger contre ces

[28] Ibid., pp. 49-50.
[29] Ibid., p. 50.
[30] Ibid., p. 51.
[31] Ibid., p. 52.
[32] Ibid., p. 52.

tensions qu'elles créent elles-mêmes »[33]. Ces mesures qu'elles sont elles ? Globalement, nous pouvons l'affirmer, les activités de loisirs remplissent cette fonction de « soupape de sécurité ». « Mais, pour permettre le relâchement des tensions, du stress, ces activités doivent correspondre à la sensibilité à l'égard de la violence physique qui caractérise l'habitus social des individus aux derniers stades d'un processus de civilisation »[34]. La comparaison avec des temps anciens permet d'illustrer le propos de Norbert Elias. Les jeux du cirque Romain, par exemple, sont aujourd'hui considérés comme relevant de la barbarie alors qu'ils furent extrêmement appréciés à l'époque. Les exécutions publiques du Moyen-âge constituaient un divertissement de choix pour la population, aujourd'hui, en tout cas dans notre vieille Europe, elles sont difficilement imaginables. Ces exemples illustrent le changement sur le long terme de notre sensibilité à l'égard de la violence.

Si l'excitation est un état méprisé et rejeté dans les activités sérieuses du quotidien, il n'en va pas de même dans les activités de loisirs. Ces dernières « fournissent un cadre imaginaire destiné à provoquer une excitation imitant celle produite par des situations de vie réelle, tout en évitant ses dangers et ses risques »[35]. Comment cette excitation est-elle possible ? De nouveau, on s'aperçoit que c'est en créant des tensions que les activités de loisirs provoquent cette excitation. Or, c'est dans un cadre imaginaire que cette excitation émerge : « le danger imaginaire, la peur et le plaisir mimétiques, la tristesse et les joies sont suscitées, puis parfois dissipés grâce aux passe-temps »[36]. En simulant ou plutôt en recréant des situations de tensions similaires à celles vécues dans la vie réelle, les loisirs assurent leur fonction de « soupape ». Nombre de ces activités de loisirs, dans lesquels le sport occupe une place importante, « sont conçues pour provoquer une libération plaisante et contrôlée des émotions »[37].

Une distinction doit toutefois être faite. Le sport peut être un loisir pour les pratiquants occasionnels, mais il peut revêtir les habits d'une activité économique lorsqu'il est pratiqué par des professionnels. « Dans les sports de performance, les tensions mimétiques propres aux sports de loisir, qui sont légères et ludiques, sont dominés et façonnées par les tensions et rivalités entre Etats. Le sport, dans ce contexte, n'a plus rien à voir avec les sports de loisirs »[38]. Cette distinction est extrêmement importante car elle pose la question de la performance. A priori, la performance ne concerne que les sportifs de haut niveau qui par un

[33] Ibid., p. 53.
[34] Ibid., p. 53.
[35] Ibid., p. 55.
[36] Ibid., p. 54.
[37] Ibid., p. 56.
[38] Ibid., p. 56.

entraînement très soutenu souhaite repousser les limites physiques du corps. Néanmoins, actuellement nous remarquons que le champ lexical de la performance a envahi nos activités quotidiennes. En effet, nous sommes, notamment par le biais des médias, inondé de termes techniques tels que rentabilité des entreprises, flexibilité des ressources humaines, optimisation des compétences en vue d'une future sollicitation, etc. Ces exemples caractérisent un type de comportement qui tend à devenir dominant dans l'espace social en ce qui concerne les activités économiques. Mais cette manière de dire et de penser les choses a également des répercussions sur la construction sociale des représentations du corps. Le corps et l'esprit sains sont potentiellement plus productifs pour les employeurs. Cependant, même les activités d'ordre privé subissent cette invasion. Songeons un instant au discours autour de l'acte sexuel. La performance sexuelle est devenue la règle à un point tel que l'industrie pharmaceutique produit des « dopants » afin de combattre « la dysfonction érectile » (lire impuissance). Incontestablement le langage nous permet de repérer les changements normatifs en cours dans nos sociétés. Les termes extrêmement techniques souvent issus des jargons économique, médical et scientifique apportent, en apparence, une légitimité à ce que devrait être tel ou tel comportement. Ce constat peut provoquer une augmentation des sentiments d'angoisse et de peur chez les individus qui ne maîtrisent pas ces schèmes de pensée. L'exclusion sociale est sans doute une de ces conséquences, les personnes n'atteignant pas le niveau de performance requis étant rejetées vers la périphérie de la société. L'individu s'impose un certain de nombre de contraintes afin d'être en adéquation avec l'air du temps et ainsi atteindre le niveau de performance requis pour la réalisation de ses objectifs.

L'apprentissage de l'autocontrôle est un universel humain. Elias considère que sans cette spécificité, l'individu ne pourrait pas être qualifié d'humain. Or, ce qui caractérise l'homme entant qu'être humain est son besoin de vivre en société. Sans cet apprentissage de l'autocontrôle les sociétés ne pourraient se développer, ni même survivre, elles se détruiraient de l'intérieur. « Ce qui peut changer et ce qui a en fait changé au cours de la longue évolution qu'a connu l'humanité, ce sont les normes sociales de l'autocontrôle et la manière dont elles sont élaborées pour stimuler et façonner le potentiel naturel de l'individu à retarder, supprimer, transformer, bref, à contrôler de différentes façons ses pulsions élémentaires et autres impulsions et sentiments spontanées »[39]. Nous devons néanmoins nuancer quelque peu notre propos. Ce n'est pas l'individu isolé qui augmente son autocontrôle en vue de l'accomplissement de ses objectifs. C'est la société dans sa totalité qui exige cela : « le

[39] Ibid., p. 58.

diagnostic d'une accélération du processus de civilisation repose non pas sur la mesure de quantités isolées d'autocontrôle, mais sur l'accroissement de l'autocontrôle exigé par le cadre tout entier, par la configuration formée par les humains »[40].

Le sport permet d'illustrer parfaitement cet argument. « Dans toutes les formes de sport, des êtres humains s'affrontent les uns aux autres directement ou indirectement »[41]. Reprenons l'exemple de la boxe. Les anciennes formes de lutte tel que le pancrace des olympiades grecques pouvait, et souvent c'était le cas, se terminer par la mutilation voire la mort de l'un des deux protagonistes. L'évolution des normes sociales à l'égard de la violence, nous l'avons dit et répété, tend vers une augmentation de la sensibilité à l'égard de la violence physique. La boxe actuelle exige un équipement et l'acceptation de règles convenues afin justement d'éviter toute mutilation grave des boxers. Un exemple permet de bien saisir cette évolution. Quelques années en arrière se déroulait le championnat du monde des poids lourds à Las Vegas. Ce match opposa deux « monstres » de la boxe Mike Tyson et Evander Holyfield. Le combat fut interrompu avant sa fin car Tyson avait mordu et arraché une partie du lobe de l'oreille de Holyfield. Cet événement fut largement commenté par les médias et Tyson fut décrédibilisé par tous les spécialistes de l'art pugilistique qui l'espace d'un instant revêtaient les habits de juges du tribunal social. La perte de l'autocontrôle de Tyson signifia sa mort en tant que boxer de haut niveau. Ce fonctionnement de la boxe actuelle, l'exemple l'illustre, s'inscrit donc dans un cadre beaucoup plus large que celui des sports, c'est-à-dire le cadre de la société dans son ensemble. « Or, si des tensions surgissent dans la société, si les contraintes vis-à-vis des sentiments forts diminuent et que le niveau d'hostilité et de haine entre groupes augmente, la ligne de séparation entre (…) les affrontements mimétiques et les affrontements réels, risque de devenir floue »[42]. Le sport peut donc être le déclencheur de violence entre des groupes opposés. De nouveau, un exemple récent permet d'illustrer cette thèse. Au début des années 1990, la Yougoslavie connut un cycle de violence. Un match de football entre les deux clubs les plus populaires du pays le Dynamo Zagreb et l'Etoile Rouge de Belgrade a dégénéré. Le premier club représentait les croates, le second les serbes. Les tensions entre ces deux groupes furent telles que les joueurs ne s'occupaient plus de football et en vinrent aux mains. Le problème c'est que des dizaines de milliers de spectateurs des deux camps en firent de même. L'armée yougoslave fit éruption dans le stade. Le match de football fut un prélude à la guerre de Yougoslavie et de son futur démantèlement. Des

[40] Ibid., p. 62.
[41] Ibid., p. 64.
[42] Ibid., p. 55.

tensions larvées s'exprimèrent ainsi au grand jour. Le rappel de la situation yougoslave où des groupes ethniques ayant vécu pendant des générations dans une paix sociale relative montre qu'un processus de décivilisation peut s'enclencher à tout moment : « à l'inverse de cette évolution, un processus de civilisation peut aller en arrière (…) il peut être suivi, voire accompagné par des mouvements dans la direction opposée, par des processus de décivilisation »[43]. La paix telle que nous la connaissons dans nos sociétés est intimement liée au fonctionnement politique de l'Etat. Le régime parlementaire démocratique autorisant le pluralisme des partis politiques et le respect des libertés individuelle et collective ne fonctionne « correctement que dans les sociétés où un autocontrôle constant fait partie de l'habitus social de la majorité de la population »[44].

Les exemples traités ci-dessus ont pour objet la plus grande sensibilité à l'égard de la violence physique. Les avancées successives du processus de civilisation ont façonné l'habitus social des individus dans cette direction. Mais il existe une autre forme de violence, certes moins visible mais dont les effets peuvent être tout aussi dévastateurs, la violence symbolique. Souvenons-nous de la Cour de Versailles, cette « serre chaude » où furent élaborées de nouvelles normes de comportement entre les membres des couches privilégiées de la société française d'ancien régime. Les nobles de la campagne, trop éloignés des fastes de la Cour du Roi, ne purent pratiquer l'étiquette comme il se doit lors de leurs passages éphémères à Versailles. Sans doute furent-ils l'objet de railleries de la part des courtisans, railleries qui se basèrent sur l'absence de style approprié dans leur langage et leur manière de faire. La violence symbolique est la conséquence d'une absence ou d'un mauvais apprentissage de normes ayant pour but la distinction et définies par un groupe dominant dans une situation donnée. La violence symbolique peut donc être interprétée comme une forme de racisme social. La distinction étant le but recherché, l'élaboration de normes discriminantes se fait en cercles fermés. Puis, il peut arriver qu'une diffusion de ces normes, une fois définies, s'effectue du sommet vers la base de la pyramide sociale. Dans ce cas, on parle du modèle dominant d'une société. Ce schéma fut celui de la bourgeoisie à propos des normes de la sexualité tel que Michel Foucault le développa dans *La Volonté de savoir*. Les effets d'un modèle dominant en matière de comportement sont souvent mal vécus par les couches de population n'ayant pas pu participer à la définition de ces normes. En effet, les normes dominantes doivent être apprises s'il on désire pleinement participer à la vie sociale. Un déficit dans ce domaine a malheureusement des conséquences graves pour celui ou celle qui

[43] Ibid., p. 59.
[44] Ibid., p. 72.

souhaite augmenter son capital social et économique. Le débat sur les banlieues en cours en France montre de tels effets dans la vie de tous les jours. A l'instar des nobles issus de la campagne lors de l'ancien régime, un grand nombre de banlieusards ne maîtrisent pas (évitons de trop généraliser !) les clés du modèle dominant actuel. Un sentiment d'exclusion est bien souvent ressenti par ces individus : le chômage et la délinquance se profilent comme seules issues. Les évènements de novembre 2005 où des émeutes éclatèrent dans les périphéries urbaines françaises montrent le ras le bol de ces individus exclus, de par l'origine sociale voire nationale, de la participation à la vie économique et sociale telle que mise en valeur par le cadre social dans son ensemble.

c) La question de la performance et de la valeur sociale du sport moderne

La théorie de la genèse du sport moderne développée par Elias dont nous avons traitée précédemment nous permet, à présent, de nous interroger sur des questions sociales d'une très grande actualité. Comment expliquer l'importance que la valeur « performance » a prise dans le sport au cours du XXème siècle ? Pourquoi le sport occupe t'il une place aussi grande dans nos sociétés ? Elias propose une explication satisfaisante, à nos yeux, de ces deux questions complexes. Plus précisément un disciple d'Elias, Eric Dunning, reprend succinctement la théorie de son maître dans un article intitulé « La dynamique du sport moderne : la recherche de la performance et la valeur sociale du sport »[45].

L'évolution du sport tend vers un plus grand professionnalisme. Globalement, même au niveau le plus bas, la performance prend une importance croissante. On constate, par exemple, que l'éducation physique est sanctionnée d'une note dans nos écoles et ceci depuis fort longtemps. Les valeurs originelles du sport (l'éthique de l'amateurisme privilégiant l'aspect ludique et récréatif donc une pratique tournée vers soi), même si elles peuvent encore exister, ne sont certainement plus dominantes. Elias et Dunning ont constaté cette évolution. Leur explication fait la part belle au concept d'interdépendance. L'individu sportif n'en reste pas moins un être social dont les faits et gestes ont une conséquence sur le groupe dans son ensemble. Le sportif entre dans une « configuration »[46], il est un acteur dans des relations d'interdépendance. « Cette configuration comprend : 1. les deux individus ou les deux équipes qui coopèrent dans une relation de rivalité plus ou moins amicale ; 2. des agents de contrôle,

[45] Ibid., pp. 282-307.
[46] Ibid., p.284.

comme les arbitres et les juges de touche ; et 3. parfois, mais pas toujours un nombre plus ou moins important de spectateurs »[47]. Cependant cette description « configurationelle » du sport n'est à ce point pas complète. A un même niveau il faut comprendre l'encadrement du club sportif : entraîneurs et dirigeants responsables des structures matérielles. A un niveau plus élevé, il y a les fédérations sportives, garantes des règles, occupant des fonctions de type législatives. « A son tour, cette configuration s'insère dans une configuration plus large constituée par les membres de toute la société et celle-ci, à son tour, existe dans un cadre international. En bref, les sports et les jeux, en tant que configurations sociales, sont organisés et contrôlés autant qu'ils sont regardés et pratiqués »[48]. Cette parenthèse sur l'interdépendance nous permet d'aborder plus sereinement l'analyse de la dynamique du sport moderne tendant vers un plus grand « sérieux » dans sa pratique.

Paradoxalement, l'éthique de l'amateurisme privilégiant l'aspect ludique et loyal de la pratique sportive a commencé à se cristalliser en idéologie au moment où les nouveaux sports tel que le football se sont professionnalisés. L'amateurisme s'est ainsi définit de manière de manière précise en réaction à la menace du professionnalisme. En effet, dès la fin du XIXème siècle en Grande-Bretagne, plus particulièrement dans le Nord et les Midlands, les membres des classes inférieures (ouvrières et moyennes) se sont regroupés au sein de clubs de football et de rugby afin d'y être joueurs, dirigeants et spectateurs. Les membres des classes supérieures (aristocratie et gentry) jusqu'alors ayant le monopole de l'activité sportive ont vite compris la menace de ces classes inférieures. La volonté de distinction des classes supérieures se cristallise ainsi dans l'idéologie amateur. « Même si les membres de l'élite des *public schools* veillaient à s'exprimer strictement en terme de sports, et se prétendaient uniquement soucieux de préserver ce qu'ils considéraient essentiel, « axé sur l'amusement », du sport, leur consécration de l'éthique amateur comme idéologie explicite tient pour une grande part à une hostilité liée à la classe sociale et à la situation géographique, ainsi qu'à des sentiments de rancune pour avoir perdu leur domination de jadis »[49]. Ainsi, les membres des classes dirigeantes, effrayés à l'idée d'être battus par des groupes situés plus bas dans l'échelle sociale, se retirèrent entre eux afin de continuer à pratiquer le sport sans y risquer son honneur. Cette volonté séparatiste trahissait donc un préjugé de classe. Cependant, l'analyse de Dunning va plus loin encore. Pour étayer son argumentation sur la nature même de la pratique sportive des classes dirigeantes, il discute de la configuration sociale de l'Angleterre

[47] Ibid., p. 284.
[48] Ibid., p. 284.
[49] Ibid., p. 297.

du XVIIIème siècle. Nous en avons largement traité dans les paragraphes précédents. En résumé, l'aristocratie et la Gentry dominaient l'Etat en ayant réussi à imposer un parlement fort face à la monarchie. Ainsi, les classes supérieures étaient l'Etat et à ce titre elles pouvaient prétendre au statut de classes nationales. En raison de la faible centralisation de l'Etat et le manque d'unification nationale, les « jeux populaires » étaient pratiqués localement, opposant le plus souvent deux villages voisins ou deux quartiers d'une même ville. En ce qui concerne les sports, les classes dirigeantes les pratiquaient, notamment au sein des *public schools* ou de *country clubs*, de plus en plus au niveau national. Une forme de compétitivité tourné vers autrui se développa tout en sachant qu'aucune pression venant d'en haut comme d'en bas ne s'exerçait sur eux. Dans la sphère des loisirs, il en était de même de cette sécurité de statut. Certains aristocrates et gentlemen avaient même contribués à la professionnalisation de certains sports comme la boxe ou le cricket en rémunérant des employés pour se spécialiser dans une discipline sportive. Le patronage de ces individus sur d'autres individus issus des classes populaires ne posa aucun problème car il reposait sur la subordination du professionnel à son protecteur. Dans ces conditions, nul besoin d'officialiser une quelconque éthique amateur. Les classes dirigeantes, dans ce type de configuration pré-industrielle, pratiquaient et dirigeaient les sports entre eux ou avec leurs subordonnés, cultivant ainsi des formes de participation égocentriques, tournées vers soi et dans ce sens ils n'étaient pas loin d'être de réels amateurs.

« Il faut donc chercher la sociogenèse de la compétitivité et des formes de participation au sport tourné vers autrui et axées sur la performance dans la configuration sociale qui est née en conjonction avec l'industrialisation »[50]. Cette phase de l'Histoire qu'on appelle industrialisation, transition démographique, urbanisation, etc, représente selon Elias une transformation intégrale de la structure sociale. Les progrès technologiques en matière de communication et de transports ont fait l'unification de l'Etat en une entité dont les parties échangèrent de plus en plus entre elles. Au point de vue sociologique cela se traduit par « l'apparition de chaînes d'interdépendance plus longues et plus différenciées, et, partant, l'apparition d'une spécialisation fonctionnelle plus grande et l'intégration de groupes fonctionnellement différenciés dans des réseaux plus larges »[51]. Ceci résulte, selon Elias, à une évolution dans les rapports qu'entretiennent les différents groupes entre eux. Cette évolution tend à un plus grand équilibre des forces entre les dominants et les dominés dans la société. « Un tel processus a lieu parce que les individus qui remplissent des rôles spécialisés

[50] Ibid., p. 300.
[51] Ibid., p. 301.

dépendent d'autres individus et peuvent donc exercer un contrôle réciproque »[52]. Cette plus grande interdépendance des individus conduit à « des schémas de contrôle multipolaire au sein des groupes et entre eux »[53]. La pression s'exerçant sur les groupes et les individus dans une telle configuration devient plus forte. Dans la sphère sportive, la genèse d'une société industrielle a crée le besoin de compétition et d'affrontement interrégionaux. Nous l'avons dit, au XVIIIème siècle dans l'Angleterre pré-industrielle, les jeux populaires étaient pratiqués localement. On se mesurait entre villages et quartiers géographiquement voisins. La rivalité se résumait à des batailles de clochers et la gloire était que locale. Ainsi, « le besoin de sport interrégional et représentatif est inhérent à la structure moderne des interdépendances sociales »[54]. Les nations industrielles possédant de meilleurs moyens de communication ont unifié les règles sportives et de ce fait l'affrontement interrégional et international est devenu possible. Dans ce cadre, la pression s'exerçant sur les sportifs de haut niveau devenant croissant provoqua une évolution de la pratique tendant vers un plus grand sérieux. Représentant des unités géographiques plus larges (villes, cantons, nations), les professionnels ne purent plus prendre le sport pour un jeu. Leur participation est tournée quasi exclusivement vers autrui et elle se voit sanctionnée par des récompenses honorifiques et prestigieuses en cas de succès ou par des déclassements sociaux en cas d'échec. L'attente de ceux qui consomment le sport, bref l'exigence du public se tourna progressivement vers la performance. En de telles circonstances, le sportif de haut niveau se doit de vivre pour son sport et il ne peut donc pas se permettre des écarts de conduite nuisant à son entraînement intensif. Ainsi, le niveau de l'autocontrôle du sportif s'élève et cela se traduit par un renoncement du plaisir immédiat. « Par chacun de ces aspects, la configuration sociale -le schéma des dépendances intergroupes qui caractérise un Etat-Nation industriel urbain- crée des contraintes qui interdisent la mise en pratique de l'éthique amateur, laquelle fait de l'amusement le principal objectif du sport »[55]. Formant des groupes de référence, largement commentés par les médias, les performances des sportifs de haut niveau forment une norme qui se diffuse au sein des autres couches de la population. Cette évolution vers un plus grand sérieux dans le sport ne peut être analysé séparément de l'évolution qui se produit dans la société entière. Les pressions exercées par les schémas de contrôle multipolaires, inhérents à la démocratisation fonctionnelle des sociétés, ont provoqué des types d'angoisses et de craintes dont le sport n'est en fait qu'un reflet.

[52] Ibid., p. 301.
[53] Ibid., p. 302.
[54] Ibid., p. 302.
[55] Ibid., p. 303.

Comment expliquer la valeur qu'occupe le sport dans nos sociétés ? Dunning dégage trois aspects ayant contribués à la valeur croissante du sport, ces trois aspects étant intimement liés aux configurations spécifiques des sociétés modernes industrialisées : « 1. le fait que le sport soit devenu l'un des principaux instruments générateurs d'excitation agréable ; 2. le fait que le sport fonctionne comme l'un des principaux moyens d'identification collective ; et 3. le fait que le sport donne un sens à la vie de nombreuses personnes »[56].

Lors du deuxième point de ce chapitre consacré à la théorie de la genèse du sport moderne développée par Norbert Elias, nous avons vu que le sport occupait une fonction de « dé-routinisation »[57]. En effet, les sociétés industrielles urbaines où la routine et le contrôle de soi sont extrêmement présents se caractérisent par la force des pressions multipolaires. Les individus dans de telles sociétés, socialement obligés de contrôler leurs émotions apprécient particulièrement les instants où ils peuvent libérer les tensions accumulées dans un cadre socialement acceptable. Les loisirs, dans lesquels les sports occupent une grande place, permettent de relâcher les tensions engendrées par la routine quotidienne. « Cependant, ce processus de dé-routinisation, cette expression socialement autorisée de l'émotion en public, est lui-même soumis à des contrôles de civilisation »[58]. Le sport reste donc un lieu où l'excitation agréable ressentie par les pratiquants est bornée par des limites socialement établies. Dans le cadre d'épreuves de haut-niveau où le public est présent en masse, le sport est souvent perçu comme un évènement touchant au sacré. « L'effervescence collective » est de nombreuses fois commentée par les médias en termes religieux. Souvenons-nous, par exemple, des commentaires décrivant le caractère sacré de la pelouse du Stade de France durant les années ayant suivis la victoire de l'équipe de France en coupe du monde (1998). De même, lorsqu'une équipe perd plusieurs matchs d'affilée dans son antre, il s'agit d' « exorciser » la pelouse. L'utilisation du champ lexical religieux trahit un moyen d'identification collective, fonction souvent attribuée par les observateurs du sport. « En, bref, on peut raisonnablement affirmer que le sport devient de plus en plus la religion séculière de notre époque de plus en plus séculière »[59]. Comment le sport peut-il avoir cette force de rassemblement ? La compétition crée la rivalité. Or, le sportif, du moment ou le public est présent (à tous les niveaux de performance), occupe une fonction représentative. Que ce soit le représentant d'un village ou d'un quartier, d'une ville ou d'une nation, sa pratique du sport

[56] Ibid., p. 304.
[57] Ibid., p. 304.
[58] Ibid., p. 305.
[59] Ibid., p. 306.

est tournée vers autrui. De fait, dans une rencontre avec un adversaire ou une autre équipe, le sportif ou le club possède ce pouvoir de représentation auquel les supporters s'identifient. « Cet élément est crucial : il renforce l'identification au groupe « dans le groupe », c'est-à-dire le sens du « nous » ou de l'unité, intensifié par la présence d'un groupe qui est perçu comme « eux », l'équipe adverse, qu'elle soit locale ou nationale, et ses supporters »[60]. Le sport dans un cadre de paix sociale reste l'un des seuls terrains où des individus impersonnels peuvent s'unir afin de former un groupe où les différences sociales s'estompent, l'identification à un sportif ou à une équipe étant le seul critère d'importance. Reprenons l'exemple de la victoire française en coupe du monde de football. Les Champs-Elysées furent envahis par une foule qui fut supérieure en nombre à celle qui fêta l'armistice de 1945. Ainsi, si le sport peut paraître futile aux yeux de certains intellectuels blasés, on ne peut pas négliger sa force d'attraction et son pouvoir sur les masses. Le fait est que le sport représente à notre époque « désenchantée » un moyen qui donne du sens à la vie de nombreux individus. Rien que pour cela, il est à nos yeux important de le considérer, malgré ses nombreux travers, du point de vue sociologique.

2.- L'apport de Michel Foucault

a) Une méthode compréhensive.

A travers *l'Histoire de la sexualité*[61], Foucault, met en lumière « les techniques polymorphes du pouvoir »[62] pour s'approprier l'objet sexuel. Sa méthode est de « prendre en considération le fait discursif global »[63], de chercher « les instances de production discursive (qui bien sur ménagent aussi des silences), de production de pouvoir (qui ont parfois pour fonction d'interdire), des productions de savoir (lesquelles font souvent circuler des erreurs ou des méconnaissances systématiques) »[64]. En effet, Foucault note qu' « une des grandes nouveautés dans les techniques de pouvoir, au XVIIIème siècle, (…) fut l'apparition comme problème économique et politique de la « population »: la population-richesse, la population-main-d'œuvre ou capacité de travail, la population en équilibre entre sa croissance propre et

[60] Ibid., p. 306.
[61] FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir.* Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 1976.
[62] Ibid., p.20.
[63] Ibid., p.20.
[64] Ibid., p.21.

les ressources dont elle dispose »[65]. La découverte de la « population » sous ses diverses facettes a permit l'émergence de nouvelles applications de la science dont l'outil statistique est une des plus visibles. On a pu dès lors, classer, répertorier selon des critères prédéfinis les individus afin d'assurer un certain contrôle sur la population. Foucault note qu'alors « naît l'analyse des conduites sexuelles, de leur déterminations et de leurs effets, à la limite du biologique et de l'économique »[66] qui par le biais de campagnes systématiques « essaient de faire du comportement sexuel des couples, une conduite économique et politique concertée »[67]. Ainsi, « entre l'Etat et l'individu, le sexe est devenu un enjeu public ; toute une trame de discours, de savoirs, d'analyses et d'injonctions l'ont investi »[68]. Or, la procréation est la condition sine qua none de l'existence physique du corps. De ce fait, il ne nous semble pas erroné d'affirmer que le contrôle de la sexualité par les instances de pouvoir s'inscrit, à une plus grande échelle, dans un contrôle du corps des individus dans son ensemble. Partant de ce postulat, l'analyse historique de la sexualité de Foucault peut être interprétée comme l'analyse du contrôle des corps par le pouvoir dans les sociétés qu'on connut les trois derniers siècles.

Dans les cours donnés au Collège de France lors de l'année académique 1978-1979[69], Michel Foucault retrace l'histoire du libéralisme sous les diverses formes qu'il a revêtu en Occident. Cette histoire politique permet à son auteur de développer le concept de « gouvernementalité ». Cet outil théorique a la particularité de se démarquer d'une conception courante du pouvoir, unitaire, dotée d'une dynamique interne d'extension sans limite s'effectuant à partir de son centre. Par gouvernementalité, Foucault analyse « au contraire [le pouvoir] comme un domaine de relations stratégiques entre des individus ou des groupes-relations qui ont pour objet la conduite de l'autre ou des autres »[70]. En effet, l'Occident a depuis le XVIIIème siècle développé un art libéral de gouverner, lequel a bouleversé les styles de vie des individus. Foucault note que le libéralisme comme pratique gouvernementale est « consommatrice de liberté »[71]. Ce constat implique que le libéralisme doit sans cesse produire de la liberté et c'est sur ce point-ci que Foucault met en lumière la contradiction interne du libéralisme. Ainsi, il déclare « qu'il faut d'une main produire la liberté, mais ce

[65] Ibid., pp. 35-36.
[66] Ibid., p.37.
[67] Ibid., p.37.
[68] Ibid., p.37.
[69] FOUCAULT, Michel. *Naissance de la biopolitique : Cours au Collège de France 1978-1979.* Paris : Gallimard, Seuil. Coll. Hautes Etudes. 2004. p.21.
[70] FASSIN, Didier. MEMMI, Dominique (sous la dir.). *Le gouvernement des corps.* Paris : Editons de l'école des hautes études en sciences sociales. Coll. Cas de figure. 2004.
[71] Op. cit. (Foucault, naissance de la biopolitique.), p.65.

geste même implique que, de l'autre, on établisse des limitations, des contrôles, des coercitions, des obligations appuyés sur des menaces, etc. »[72] Se pose ainsi le problème de la sécurité comme « principe de calcul de ce coût de la fabrication de la liberté »[73]. La question étant de protéger l'intérêt collectif contre les intérêts individuels, mais également, inversement, de veiller à ce que l'intérêt collectif n'empiète pas trop sur les intérêts individuels. Ainsi, « à tous ces impératifs (…) doivent répondre des stratégies de sécurité qui sont, en quelque sorte, l'envers et la condition même du libéralisme »[74]. Cette analyse du libéralisme implique trois conséquences selon le philosophe.

La première est que les individus sont, dans leur vie quotidienne, constamment confrontés au danger. « Toute une éducation du danger, toute une culture du danger apparaît en effet au XIXème, qui est très différente de ces grands rêves ou de ces grandes menaces de l'Apocalypse comme la peste, la mort, la guerre dont l'imagination politique et cosmologique du Moyen Age du, XVIIIème siècle encore, s'alimentait »[75]. Donc, apparition du danger sous une nouvelle forme, ou plutôt sous des nouvelles formes, « mis en circulation par ce qu'on pourrait appeler la culture politique du danger au XIXème siècle »[76]. Ces « nouveaux » dangers quels sont-ils ? Le XIXème siècle, nous le savons, voit l'avènement de l'industrie ainsi que son corollaire l'explosion urbaine. La saleté, la promiscuité des populations entassées près des grands centres industriels provoquent le développement d'épidémies telles que la tuberculose et le choléra. Ces affreuses maladies ont la particularité de marquer considérablement les corps et de fait les esprits. C'est dans un tel contexte que le courant hygiéniste se structure par le biais de campagnes publicitaires qui visent essentiellement les milieux populaires et ouvriers. Les campagnes de l'époque insistent sur les dangers que représentent les microbes, les miasmes, les virus. S'instaure dès lors une véritable éducation disciplinaire par le biais d'affiches montrant les méfaits de tel comportement tout en vantant un comportement considéré comme plus sain. Il en va de même du combat contre l'alcoolisme, cible qui d'ailleurs est toujours d'actualité. Et Foucault de rajouter que « cette stimulation de la crainte du danger est en quelque sorte la condition, le corrélatif psychologique et culturel interne, du libéralisme »[77].

Une seconde conséquence du développement libéral est « la formidable extension des procédures de contrôle, de contrainte, de coercition qui vont constituer comme la contrepartie

[72] Ibid., p.65.
[73] Ibid., p.66.
[74] Ibid., p.67.
[75] Ibid., p.68.
[76] Ibid., p.68.
[77] Ibid., p.68.

et le contrepoids des libertés »[78]. Foucault insiste sur le développement parallèle entre d'une part, les libertés prônées par le libéralisme et d'autre part la multiplication des instances de contrôle des individus. Pour appuyer sa thèse, il fait référence au panoptique de Bentham que ce dernier présentait comme « devant être la formule même du gouvernement libéral »[79]. Attention, il ne faut pas voir dans le panoptique une instance active et répressive en permanence, mais plutôt une instance de surveillance du gouvernement lui permettant d'agir uniquement dans le cas ou « quelque chose ne se passe pas comme le veut la mécanique générale des comportements, des échanges, de la vie économique »[80]. Ainsi entendu, le panoptisme pour Bentham ne se limite pas à un type d'institution (on pense immédiatement au milieu carcéral), mais le panoptisme englobe des manières de surveiller, de gouverner les individus en société. Bentham définit le panoptisme comme technique gouvernementale inhérente à la gouvernementalité libérale.

Enfin, troisième conséquence liée au deux premières est « l'apparition aussi, dans ce nouvel art de gouverner, de mécanismes qui ont pour fonction de produire, d'insuffler, de majorer des libertés, d'introduire un plus de liberté par un plus de contrôle et d'intervention »[81]. Ainsi, « le contrôle n'est plus simplement, comme dans le cas du panoptisme, le contrepoids nécessaire à la liberté (…), c'en est le principe moteur »[82]. Pour illustrer cette conséquence, Foucault montre comment Roosevelt, suite à la crise des années 1930, à travers la politique du Wellfare est intervenu dans la vie économique et sociale afin de garantir certaines libertés (liberté de consommation, liberté de travail, liberté politique) mises en péril par la situation économique de l'époque. Il est frappant de noter que cet interventionnisme de l'état par le biais d'une planification économique sera dès le début combattu par les libéraux le considérant comme une nouvelle forme de despotisme. Foucault rajoute « que cet art libéral de gouverner, finalement, introduit de lui-même ou est victime de l'intérieur de ce qu'on pourrait appeler des crises de gouvernementalité. (…) Problème donc, crise, si voulez, ou conscience de crise à partir de la définition du coût économique de l'exercice des libertés »[83].

Ces trois conséquences du développement libéral en Occident ont des répercussions fortes sur les individus ou plutôt sur la subjectivité de ceux-ci. En effet, Foucault note, dans le

[78] Ibid., p.68.
[79] Ibid., p.69.
[80] Ibid., p.69.
[81] Ibid., p.69.
[82] Ibid., p.69.
[83] Ibid., p.70.

résumé du cours de 1980[84] que « l'histoire de la subjectivité porte sur la mise en place et les transformations dans notre culture des rapports à soi même ». Ceci impliquant « un gouvernement de soi par soi dans son articulation avec les rapports à autrui ». Jacques Donzelot[85] résume parfaitement la découverte effectuée par Foucault, ce champ de pratiques caractéristique du développement libéral européen unifié dans le concept de « biopolitique » : « cette prolifération des technologies politiques qui vont investir le corps, la santé, les façons de se nourrir et de se loger, les conditions de vie, l'espace tout entier de l'existence à partir du XVIIIème siècle ».

b) Le gouvernement des corps : des mécanismes disciplinaires aux dispositifs de sécurité.

Les éléments de la pensée foucaldienne, « gouvernementalité », « subjectivation », « biopolitique », nous permettent de mieux appréhender la manière dont le rapport au corps se fait dans nos sociétés. Dans *Le gouvernement des corps*[86], ouvrage collectif dirigé par Didier Fassin et Dominique Memmi, les auteurs reprennent les concepts chers à Michel Foucault. En premier lieu, ils rappellent que si l'Etat occupe une place importante dans les politiques de santé, il est « concurrencé » par de nombreux autres acteurs sociaux : professions médicales et paramédicales, industries pharmaceutique et agro-alimentaire, monde judiciaire, institutions sociales… Ce rappel permet de « relativiser la centralité de l'Etat dans l'administration des conduites en matière de soin, de risque, de procréation, de plaisir (…), l'Etat est, dans l'administration des corps, un interlocuteur obligé plutôt qu'un ordonnateur exclusif »[87]. Cette citation illustre parfaitement la conception de « gouvernementalité libérale » telle que décrite par Foucault. En effet, le pouvoir se lit comme « un domaine de relations stratégiques entre des individus ou des groupes, relations qui ont pour objet la conduite de l'autre ou des autres »[88]. Ainsi, les technologies gouvernementales, ayant pour objectif la régulation des corps, n'agissent pas de manière verticale et homogène sur les sujets. Néanmoins, il est possible de distinguer deux grands processus à l'œuvre par le biais de ces technologies gouvernementales.

[84] FOUCAULT, Michel. *Dits et écrit*, Paris : Gallimard, 1994. p. 214.
[85] DONZELOT, Jacques. *La Police des familles*, Paris : Les Editions de Minuit, 1977. p. 12.
[86] FASSIN, Didier, MEMMI, Dominique (sous la dir.). *Le gouvernement des corps*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 2004.
[87] Ibid., p.24.
[88] Ibid., p.21.

Didier Fassin et Dominique Memmi note qu'un premier processus concerne « les formes de surveillance qui se déploient aujourd'hui autour du corps et des conduites corporelles »[89]. On est plus dans un rapport d'autorité forte dictant aux individus tel comportement à adopter, rapport typique d'un état de police ou d'un état de type totalitaire, bref ce que Michel Foucault nomme les mécanismes disciplinaires. Non, aujourd'hui, c'est à travers la normalisation que s'opère la transformation des représentations et des comportements. Foucault avait déjà effectué cette distinction fondamentale entre mécanismes disciplinaires et dispositifs de sécurité dans un cours inédit de 1978[90]. Ce qui caractérise un mécanisme disciplinaire est l'imposition d'une norme à partir du centre du pouvoir. Le souverain veille par le biais d'instances de contrôle à ce que la norme soit bien respectée et applique des sanctions aux contrevenants. Dans le cas des dispositifs de pouvoir, dont Foucault note historiquement la prépondérance sur les mécanismes disciplinaires lors des campagnes d'actions publiques qui se développèrent dès le début du XIXème siècle, « il est vain de prétendre édicter une norme (la santé, le sain, etc.) qu'il s'agirait ensuite d'imposer, y compris contre les résistances des populations »[91]. Foucault note qu'à partir du XIXème siècle le recours aux techniques d'objectivation par le biais des outils statistiques devient un support indispensable à toutes les politiques de santé publique. Afin de distinguer les deux mécanismes sociaux (discipline et dispositif de sécurité), Foucault déclare que « dans les disciplines, on partait d'une norme (édictée par un « souverain »), et c'est par rapport à ce dressage effectué par la norme que l'on pouvait distinguer le normal et l'anormal. Pour les dispositifs de sécurité, au contraire, on va avoir un repérage du normal et de l'anormal, on va avoir un repérage des différentes courbes de normalité, et l'opération de normalisation va consister à faire jouer les unes par rapport aux autres ces différentes distributions de normalité, et de faire en sorte que les plus défavorables soient ramenées à celles qui sont le plus favorables »[92]. Pour illustrer son propos, Foucault rappelle que lors d'une épidémie de choléra à Paris, lorsque les pouvoirs publics cartographient la mortalité suivant les différents quartiers, « on ne fait rien d'autre que mettre en évidence des mortalités différentielles, donc relatives, avec des situations moins défavorables que d'autres, qui vont, de ce simple fait, être considérées comme « normales », et sur lesquelles il va s'agir de « rabattre les situations les

[89] Ibid., p.25.
[90] OLIVESI, Stéphane. *La population*. Mémoire de D.E.A sous la dir de Pierre Macherey. Paris : centre Michel Foucault (Imec). 1992. Cours inédit au Collège de France du 25.1.78, Bibliothèque du Saulchoir.
[91] Op.cit. (Fassin, Memmi), p.43.
[92] FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison.* Paris : Gallimard. 1975. p. 135.

plus défavorables » »[93].Foucault rajoute, et c'est cela qui nous intéresse, que « c'est à partir de cette étude des normalités que la norme se fixe et joue son mode opératoire. Je dirai là qu'il ne s'agit pas d'une normation, (…) mais plutôt au sens strict, enfin, d'une normalisation »[94]. Cette manière de procéder, à priori « douce », provoque un glissement dans le rapport à l'autorité. On agit plus au nom de la loi mais on oblige à intérioriser la norme : « gouverner, c'est faire que chacun se gouverne au mieux lui-même »[95]. Si la normalisation s'avère être un échec il y a maintien des formes de sanctions telles qu'elles ont été définies autour de la norme socialement élaborée.

Un deuxième processus concerne la gestion des situations par les représentants du pouvoir public intervenant sur les corps. Ainsi, lorsqu'un individu vient demander les services de l'Etat (pour faire valoir ses droits sociaux), on lui demande de faire son récit de vie. On gère « au cas par cas », afin d'adapter le service aux particularités de chacun. Ceci implique que les demandeurs de prestations sociales doivent élaborer des stratégies discursives lors des entretiens avec les représentants du service public, stratégies qui tendent à dramatiser leur situation, notamment en faisant jouer l'argument du corps (maladies, blessures nécessitant des soins de haute qualité), afin de créer des un sentiment d'empathie de la part du fonctionnaire qui est institutionnellement apte à juger de la véracité du récit de vie. Imaginons le cas d'un individu au chômage nécessitant l'apport économique des services publics. Dans ses entretiens avec les représentants des services publics, il peut faire jouer l'argument du corps en invoquant l'état aggravant de sa situation financière sur sa situation physique afin d'obtenir des prestations sociales[96].

L'énumération de ces processus permet de comprendre comment s'effectue la formation des subjectivités. En effet, du coté des gouvernés, le rapport avec l'autorité publique s'opère comme une épreuve de vérité. « Autrement dit, les modalités adoptées dans chaque dispositif de régulation des populations sont susceptibles d'influer sur la constitution de la subjectivité »[97]. Prenons un exemple dans le domaine de la santé. Soit une maladie considérée comme bénigne à un instant t. L'individu atteint par cette maladie ne pourra bénéficier de soins prolongés, lesquels seront appliqués à des patients atteints de maladies considérées comme plus graves. Or, si à l'instant t+1 cette même pathologie, par le biais de nouvelles découvertes médicales, s'avère avoir des effets beaucoup plus graves pour la santé

[93] Ibid., p. 44.
[94] Ibid., p. 24.
[95] Op. cit. (Fassin, Memmi), p. 25.
[96] A ce sujet voir l'article de Didier Fassin, *La supplique. Stratégies rhétoriques et constructions identitaires dans les demandes d'aides d'urgence* in Annales HSS, no 5, p. 955-981.
[97] Op. cit. (Fassin, Memmi), p.27.

des malades, l'individu atteint pourra bénéficier de soins prolongés. On note, cette situation imaginaire et triviale l'illustre, qu'entre l'instant t et l'instant t+1, le statut du malade a considérablement évolué (tous comme les soins qu'on lui a administrés). La reconnaissance par le milieu médical de la gravité de la maladie a changé le regard que l'on porte sur l'individu atteint. Cet exemple permet de nuancer considérablement cette conception, que produit le sens commun, de la permanence d'une norme. Les modalités adoptées dans chaque dispositif de régulation des populations influent sur la subjectivité et du coup également sur les constructions identitaires.

Conclusion

La société anglaise du XVIIIème siècle a posé les bases du sport moderne. A travers la théorie du procès de civilisation d'Elias, théorie qui montre l'avènement d'un nouveau type de relations sociales bannissant l'usage de la violence physique, nous avons éclairé les conditions du développement de ce type d'activité physique. Elias souligne l'importance qu'a le régime libéral démocratique dans la genèse du sport moderne.

Avec Foucault les caractéristiques du libéralisme européen tel qu'il est apparu dès le XVIIIème siècle nous donne d'autres informations. La naissance de la biopolitique comme champ de pratiques du développement libéral européen va influer sur les existences individuelles. Les technologies politiques vont investir le corps et la santé. Le sport, dans un tel contexte, sera au fil des décennies, un objet qui tendra à devenir central dans ces biopolitiques.

Le sport est né en Angleterre puis a, petit à petit, colonisé la planète. Comment s'est produite cette diffusion ? Comment le sport a-t-il été récupéré par les états au cours du XXème siècle ? Ces questions doivent être traitées afin de pouvoir comprendre le succès planétaire d'une telle pratique.

Partie II

De la Foule et des individus

Introduction

La partie précédente nous a permis de comprendre comment le sport moderne a émergé d'une conjoncture politique et sociale bien précise, en l'occurrence celle de l'Angleterre du XVIIIème siècle. De plus, nous avons vu qu'à partir de la même époque une nouvelle forme de pouvoir, diffuse et non centralisée, s'est exercée sur les populations, forme de pouvoir que Foucault a théorisée sous le concept de biopouvoir.

Dans cette partie qui se veut plus analytique, l'objectif est de montrer au lecteur comment une pratique corporelle nommée sport a peu à peu envahit les différentes sphères de la vie sociale européenne. En effet, tout au long du XXème siècle le sport a évolué en parallèle de la situation politique et sociale du continent. Ainsi, il s'est diffusé depuis son centre historique l'Angleterre vers les autres pays. Puis, il a été un outil idéologique puissant dans la quête du renforcement de l'Etat-Nation. Enfin, il est aujourd'hui un style de vie extrêmement valorisée, en particulier par les milieux politiques, médicaux et économiques. Voila très succinctement le plan de cette seconde partie.

Entre les deux époques traitées, que l'on peut schématiquement séparées en deux tranches fin XIXème-1960 ; 1960-aujourd'hui, nous proposerons une tentative d'explication de l'incroyable force d'attraction qu'exerce le sport sur les masses à travers l'analyse de la figure du héros sportif populaire. Cette tentative, sans prétention il en va de soi, peut néanmoins proposer des pistes intéressantes pour de futures recherches en sciences sociales.

1.- L'envol de la pratique sportive

a) Une diffusion internationale depuis l'Angleterre

Dans la seconde moitié du XIXème siècle, l'Angleterre constitue la première puissance mondiale. Son rayonnement est planétaire, son empire est le plus grand que le monde ait jamais connu. Pour les autres puissances occidentales, l'Angleterre est un exemple à suivre. Ce pays fortement industrialisé et première puissance commerciale constitue un pôle extrêmement attractif pour les élites des différents états européens. Ce constat historique est une première explication pour la diffusion du modèle sportif anglais.

Un chercheur, John Bale[98], a montré par diverses analyses géographiques comment la diffusion du modèle sportif s'est produite. Celle-ci trouve essentiellement son origine dans les relations commerciales de l'Angleterre avec les villes portuaires et les capitales d'Europe continentale : « le football atteint Le Havre en 1872, Copenhague en 1878, Hambourg en 1887, Gênes en 1893, Marseille en 1901, etc. Le mouvement est parallèle pour le tennis, l'athlétisme et d'autres disciplines »[99]. Norbert Elias[100] souleva la question des conditions sociales et économiques pour l'implantation des sports anglais dans d'autres pays. Les études empiriques sur ce vaste sujet permettent en partie de répondre à cette grande question. « La diffusion des sports se fait vers les pays ou les espaces industrialisés et urbanisés, dans lesquels des formes de rapports salariaux, individuels et monétisés sont dominants »[101]. D'autres facteurs tels que la domination coloniale (particulièrement dans les empires français et anglais) et l'éthique religieuse expliquent la dissémination rapide du modèle sportif anglais. Cependant, le sport moderne a subi, localement, des formes de résistance tenaces.

b) Institutionnalisation nationale

Lorsque Thomas Arnold, le principal du collège de Rugby, autorise dans son établissement la pratique de sports collectifs il a une idée derrière la tête. Le sport anglais est basé sur le respect de règles collectives que chacun doit appliquer. Ainsi, beaucoup plus que

[98] BALE, John. *Sport and place. A geography of sport in England, Scotland and Wales.* Londres: University of Nebraska Press. 1982.
[99] DEFRANCE, Jacques. *Sociologie du sport.* Paris : La Découverte, 2003 (4ème édition).
[100] ELIAS, Norbert. DUNNING, Eric. *Sport et civilisation, la violence maîtrisée.* Paris : Fayard. 1994. (Pocket, Agora.).
[101] DEFRANCE, Jacques. Op. Cit., pp. 21-22.

l'aspect physique pur, c'est l'inculcation de principes moraux qui est le but recherché par l'autorité du collège. D'ailleurs, Thomas Arnold laisse derrière lui de nombreux sermons sur les thèmes moraux mais très peu d'écrits sur le sport lui-même[102]. Lorsque peu à peu au cours des XVIIIème et XIXème siècles les sports et les gymnastiques remplacent les « arts » et les jeux d'exercices traditionnels tels que la soule, les pratiques corporelles s'organisent selon deux modèles concurrents. D'une part les sports anglais basés sur le mode de la compétition, d'autre part les gymnastiques d'origine continentale basées sur la discipline du corps et des groupes. Jusque dans les années 1930, les sports anglais suscitent craintes et méfiance de la part des observateurs continentaux. En effet, la compétition prônée par le modèle anglais pourrait provoquer un trop plein d'orgueil et de brutalité chez les adolescents qui la pratiquent. Les gymnastiques sont recommandées par les autorités en charge de l'éducation des jeunes car elles se basent sur une discipline de type martiale et n'intègrent pas de système compétitif. De plus, la spécialisation de certains athlètes, notamment ceux issus des Etats-Unis, fait craindre une forme de taylorisation du geste sportif. Cette peur du corps-machine, caractéristique du début du XXème siècle, est encore le mieux illustrée par le succès du film de 1935 *Les Temps modernes* réalisé et interprété par Charlie Chaplin.

Néanmoins d'autres acteurs, tel que le fameux Baron Pierre de Coubertin, se posent en ardents défenseurs du modèle anglais. L'institutionnalisation se précise par le biais de groupements et organisations nationales et internationales. Ainsi, des comités olympiques nationaux et des fédérations internationales voient le jour. Cependant, il faudra attendre les politiques des états fascistes, ainsi que celles des états sociaux-démocrates pour que les sports anglais prennent réellement une place prépondérante dans les politiques nationales. En effet, c'est à partir de ce moment que le sport pourra prétendre « éduquer, moraliser et revigorer les populations »[103]. L'expansion économique des trente glorieuses et l'apparition des loisirs de masses sonnera le réel envol du sport-roi. Afin d'illustrer ces luttes pour la consécration du sport en tant que vecteur d'éducation de la jeunesse, nous proposons de commenter une recherche effectuée sur l'apparition du sport dans les manuels d'éducation physique en Suisse au cours de la première moitié du XXème siècle.

[102] Voir à ce sujet: MANGAN, J-A. *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School. The emergence and consolidation of an educational ideology.* Cambridge University Press, 1981.
[103] DEFRANCE, Jacques. Op. Cit. p. 23.

c) L'institutionnalisation du sport dans l'éducation physique en Suisse

Marco Marcacci, historien et rédacteur de métier, s'est penché dans un ouvrage collectif dirigé par Christophe Jaccoud et Thomas Busset[104], sur la question de l'institutionnalisation du sport comme pratique légitime dans l'éducation physique en Suisse au cours de la première moitié du XXème siècle. Cette recherche historique a l'immense mérite de souligner le combat qu'ont dû livrer les tenants de la pratique sportive à l'anglaise pour pouvoir être reconnu par les institutions nationales suisses. Ce combat fut aussi long que fut rapide l'oubli de ces luttes. En effet, alors qu'en 1945 dans le recueil *Stade Suisse* on affirma avec fracas que « la Suisse avait été la seule nation sportive au cours de ces siècles-là »[105], il s'avère qu' « à l'époque de la première guerre mondiale, la plupart des disciplines sportives modernes et « l'esprit sportif » en général, étaient vivement combattus par les milieux patriotiques liés à la gymnastique »[106]. Songeons au fait que le football, sport-roi par excellence ne fit son apparition dans les manuels d'éducation physique qu'en 1942.

Pour bien comprendre la complexité de l'institutionnalisation des sports anglais dans l'éducation physique en Suisse, il est important d'effectuer quelques distinctions. Les sports modernes (tennis, football, athlétisme, hockey…) étaient bien présents en Suisse dès 1880. En effet, quatorze fédérations sportives existaient déjà en 1914. Cependant elles étaient perçues par les institutions officielles comme relevant soit d'un esprit mondain (en particulier le tennis et les sports d'hiver) soit d'une forme récréative peu digne d'intérêt pour la défense et l'éducation nationales. A l'opposé la gymnastique traditionnelle, héritée du Turnen allemand occupait par le biais de la Société Fédérale de Gymnastique (SFG) une place prépondérante par le biais des établissements scolaires dans l'éducation des jeunes suisses. Plus précisément, la version scolaire ou « éducation physique » dont l'adaptation du Turnen allemand pour les écoles fut principalement l'œuvre d'Adolphe Spiess, un immigré allemand actif à Bale, connut un vif succès auprès des institutions étatiques. Ainsi, on peut lire dans le premier manuel pour l'enseignement de l'éducation physique dans les écoles édité en 1876 par le département militaire fédéral un règlement dont le titre est « Ecole de gymnastique pour l'instruction préparatoire militaire de la jeunesse suisse dès l'âge de 10 à 20 ans »[107]. Ce manuel ne fait aucune place pour les activités sportives. On y trouve essentiellement des

[104] JACCOUD, Christophe. BUSSET, Thomas. *Sports en formes: Acteurs, contexts et dynamiques d'institutionnalisation.* Lausanne: Editions Antipodes, 2001. pp. 35-50.
[105] MULLER, J-R (Dir). *Stade Suisse*. Zürich: M S Metz. 1945-1946. Vol 2. p.3.
[106] JACCOUD, Christophe. BUSSET, Thomas. Op. Cit. p.36.
[107] Ibid., pp. 37-38.

exercices d'ensemble ou l'ordre est la priorité. « Dans ce contexte, la rivalité entre sportifs et gymnastes est particulièrement aiguë. En général, les milieux de la gymnastique perçoivent les sports comme de dangereux concurrents, auxquels ils nient valeur civique et éducative. Les gymnastes, et plus encore peut être les enseignants d'éducation physique, interprètent l'engouement pour les sports comme une dérive égoïste et individualiste entraînant un affaiblissement du sens du devoir »[108]. Pour preuve les diverses publications émanant de la SFG et des éducateurs physiques n'hésitent pas à imputer aux sports des conséquences graves tels que les déséquilibres psychologiques provoqués par la recherche de la performance dans un cadre de compétition.

Cette vigueur exprimée à l'encontre de « l'hérésie sportive » cache néanmoins une certaine crainte chez les conservateurs de l'éducation physique. Les sports anglais rencontrant au début des années 1910 de plus en plus de succès auprès de la population. En témoignent l'intérêt pour le cyclisme dont le vélo symbolise en lui-même le progrès technique, ainsi que les joies procurées par les activités de plein air comme le ski ou le football. Ce constat est notamment fait par l'enseignant en gymnastique Jakob Steinenmann du gymnase de Berne qui publie en 1907 une brochure intitulée « Exercices physiques avec joie ». Ce titre évocateur symbolise le succès rencontré par le modèle sportif anglais. Face à l'austérité martiale des gymnastiques, les sports procurent du plaisir aux pratiquants. On commence doucement à vouloir concilier les aspects positifs des sports avec la rigueur militaire de l'éducation physique qui conserve néanmoins sa « supériorité culturelle »[109]. Toutefois le manuel fédéral pour l'enseignement obligatoire de la gymnastique dans les écoles suisses de 1912 refuse obstinément d'évoquer les sports pour réaffirmer avec force l'importance des exercices de gymnastique. Steinenmann s'insurge contre ce manuel et ironise sur le fait qu'il n'est pas étonnant que les élèves préfèrent les sports aux exercices rébarbatifs prônés par les institutions. Face à ces critiques, les autorités sentant le vent tourner décident dès les années 1920 à faire une place à quelques représentants de la tendance sportive afin de discuter des principes de l'éducation physique. Le but étant de prendre chez les deux disciplines, gymnastique et sports, le meilleur pour optimiser les bénéfices. Un rapport rédigé en 1920 sous le titre « Buts, moyens et méthode de l'éducation physique »[110] fait état de cette volonté. Les débats de la commission montrent la divergence de points de vue entre les deux bords. Alors que les tenants de la tendance sportive vantent les effets positifs du sport en matière de

[108] Ibid., p. 40.
[109] Ibid., p. 41.
[110] KIPFER, B. *Buts, moyens et méthode de l'éducation physique*. Berne : [s.n.]. 1920.

pédagogie sociale, les gymnastes refusent de reconnaître les vertus associées aux sports dans le cadre de l'éducation physique. En témoigne l'utilisation d'un vocabulaire dédaigneux tels que « exercices populaires, jeux, exercices de concours »[111] pour désigner les différentes disciplines sportives. On cite les grands penseurs en pédagogie tels que Pestalozzi et Rousseau pour argumenter de la légitimité de la gymnastique sur les sports. Cependant, la commission reconnaît dans ses conclusions les bénéfices pour l'éducation physique d'une participation des sports. Le rapport de 1922 marque donc « un tournant dans l'attitude officielle envers les sports »[112].

Cette même année est créée l'Association Nationale d'Education Physique (ANEP), qui plus tard deviendra l'Association Suisse du Sport. On semble reconnaître le rôle des associations sportives suisses tout en en commençant à associer les sports, compte tenu de la place qu'ils y occupent, aux succès du modèle anglo-saxon. Dès la fin des années 1920, les fédérations sportives recevront une aide financière importante par le biais de l'ANEP, elle-même largement financée par la création de la société du Sport-Toto en 1936 qui gèrera au niveau national le marché très lucratif des pronostics sportifs. Ainsi, en l'espace d'une décennie un renversement spectaculaire s'est opéré au niveau de la perception des sports par les institutions officielles suisses. Pour preuve, on remarque au cours des années 1930 un intérêt croissant de la part de l'Armée pour les sports. Le contexte européen de l'époque n'est sans doute pas étranger à ce revirement. En effet, l'influence de l'Allemagne hitlérienne s'étend bien au-delà du Rhin. Symbolisant cette tendance, on peut citer en guise d'exemple un extrait d'un article de la revue de 1940 *Le gymnaste suisse*[113], organe officiel de la SFG : « les allemands ont, à notre sens, accompli un tour de force en réussissant l'Anschluss du sport et de l'éducation physique (…) Et il apparaît alors tel [le sport] qu'il était aux yeux de ses créateurs, comme une école de discipline librement consentie, d'esprit chevaleresque et en même temps d'audace et d'initiative ». Après coup cet extrait fait « froid dans le dos », mais il illustre parfaitement une époque où une majorité de pays européens pensaient dans ce sens.

Ce paragraphe a voulu montrer comment à la suite d'années de luttes des partisans du sport, ce dernier a pu être finalement reconnu comme légitime au sein d'une éducation physique pour la jeunesse suisse. Notons que de tels processus ont également eu lieu en France et en Allemagne où les sports, à leurs débuts, ne bénéficiaient pas de l'aura qu'ils acquièrent par la suite. Si l'éducation physique des jeunes fut et est toujours un vecteur

[111] JACCOUD, Christophe. BUSSET, Thomas. Op. Cit. p. 43.
[112] Ibid., p. 45.
[113] *Le gymnaste Suisse.* n° 2. 1940. p. 12.

important de la diffusion des sports, il n'en demeure néanmoins pas le seul. Les paragraphes suivant tenteront d'éclairer le lecteur à ce sujet.

d) L'instrumentalisation politique du sport par les états totalitaires : l'exemple de l'Allemagne nazie et de l'URSS.

Dans les discours des plus hautes instances sportives, il ne fait aucun doute de la neutralité politique du sport. « La thèse de l'apolitisme dont les dirigeants olympiques sont les porte-parole les plus illustres défend, à titre de situation idéale, l'indépendance totale de la pratique sportive à l'égard de la politique : on peut en exprimer l'essentiel en disant que, selon les partisans de cette conception, le sport doit rester au-dessus de la mêlée, tant sur le plan internationales que sur celui des luttes politiques internes »[114]. Dans la pratique, malgré les bons sentiments exprimés, il s'avère que le sport a rapidement été l'objet d'une récupération politique de la part de nombreuses idéologies, ce qui est aujourd'hui encore le cas, par ailleurs. Nous proposons à travers ce point de traiter de deux types d'instrumentalisation du sport au profit de propagandes idéologiques ayant marqué le XXème siècle. Ces utilisations politiques du sport ont été rendues possibles par la volonté tyrannique de dirigeants ainsi que par l'emploi de moyens de communication de masse.

Mais afin d'introduire le sujet, prenons le temps d'explorer une définition du dictionnaire. A l'article *fascisme*, on peut lire que ce mot provient étymologiquement de l'italien fascio qui signifie « faisceau », au sens figuré « groupement ». Il s'agit pour la définition actuelle d'une « doctrine, [un] système politique que Mussolini établit en Italie en 1922. Le fascisme instaurait une dictature »[115]. Cette définition, succincte certes, présente néanmoins l'avantage de pouvoir entrer dans le sujet. Il est étonnant de constater que l'étymologie du mot fascisme s'accorde merveilleusement avec la symbolique du stade. En effet, le stade, cette arène architecturale présente dans toutes les grandes villes du monde a la particularité de pouvoir regrouper dans ses tribunes une foule plus ou moins importante d'individus dont le regard est dirigé vers un espace précis que constitue la pelouse ou la piste, lieu de l'activité sportive. Ainsi, le regard des spectateurs forme un « faisceau » qui se concentre là où l'action se déroule. Comme un seul œil, le public observe les faits et gestes du

[114] Meynaud, Jacques. *Sport et politique*, Payot: 1966 in Thomas, Raymond. *Sociologie du sport.* Paris: PUF (coll. "Que sais-je?"). 1993. p.77.
[115] Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue Française par Paul Robert, Tome second Paris : PUF.1955. p. 1920.

sportif ou de l'équipe représentant une ville ou une nation. Après coup, il semble évident que les stades se prêtent parfaitement à des rassemblements où la propagande politique de type dictature nationaliste peut faire son « show ». De même, dans les pays démocratiques, les stades sont également des lieux où les sentiments nationalistes s'expriment au grand jour.

Après cette parenthèse étymologique du mot fascisme, nous proposons d'étudier comment la dictature nazie a su utiliser le sport pour promouvoir son idéologie. Hitler qui parvient au pouvoir en janvier 1933 comprit rapidement le profit qu'il pu tirer de l'activité sportive. Cette dernière connut un fort succès durant l'entre-deux-guerres et les grands spectacles sportifs tels que la coupe du monde de football ou les jeux olympiques consacrèrent son avènement. En effet, si la première coupe du monde de football de 1930 organisée par Jules Rimet fut le prologue du futur règne du football en tant que sport-roi, les jeux olympiques modernes (dont la première édition se déroula à Athènes en 1896) connurent leur premier grand succès en 1912 avec la participation de plus de 2000 athlètes provenant d'une vingtaine de nations différentes. Ces succès du sport en tant que spectacle à très large écho ne sont pas étrangers à la récupération future des sports par les idéologies politiques. Les nazis ont très vite compris l'avantage qu'ils purent tirer de ces grandes manifestations, « ils ont inventé l'esthétisation de la politique » comme le dira le philosophe Walter Benjamin. Déjà le 15 septembre 1935 lors du congrès nazi de Nuremberg intitulé *Triumf des willens* (Triomphe de la volonté) Hitler avait engagé la réalisatrice de film Leni Riefenstahl afin de montrer aux yeux de la planète la puissance retrouvée de l'Etat Allemand. Lorsque le Comité International Olympique (C.I.O) confia à l'Allemagne l'organisation des jeux olympiques d'été de 1936, Hitler comprit qu'il possédait alors une formidable tribune ouverte sur le monde. Les moyens engagés atteignirent des sommets afin que la planète puisse contempler la « grandeur » du Reich. Les jeux de Berlin furent les premiers à être retransmis à la télévision. La cérémonie du transport de la flamme olympique d'Olympie jusque dans l'arène olympique fut pour la première fois instituée pour l'occasion[116]. De nouveau Leni Riefenstahl réalisa un film sur cette grande manifestation intitulé *Olympia* (Les dieux du stade), de 1936 à1938, où l'esthétique nazie tint une grande place. Le culte du corps sportif atteint un paroxysme qui frappe aujourd'hui encore. Afin de montrer aux yeux du monde la véracité de ces propos concernant la supériorité de la race allemande, Hitler ordonna l'organisation d'entraînements intensifs pour les athlètes allemands. Ces derniers finirent premiers au classement des médailles. Cependant, un « couac » énorme se produisit, un évènement qui entra dans la

[116] Pour revivre ce moment historique voir le site internet:
www.olympic.org/fr/games/past/index_fr.asp?OLGT=1&OLGY=**1936** - 41k.

légende. L'épreuve reine de l'athlétisme, le 100 mètres, fut remportée par un athlète noir américain Jesse Owens devant les yeux effarés du Führer. Celui-ci dû quitter la tribune présidentielle afin de ne pas subir l'affront de serrer la main de cet « être inférieur ». Incontestablement, les jeux de 1936 de Berlin marquèrent un tournant dans l'histoire de la spectacularisation du sport. L'engagement de tels moyens, notamment dans la communication, pour un spectacle sportif fut une première : 1000 trains spéciaux acheminent les spectateurs, qui achètent 4.5 millions de billets d'entrée. Les commentateurs de l'époque ne furent pas tous dupés par cette mise en scène. Ainsi, Jacques Godet rédacteur en chef du quotidien sportif français *L'équipe* parla des « jeux défigurés »[117]. De même, Lucien Dubech écrira « les jeux n'ont été qu'un prétexte. Ils ont surtout servi à prouver la puissance d'Hitler »[118].

Il ne fait aucun doute que l'Histoire retiendra les jeux de 1936 comme un évènement incontournable du XXème siècle. Si ce dernier constitue la face visible de l'iceberg, l'idéologie nazie eut bien d'autres répercussions sur l'activité sportive. D'autres évènements touchant le sport bien plus méconnus que les jeux de Berlin eurent lieu sous le régime national-socialiste. Ce sont ces faits historiques qui nous permettent de mieux comprendre comment le sport peut être un formidable outil de propagande pour un régime politique. Matthias Marschik donne des conférences à l'Université de Vienne et de Klagenfurt. Ces recherches portent sur l'étude des cultures et de l'identité. Certains de ces cours ont été repris dans un article intitulé *Between manipulation and resistance : Viennese football in the Nazi Era*[119]. L'auteur montre comment l'Anschluss a eu des conséquences drastiques sur le fonctionnement du football dans la capitale autrichienne. Durant les années 1930, l'école de football viennoise acquit une réputation mondiale de part sa qualité de jeu basée sur la technique individuelle et collective. Ce fait est assez illustratif de l'impact du football sur les gens, sachant que l'Autriche faisait partie du club des perdants de la première guerre mondiale et ainsi était relativement isolée de la scène internationale. Le football consistait donc une sorte d'exception dans une Europe encore très divisée et marquée par les conflits passés. Comme dans de nombreuses capitales et villes européennes, le football à Vienne, autrefois l'apanage d'une élite instruite et résolument tourné vers le modèle anglais, devint au fil des années un moyen pour les classes ouvrières d'affirmer leur existence et leur idéal d'unité. On joua au football dans les rues avec des ballons de fortune assemblés avec des objets de

[117] L'équipe. *Les Jeux Olympiques. D'Athènes à Athènes.* Paris: L'équipe. 2003. Tome I. p.160.
[118] Ibid., p. 160.
[119] Marschik, Matthias. *Between manipulation and resistance: Viennese football during the Nazi Era* in Journal of contemporary history, Vol. 34, n°2, April 1999, pp.215-229.

récupération (chiffons, vieilles chaussettes, etc.). Cet engouement pour ce sport fut particulièrement important dans la capitale autrichienne. Ainsi, la réputation de l'école viennoise de football permit à des clubs tels que l'Austria ou le Rapid d'être invité à participer à des tournois internationaux à travers l'Europe. Au même moment, en Allemagne, le football était également très populaire dans les centres urbains. « Même s'il fut rejeté par le gouvernement à cause de la compétition qu'il engendrait et le danger de professionnalisation, il resta malgré tout le sport le plus populaire »[120]. Le régime national-socialiste comprit que le football était un moyen de gagner la sympathie de la classe ouvrière tout comme il constituait une excellente distraction pour la population masculine du pays. « Schalke 04, surnommé le club des « travailleurs bourgeois », qui fut sur le point de disparaître à l'automne 1930 à cause de sa non application des règles de l'amateurisme, devint la nouvelle vitrine du football nazi, largement financé par le régime »[121]. L'Anschluss de 1938 constitua un tournant dans la pratique sportive à l'autrichienne. Le régime national-socialiste avait expérimenté en Allemagne durant une période de 5 années une politique des sports basée sur des mouvements du corps largement empruntés à la gymnastique. Les nazis y ajoutèrent une forte touche de nationalisme, accentuant la discipline dans le but d'éduquer les masses. « Le sport national-socialiste pour les masses se caractérisait par le rejet de la performance de haut-niveau et du professionnalisme, accentuant par des exercices physiques et moraux afin de produire « des individus complets » prêts à combattre »[122]. Le but était clairement de réduire l'influence des clubs de sports et de transférer les sports vers des organisations liées au parti comme les SA, SS, et les jeunesses hitlériennes.

L'influence nationale-socialiste après l'Anschluss de 1938 alla dans ce sens. Le régime démantela de nombreux clubs sportifs et tous furent réorientés vers des objectifs en accord avec les directives du parti nazi. Le sport scolaire fut considérablement développé durant ces années. Comme les jeunes furent annexés par les jeunesses hitlériennes, le football de rue disparut empêchant les petits clubs de pouvoir recruter ses « matières premières ». Le régime nazi comprit néanmoins l'influence des grands clubs. Leurs politiques furent réorientées afin de s'accorder avec les exigences du parti. Quand à la population juive, elle fut bien sur interdit de pratique, ce qui eut de grosses conséquences sur un des grands clubs de football de Vienne, l'Austria. « Le 14 mars tous les clubs juifs furent bannis de toute activité, et les joueurs juifs furent seulement autorisés à jouer dans une équipe sous l'appellation

[120] Ibid., p. 219. trad: Vincent Bracke.
[121] Ibid., p. 219. trad: VB.
[122] Ibid., pp. 218-219. trad: VB.

« Maccabi de Vienne » »[123]. De même, la presse sportive fut purgée de ses éléments juifs. L'emprise de l'Allemagne sur le sport autrichien prit une mesure totale. De nombreux clubs viennois engagèrent des personnalités issues des SA, SS ou membres du parti NSDAP.

Après la saison 1938, le football professionnel fut interdit. Le parti national-socialiste, dans sa volonté de plein-emploi, voulait que les héros locaux montrent l'exemple. Ainsi, de nombreux articles de presse traitèrent des nouveaux emplois des anciens professionnels. « Ils montrèrent Matthias Sindelar dans son café (« Sindi s'occupe de tous ses clients »), Willy Hahnemann à l'office municipal pour les démunis (« attentif et précis, aussi bien dans la surface de réparation qu'à la machine à écrire »), Stefan Skoumal comme menuisier (« on comprend pourquoi ses passes sont précises comme une belle pièce de bois taillée ») et Pepi Stroh à la station-service (« vend de l'essence et signe des autographes ») »[124]. Ces extraits issus du Reichssportblatt (gazette sportive du Reich) datant du 23 septembre 1938 illustrent la volonté du régime d'encourager l'exercice physique tout en faisant la promotion de l'emploi. Productivité et forme physique semble être la devise. L'utilisation de l'image des héros locaux, incontestablement une technique de propagande très efficace, servant la volonté idéologique nazie. Cet exemple de la politique sportive nationale-socialiste montre comment un Etat peut instrumentaliser les sports pour imposer aux individus une manière de vivre qui correspond à ses normes et valeurs. A présent, nous allons voir comment un autre Etat totalitaire, l'URSS, a développé une politique sportive allant dans le sens d'une vision totale de l'individu.

Comme le soulignent fort justement Raymond Thomas, Antoine Aumont et Jean-Louis Levet dans *Sociologie du sport*[125], « le sport et le pouvoir politique entretiennent des relations étroites. Tout comme les autres activités d'éducation, le sport rentre dans le cadre de la politique de l'éducation nationale que tout pays conçoit et applique »[126]. En ce qui concerne l'URSS, les informations nécessaires à l'intérêt des chercheurs en sciences sociales apparurent au grand jour à partir de 1980. Cette année là se tinrent à Moscou les premiers jeux olympiques organisés par un pays communiste. On retient souvent de cet évènement le boycott de nombreux pays occidentaux, Etats-Unis en tête, qui fut largement relayé par les mass médias. De nouveau l'apolitisme du sport prôné par les grandes instances sportives internationales en prit un sacré coup. Mais, cet évènement d'influence planétaire permit

[123] Ibid., p. 220. trad: VB.
[124] Ibid., p. 221. trad: VB.
[125] THOMAS, Raymond. AUMONT, Antoine. LEVET, Jean-Louis. *Sociologie du sport.* Paris: PUF (Coll. Pratiques corporelles). 1987.
[126] Ibid., p. 202.

surtout de comprendre la politique soviétique en matière de sport. Lorsqu'on regarde le classement historique des médailles olympiques, on constate que l'URSS figure à une excellente place. Ceci est d'autant plus remarquable, que l'URSS ne s'est engagé qu'en 1951 dans le CIO afin de participer à ses premiers jeux olympiques en 1952 à Helsinki. Elle finira première ex aequo avec les Etats-Unis. Cette puissance sportive qui entre dans la lumière pour un regard occidental qu'à partir de 1952 trahit une réelle politique des sports. « Après la révolution de 1917, le sport était d'abord orienté vers les besoins de l'effort de guerre. La santé fut ensuite la seconde considération majeure, dans un pays où la maladie et la famine étaient courantes. La pratique généralisée d'exercices physiques était un des moyens- économique et efficace- d'améliorer la santé de la population et d'utiliser le sport comme outil d'information en matière d'hygiène et de nutrition »[127]. Le gouvernement soviétique comprit rapidement, sans doute plus vite que les gouvernements occidentaux, tous les avantages qu'il pouvait tirer des sports. Dès 1925, il présente un texte de résolution définissant sa philosophie en matière de pratiques sportive : « La culture physique ne doit pas être considérée simplement du point de vue de la santé publique et de l'éducation physique mais également comme un aspect de l'entraînement militaire, économique et culturel des jeunes gens… en outre, elle doit être un moyen de rallier l'ensemble des travailleurs et des paysans à différentes organisations du parti, du gouvernement et du syndicat… »[128]. Cette résolution dont nous relatons ici un extrait, constitue aujourd'hui encore un texte de référence. Le pouvoir soviétique considérait le sport comme un outil extrêmement efficace pour la diffusion de sa politique dans la population. Souvenons-nous des débats sans fin qui eurent lieu en Suisse à la même époque sur la légitimité ou non d'une pratique sportive à l'école… Cette résolution donna également le coup d'envoi pour une mise en place d'un modèle sportif à la soviétique. Des structures extrêmement professionnelles virent le jour sous la forme « d'écoles des sports, de programmes nationaux de bonne forme, de systèmes de détection des élites, de classement des sports et des athlètes compétents »[129]. Suite à la révolution de 1917, l'URSS refusait toute participation internationale à des compétitions craignant notamment que les jeux olympiques « détourneraient » les travailleurs de la lutte des classes. En réaction, l'Union Soviétique instaura en 1928 des olympiades prolétariennes afin de contrer les jeux olympiques « bourgeois » qui se déroulèrent à Paris la même année. La seconde guerre mondiale créa un nouvel équilibre des forces qui poussa l'URSS à changer de cap en matière

[127] Ibid., p. 206.
[128] Ibid., p. 206.
[129] Ibid., p. 207.

de politique étrangère. Les jeux olympiques furent dès lors considérés comme une tribune où la supériorité du modèle sportif (et du coup du modèle social) soviétique pouvaient s'exprimer. Le gouvernement central de Moscou voit également le sport comme un moyen d'intégration d'autres pays voisins, un outil de propagande puissant de l'idéologie communiste.

Afin de démontrer la puissance du sport en tant qu'outil de diffusion idéologique, nous proposons de commenter un article de Petr Roubal[130], chercheur en anthropologie sociale à l'Université Centrale de Budapest. L'auteur traite de la pratique en gymnastique des pays d'Europe Centrale. Notons que cette forme de pratique corporelle ne correspond pas à un sport moderne tel que développé puis diffusé par l'Angleterre. Cependant, il nous semble intéressant de comprendre comment une pratique corporelle (que communément on qualifierait de sportive) peut servir les desseins d'une idéologie politique. Le dernier dimanche de Juin 1975 se tenait au Stade Strahov de Prague une manifestation intitulée Spartakiad devant plus de 200000 (!) spectateurs. Cette manifestation, qui se déroulait tous les cinq ans, fut tenue en l'honneur de la libération du pays par l'armée rouge. On retrouva ce genre de célébration dans d'autres pays du bloc de l'Est tel que la République Démocratique d'Allemagne, la Roumanie, la Yougoslavie ou encore la Hongrie. Toutes eurent pour fonction de célébrer la gloire du libérateur soviétique. Ces performances de masses, pour celle de Prague réalisée par plusieurs dizaines de milliers de gymnastes hommes et femmes, frappèrent les observateurs par la coordination et l'excellence corporelle des athlètes. Roubal souligne le paradoxe que la gymnastique de masse basée sur la glorification nationale atteint son apogée durant la période communiste, tout comme le fait que cette pratique très étudiée au XIXème siècle et durant l'entre-deux-guerres fut négligée par les chercheurs alors qu'elle atteignait des proportions sans précédent durant l'ère soviétique. L'étude de Roubal tente à démontrer que la gymnastique de masse partage des racines communes avec le rationalisme instauré par le siècle des Lumières. « L'histoire plus sociale que politique de la gymnastique de masse démarre avec la même équation du corps et de la machine qui constitue la base moderne de la discipline militaire et du processus de travail »[131]. Cependant, le but recherché ne fut pas celui d'une plus grande efficacité mais plus celui d'un plus grand effet. « Le langage corporel de masse avait la capacité d'exprimer les sentiments positifs de communauté et de solidarité sociale, stigmatisant ainsi la haine raciale et la lutte des classes, les deux étant « métaphysique

[130] ROUBAL Petr. *Politics of gymnastics: Mass gymnastics displays under Communism in Central and Eastern Europe* in Body & Society. London: Sage publications. Vol 9, n° 2. 2003. pp. 1-25.
[131] Ibid., p. 3. trad: VB.

du corps » et « l'expression du pouvoir du prolétariat » »[132]. Cette forme d'expression corporelle de masse dans ce contexte explique l'immense succès de la gymnastique de masse dans les républiques slaves géographiquement voisines. Walter Benjamin déclara en 1968, « lorsque les parlements sont désertés, les stades doivent être remplis ». On le voit , par le biais de ce commentaire succinct d'un article trop méconnu sur les pratiques corporelles à l'Est durant la guerre froide, que l'exercice physique constitue un moyen très efficace de propagande politique.

Les idéologies politiques peuvent se servir de l'identification aux champions sportifs. L'Allemagne nationale-socialiste et l'URSS constituant deux exemples flagrants de cette instrumentalisation. Mais, en guise de conclusion de ce point, nous souhaitons souligner un aspect concernant les sports. S'il est vrai qu'aussi bien l'Allemagne nazie que l'URSS ont contribué à leur manière au développement du sport, notamment par le biais de politiques de construction de structures (stades, centres d'entraînement, manifestations de masse, etc.), afin de promouvoir leur vision du monde, il n'en reste pas moins vrai que le sport en lui-même leur a survécu. Contrairement à certains penseurs qui ne voient dans le sport qu'une instrumentalisation du pouvoir politique et économique, notre vision est en accord avec celle développée par Paul Yonnet dans l'ouvrage *Huit leçons sur le sport*[133]. En effet, dès les années 1960 certaines voix se sont élevées pour dénoncer un usage des sports par les puissances politiques. Cette révolte, parfaitement légitime, a néanmoins pris des tournures trop totales, à notre goût. On en est arrivé à critiquer le sport en lui-même alors que c'est son instrumentalisation qui pose problème. « Le sport n'annonce rien, mais il est un formidable baromètre, un écho du monde, un outil d'information (…) le sport reflète l'idéologie et la politique, les équilibres ou les tensions sociales, tout bêtement »[134]. Dès lors, le combattre parce qu'il reflète une situation dans un contexte précis est à nos yeux, un faux combat. Même si toute pratique sportive serait abolie, d'autres vecteurs de diffusion idéologique le remplacerait. Il est évident que les manifestations sportives peuvent être le lieu d'abominations. Il est vrai que certains stades soutiennent la comparaison avec un champ de bataille. « Le typhus sportif (origine du mot tifosi) a contaminé les consciences à une vitesse inouïe, faisant de chaque individu un supporteur en puissance. Au point que le sport s'exerce dorénavant sur le même registre que les besoins- boire, manger ou dormir- et qu'il est devenu l'espace-temps quasi exclusif de ces foules solitaires hébétées par la passion de l'inessentiel :

[132] Ibid., pp. 3-4. trad: VB.
[133] YONNET, Paul. *Huit leçons sur le sport.* Paris: Gallimard (Coll. Nrf). 2004.
[134] Ibid., p. 153.

un tir au but, un sprint ou un service-volée »[135]. Cette virulence dans le propos est parfaitement compréhensible, mais elle se trompe à notre avis d'adversaire. Effectivement, le sport traduit des tensions sociales fortes, mais encore une fois ces tensions ne trouvent pas leur origine dans le sport. Il s'agit de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. « De toutes les épreuves politiques, de tous les travestissements idéologiques qu'il a dû subir- car la véritable idéologie du sport est ailleurs et autrement fondamentale- il sort régénéré, comme si de rien n'était. J'ai envie de dire : il s'en fout »[136].

Ce premier chapitre consacré à l'envol de la pratique sportive touche ainsi à sa fin. Nous allons, maintenant, tenter d'analyser comment le sport, à travers la figure du héros sportif, développe une telle force d'attraction auprès des individus.

2.- L'identification : le pouvoir d'attraction du héros sportif

Le sport est une activité largement pratiquée à travers le monde. Que ce soit dans le temps des loisirs, à l'école ou comme activité professionnelle, il occupe une place importante dans l'espace social. Comment expliquer un tel succès populaire ? Une des pistes pour répondre à cette question complexe se trouve dans l'extraordinaire pouvoir d'attraction que dégage les grands champions sportifs. Lorsque la France fut sacrée championne du monde de football en 1998, le nombre des licences de football explosa dans le pays. De nombreux petits français voulaient ressembler à un Zidane ou à un Barthez. De même lorsqu'on tend l'oreille dans une cour d'école à l'heure de la récréation et que les enfants jouent au foot, on entend qu'ils s'appellent du nom des grands champions du moment. Ces figures héroïques auxquelles beaucoup s'identifient sont en réalité la conjonction de divers facteurs qui leur permettent d'atteindre ce statut glorieux. Nous proposons, modestement, à travers ce point d'identifier les dimensions de l'héroïsme sportif. Dans un premier temps, c'est dans le sport lui-même, dans son essence, que l'on commencera à chercher. Puis, dans un second temps, nous verrons comment la diffusion des actes sportifs à une très large échelle amplifie le pouvoir d'attraction du sport. Enfin, à travers le parcours de gloires du football du XXème siècle, nous tenterons de dégager un idéal-type du héros sportif.

[135] BROHM, Jean-Marie. PERELMAN, Marc. VASSORT, Patrick. Les héros mythifiés de l'Olympisme. Fausses valeurs de l'idéal sportif. *Le Monde diplomatique.* 2004.
[136] YONNET, Paul. Op cit. pp. 153-154.

a) Le sport-spectacle : de l'incertitude et de l'identification

Une caractéristique fondamentale du sport moderne est la compétition qu'il engendre. Les pratiquants se livrent des batailles dans un cadre précis où le respect de certaines règles est nécessaire. Les sportifs sont généralement classés dans des catégories où ils se retrouvent en compagnie d'autres sportifs de niveau plus ou moins équivalent. Ainsi, le championnat de France de ligue 1 (football) regroupe les vingt meilleurs clubs du pays. De même, le championnat du district Ain/Pays de Savoie 4ème ligue regroupe les dix équipes au niveau le plus faible de ce district géographique. Ce classement par niveau de performance est indispensable au bon fonctionnement des rencontres sportives. En effet, les différentes fédérations sportives dont le but est d'engager un maximum de licenciés, souhaitent que les pratiquants puissent concourir dans des conditions où l'effort doit atteindre un paroxysme. Ainsi, on souhaite un maximum de suspense, des rencontres haletantes où la victoire choisira son camp le plus tard possible. L'incertitude d'une rencontre fera qu'on en parlera et que de ce fait, de plus en plus d'individus s'y intéresseront. Le sport doit rester un spectacle où l'égalité tient une place importante. Cet idéal d'égalité devrions-nous dire. La Nature est inégale, les individus n'ont pas les mêmes dispositions physiques. Cependant, le sport permet à chacun, dans une configuration égale pour tous, de se livrer à une compétition où seul le meilleur l'emportera. Son fonctionnement se veut démocratique, chacun pouvant tenter sa chance. Ici, pas de différences de classes, c'est à la sueur, à la force pure que le vainqueur sera désigné. Même à un très haut niveau de performance nous nous réjouissons lorsqu'un outsider parvient à vaincre le favori désigné, malgré l'inégalité des moyens financiers engagés dans l'encadrement de l'entraînement. Cette incertitude liée aux sports qui permet la surprise, est sans doute l'une des clés de son succès populaire. Le sport n'est pas logique, le fait que des paris sportifs existent en est une preuve flagrante. Aucune loterie nationale ne s'engagerait dans des paris dont l'issue serait prévisible.

Mais, le sport n'est pas seulement une lutte physique pure. S'il englobe les pratiquants et les spectateurs dans une même configuration qui est encore le mieux symbolisée par le stade, cette arène où les sportifs en action sont entourés par le public, il est également un spectacle. Or, pour être attractif, le spectacle doit laisser de la place à l'imprévu, à la surprise. Outre le combat physique, le sport laisse ne néglige pas la stratégie. Comment David a t'il pu battre Goliath ? La ruse est un des aspects importants du combat sportif. Si les moyens physiques engagés sont inégaux, il faut bien compenser par autre chose. L'un des plus fameux

combats[137] que la boxe ait connu opposa à Kinshasa Mohammed Ali à George Foreman. Se sachant moins puissant que Foreman, Ali déclara durant toute la préparation qu'il allait « danser » autour de son adversaire. Tourner autour de lui afin de l'épuiser, sans cesse bouger sur le ring afin qu'il devienne une proie insaisissable pour Foreman. Lors du match, Ali se « calla » dans les cordes et Foreman, durant de nombreux rounds, eu tout loisir de le frapper. La stupéfaction fut totale. Ali ne dansa pas, il resta immobile dans les cordes et encaissa les coups de butoir de son rival. Foreman cogna et cogna jusqu'à l'épuisement. Ali avait rusé, il s'était entraîné à encaisser et à dépasser la souffrance. Au moment où tout le monde le croyait condamné, il se dégagea des cordes et en quelques coups, désormais entrés dans la légende, il déstabilisa Foreman pour l'envoyer au tapis. Ce déroulement surréaliste, époustouflant fit de Ali un héros. De plus ce match fut organisé spécialement en Afrique afin de donner espoir à la population afro-américaine en pleine période de forte ségrégation raciale. Toute l'élite noire américaine se rendit à Kinshasa pour montrer au monde ce que les noirs étaient capables de réaliser. Cet exemple extrêmement significatif de la force du sport dans son impact auprès de la population illustre parfaitement l'incertitude liée au sport.

L'égalité dans l'effort, l'incertitude du résultat sont des caractéristiques qui font en partie le succès du sport moderne. Mais ces deux aspects fondamentaux ont une conséquence directe : l'identification des spectateurs aux sportifs. « Les vedettes du sport tiennent à la fois du show-biz et de la politique. Non seulement ces athlètes sont rivaux dans des compétitions sportives opposant les meilleurs, mais ils sont les vainqueurs d'une compétition diffuse dont l'enjeu est la faveur populaire »[138]. La ferveur populaire est un enjeu décisif pour le sport de haut niveau. Dès les débuts de la professionnalisation le protecteur s'attirait la gloire de son champion. Aujourd'hui, le sponsoring du sport est un business dont les budgets font frémir. Mais au-delà de l'aspect financier, l'identification aux sportifs de haut niveau permet à de nombreux individus de se sentir membre d'un groupe. A l'heure de l'atomisation de la société, où la religion n'a plus son pouvoir unificateur d'antan, les héros du sport reste bien souvent des phares qui permettent de re-lier (étymologie du mot religion) les individus sous une même bannière. Après la seconde guerre mondiale, alors que l'Allemagne était en ruine, la victoire de sa sélection à la Coupe du Monde de football de 1954 en Suisse[139] permit d'insuffler un nouvel espoir à la population allemande encore toute retournée par les désastres du conflit. « A les analyser, ces mécanismes d'élections populaires répondent à une logique

[137] A ce sujet voir l'excellent film *When we were kings* réalisé par Leon Gast et distribué par Universal.
[138] YONNET, Paul. Op cit., p.14.
[139] Voir le film *Le miracle de Berne* realize par Sonke Wortmann et distribute par Soda picture.

propre, à double détente. L'acquisition de la popularité est toujours ancrée dans la compétence sportive, et repose sur l'identification »[140]. Ce phénomène d'identification peut même prendre des tournures totales. Le fanatisme est une forme d'identification poussée à son maximum. Alain Ehrenberg[141] a étudié le comportement de hooligans, ces supporters de football aux actes ultra violents. Loin d'être des ignares, totalement étrangers aux sports, comme ils sont bien souvent qualifiés par les médias, ces individus sont de véritables spécialistes de l'histoire du club qu'ils supportent. « Les instances dirigeantes du football se trompent ou trompent leur monde en affirmant que ces voyous n'ont rien à voir avec le football. On comprend les raisons de cette attitude : elle permet de sauvegarder la « pureté » du sport en se débarrassant de spectateurs manifestement trop encombrants »[142]. L'identification à un club est pour ces individus le seul moyen de participer à la société. Issus le plus souvent de milieux populaires, s'adonnant à la délinquance car étant sans emploi ou alors employés à de basses besognes, le football est une occasion de montrer leur « rage de paraître ». Les déclarations de supporters fanatiques recueillies par Ehrenberg éclairent sur ce point. La seule chose qui importe c'est d'agir et de penser au nom de soi-même. Ainsi à propos de hooligans originaires des Pays-Bas : « leur organisation est très structurée et très solidaire (…) Sont-ils racistes ? C'est très difficile à dire car tout ce qui n'est pas eux est traité par la haine ou le mépris : « on n'aime pas les juifs d'Amsterdam, on n'aime pas les dockers de Rotterdam, on n'aime pas les fabricants d'ampoules d'Eindhoven » (…) Si ces propos font penser aux sociétés primitives qui ne définissait l'humanité qu'à l'intérieur de leur propre société, il n'ont pourtant rien d'archaïque. (…) Tout se fait, se dit, se pense au nom d'eux-mêmes. Cela seul importe. »[143]. Sans prendre cet exemple pour une généralité, il semble néanmoins évident, à présent, de la force d'identification que le sport a sur les masses.

Afin de pouvoir toucher un maximum d'individus, le sport a largement été exposé par les différents médias au cours de sa jeune histoire. Aucun doute que ce fait a contribué au succès de la pratique sportive ainsi qu'au renforcement du phénomène d'identification.

[140] YONNET, Paul. Op cit., p. 17.
[141] EHRENBERG, Alain. *Le Culte de la performance.* Paris: Hachette (Coll. Pluriel). 2005.
[142] Ibid., p. 47.
[143] Ibid., pp. 49-50.

b) La diffusion médiatique des sports

A leurs débuts, les sports modernes attiraient majoritairement une assistance urbaine et fortunée. Ainsi, déjà au XVIIIème siècle en Angleterre essentiellement, les spectateurs venaient se divertir en regardant les courses de chevaux ou un match de cricket au sein des country clubs. C'est avec le football dans les dernières décennies du XIXème siècle que les organisateurs de manifestations sportives comprennent qu'une diffusion plus large peut rapporter beaucoup d'argent. Petit à petit, une presse spécialisée dans les sports voit le jour. « Historiquement, les premiers articles sportifs se situent vers le milieu du XVIIIème siècle. En 1733 *The Boston Gazette* décrit le combat de boxe professionnel opposant John Faulconer et Bob Russel »[144]. C'est en Angleterre, en 1838, qu'apparaît le premier véritable journal dont le contenu se consacre entièrement aux sports sous le nom de *Bell's Life*[145]. Apparaissant que le dimanche à ses débuts, ce papier dont la rédaction fut tenue par des gentlemen s'adressaient aux classes les plus fortunées et consacraient une large part aux pronostics sur les rencontres sportives (courses, matchs…). En France, il faut attendre 1854 pour voir apparaître le bihebdomadaire *Le Sport*[146]. Le premier numéro fait référence au journal anglais *Bell's life*. D'ailleurs le public visé est le même qu'en Angleterre, un public aristocratique comme l'indique le sous-titre *Journal des gens du Monde*[147]. Mais c'est en 1900, à l'occasion de l'exposition universelle, que fut fondé ce qui deviendra par la suite le plus grand quotidien sportif de l'hexagone *L'Auto-Vélo*[148]. Son directeur, Henri Desgranges, innova en utilisant des envoyés spéciaux pour commenter les grandes manifestations sportives. Devant changer le nom de son journal en *L'Auto*[149] à la suite d'un procès avec un concurrent, Desgranges eut l'idée géniale d'organiser une grande course cycliste Le Tour de France dont la première édition se tenait en 1903. Une relation étroite s'établit donc entre le secteur économique et la discipline du cyclisme. Pierre de Coubertin qui entre-temps a relancé les jeux olympiques s'insurge de cette relation tripartite entre les sports, l'économie et les médias. « Autour des jeux olympiques a commencé une véritable danse des millions… A l'origine de ces conflits nous trouvons, si nous cherchons bien, une cause unique : c'est l'invasion du domaine sportif par ceux que nous avons déjà eu l'occasion d'appeler les métèques du sport, journalistes en

[144] THOMAS, Raymond. *Le sport et les medias.* Paris: Editions Vigot. (Coll. Sport+Enseignement). 1993. p.8.
[145] Ibid., p. 8.
[146] Ibid., p. 8.
[147] Ibid., p. 8.
[148] Ibid., p. 8.
[149] Ibid., p. 8.

mal de copie… »[150]. Ces critiques du chantre de l'amateurisme ne freineront pas la croissance de *L'Auto*. « *L'Auto* se développa et en 1913 se vend quotidiennement à près de 120000 exemplaires, pour plafonner au mois de juillet, celui du Tour de France, à plus de 300000 exemplaires. Après la première guerre le tirage de *L'Auto* continu de croître, il approche 300000 exemplaires vers le milieu des années 20, et 500000 exemplaires au cours des mois de Juillet »[151]. Ce succès populaire est, nous le voyons, fortement lié à l'organisation par la presse spécialisée de manifestations à large audience. En 1946, *L'Auto* deviendra *L'Equipe*[152], quotidien sportif encore bien vivant aujourd'hui. L'évolution de la diffusion au sein de la population du sport est peut être encore plus marquée à travers la place qu'on lui octroie dans les grands journaux généralistes. Ainsi, « en France, elle est d'environ 15% pour les quotidiens nationaux et de 25% pour les régionaux dans les années 60 »[153].Le succès de ces récits traitant des sports permet de comprendre en partie l'identification du public aux champions. On souhaite de plus en plus s'informer du déroulement des épreuves sportives afin d'en discuter avec d'autres durant les temps libres.

C'est avec l'arrivée du reportage en direct par radiodiffusion que l'évènement sportif prendra une autre dimension. L'auditeur vit l'évènement avec les protagonistes malgré l'obstacle de la distance. André Rauch[154] commente les premiers pas de cette forme de communication de masse à l'occasion du match mythique opposant le français Georges Carpentier à l'américain Jack Dempsey. « Paris, samedi 2 juillet 1921, 20 heures. Des balcons noirs de monde et sur les trottoirs des passants, tête levée. Dans le ciel, les lueurs d'un feu de Bengale doivent annoncer le résultat du combat qui oppose au même instant, à Jersey City, le français Georges Carpentier au boxeur poids lourd américain Jack Dempsey, pour le titre de champion du monde toutes catégories »[155]. Pour la première fois en France, un résultat de sport se déroulant sur un autre continent sera diffusé quelques secondes après la fin de l'évènement. « A la victoire par K-O de l'américain Dempsey répond celle de Branly, le français de la télégraphie sans fil »[156]. A ses débuts, la radio est payée par les organisateurs de rencontres sportives afin de toucher une large assistance. Cependant, dès les années 1930 d'abord aux Etats-Unis puis dans les autres pays industrialisés la situation s'inverse. En effet, la miniaturisation du poste TSF et sa diffusion rendue possible par l'industrie permet aux

[150] DE COUBERTIN, Pierre. *Textes choisis*. Tome II. Pp. 585-586. Weidmann. 1986.
[151] THOMAS, Raymond. Op cit., p. 9.
[152] Ibid., p. 9.
[153] Ibid., p. 9.
[154] RAUCH, André. *Boxe, violence du XXème siècle* .Paris: Aubier. (Coll. Histoires). 1992.
[155] Ibid., p. 125.
[156] Ibid., p. 125.

ménages de s'équiper à moindre coût. Il est intéressant que les sports et les politiques ont su utiliser ce média afin de toucher un large public. Rappelons-nous d'Adolf Hitler qui par le biais des nouveaux médias a pu diffuser sa propagande. L'avènement prodigieux de la radio a fait entrer le sport à l'intérieur des foyers. On écoute les informations pendant les repas afin de pouvoir en discuter en famille puis entre collègues et amis. L'identification avec les sportifs prend ainsi des allures nationales. Le sport devient peu à peu une occupation double : on le pratique ou/et on suit les retransmissions médiatiques.

Au tournant des années 1950, un nouveau média consacrera le sport : la télévision. L'image s'ajoute au son et l'identification peut devenir totale. « Par ailleurs l'évènement sportif, que tous les habitants de la planète peuvent comprendre sans nécessité d'interprète, permet une certaine communion des téléspectateurs qui partagent au même moment la même émotion »[157]. Sans rentrer dans les détails, il nous semble important de relever qu'aujourd'hui divers canaux télévisuels ne se consacrent qu'à la diffusion d'évènements sportifs. De plus, l'utilisation planétaire d'Internet amplifie le rayonnement du sport. Aujourd'hui, il faut vraiment le vouloir pour ne pas être au courant du dernier match de football, de la dernière victoire de Federer en tennis ou de l'arrivée du Tour de France aux Champs-Elysées. « L'expansion du sport puise principalement sa force dans les nouveaux moyens de communication qui donnent au phénomène sa dimension planétaire. Le sport, reposant sur l'idée de comparaison, nécessite le rapprochement des individus mais aussi des performances. Ce rapprochement s'est effectué grâce aux techniques de transmission d'information, notamment de la transmission de l'image par la télévision qui fonde la valeur publique d'un exploit »[158]. En effet, la télévision devenue un bien de consommation banal sous nos latitudes fait entrer le stade, le court ou le ring dans nos salons. La technologie médiatique permet aux téléspectateurs de voir et de revoir par le biais du ralenti l'acte sportif. Toutes ces images, tous ces sons ont eu et ont toujours pour effet de rapprocher le sportif, l'athlète de l'individu lambda. La télévision a même créée un style ou plutôt un instant de vie. La population, durant les week-ends principalement, se réunit pour boire une bière autour du match. Les sentiments patriotes sont renforcés par l'adhésion du groupe derrière le sportif. Ce fait est accentué lors des grands évènements planétaires que sont les jeux olympiques ou la Coupe du Monde de football. Des écrans géants envahissent les places des grandes villes, les bistrots et cafés vivent à l'heure des épreuves ou des matchs. « On se trompe toujours sur la nature de l'adhésion qui se manifeste dans les spectacles sportifs. C'est une adhésion primaire du

[157] THOMAS, Raymond. Op cit., p. 19.
[158] Ibid., p. 19.

groupe à l'idée de son existence, représentée par les champions, que manifestent les spectateurs. Le régime politique n'a pas et n'aura jamais l'authenticité représentative : il n'a pas la permanence de l'identité »[159].

Il est clair que les médias ont contribué à l'incroyable succès de la pratique sportive. Mais afin d'être populaire aux yeux de chacun, le sport a beaucoup eu à gagner des exploits de ses champions.

c) le sportif de haut-niveau : un nouvel héros populaire

Nous avons vu que le sport moderne, dans son essence démocratique, son issue incertaine ainsi que dans sa très forte médiatisation permet l'identification des individus avec ses plus illustres représentants. A présent, nous allons nous intéresser à ces derniers. Quelles sont les conditions qui font d'un sportif le représentant d'une nation ? Comment un sportif peut-il devenir un exemple, un phare pour une masse d'anonymes ? Nous avons déjà souligné le fait que les évènements sportifs avaient un grand pouvoir rassembleur. Notre raisonnement consiste maintenant à dégager les dimensions de la figure sportive héroïque et populaire par le biais du concept de l'idéal-type. Puis, afin d'illustrer notre esquisse d'un modèle nous prendrons l'exemple de grands footballeurs ayant marqués l'histoire de ce sport au cours du XXème siècle. Cette tentative d'explication du caractère identificatoire des grands champions du football ne se veut pas complète, mais elle permet de réfléchir à une dimension de l'extraordinaire pouvoir d'attraction qu'exerce le sport sur les individus dans nos sociétés.

Pour nous aider à construire un modèle du champion populaire, une référence à Max Weber[160] s'impose. Weber théorise les types de domination en fonction du type de légitimité revendiquée. En ce qui concerne ce point du mémoire, il est évident que nous n'allons pas énumérer les différents types de domination légitime. Notre intérêt va se focaliser sur un type bien précis : la domination légitime revêtant un « caractère charismatique, reposant sur la soumission extraordinaire au caractère sacré, à la vertu héroïque ou à la valeur exemplaire d'une personne, ou encore émanant d'ordres révélés ou émis par celle-ci »[161]. Les grands champions sportifs sont souvent fêtés en héros par les nations. On applaudit leur valeur exemplaire, on souligne leur dévouement, on exacerbe les sentiments nationalistes à travers

[159] YONNET, Paul. Op cit., p.55.
[160] WEBER, Max. *Economie et société. Les categories de la sociologie.* Paris: Pocket. (Coll. Agora, Les Classiques). 1995.
[161] Ibid., p. 289.

eux. Toutefois, il faut rappeler qu'aucun individu ne peut correspondre dans sa globalité à un idéal-type de domination charismatique pur. La définition de l'idéal-type n'est qu'un modèle et les modèles sont là pour rendre la réalité intelligible et non pas pour se substituer à celle-ci.

Par charisme et dans notre cas il faut entendre « la qualité extraordinaire (…) d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne inaccessibles au commun des mortels »[162]. Le héros sportif possède des qualités inaccessibles au commun des mortels. Il ne s'agit pas d'un prophète ou d'un chef de guerre, mais d'un héros au sens moderne du terme. Paul Yonnet[163] le décrit fort bien : « si, le champion est lui-même, il ne se représente pas lui-même, raison pour laquelle, s'il est défini, individualisé, et nullement interchangeable, en tant que tel, il est fondamentalement interchangeable en tant que représentant d'une identité »[164]. Il est important dans notre étude de décrire les caractéristiques de la domination charismatique qu'exerce le champion sur les individus. En premier lieu, « la reconnaissance par ceux qui sont dominés, reconnaissance libre, garantie par la confirmation née (…) par la vénération du héros décide de la validité du charisme »[165]. C'est par ses actes sur le terrain des sports que le champion gagne la reconnaissance du public. Si ces performances décroissent, que son influence sur ses adversaires n'inspire plus la crainte alors « son autorité charismatique risque de disparaître »[166]. En effet, nombreux sont les sportifs ayant eu une période de gloire durant un court terme. Porté en triomphe pendant une semaine, un mois peut être une année, lorsque ses performances diminuent, il est alors vite oublié puis, dans le cas le plus cruel hué par le public qui il y a quelques jours encore scandait son nom. Rares sont les sportifs qui ont réussi à contrer l'extrême versatilité du public des sports. Ceux-là sont entrés dans la légende. Ce sont les exemples qu'on n'oublie pas. Lorsqu'on discute avec des anciens de leur jeunesse, ils nomment ces personnages en référence. En second lieu, « le groupement de domination est une communauté émotionnelle (…), il n'y a pas d' « autorités constituées » établies, mais seulement, dans les limites du service du seigneur et du charisme propre, des émissaires mandatés charismatiquement »[167]. Le héros sportif n'est pas seul, il a des équipiers ou dans le cas échéant un encadrement composé d'entraîneurs et de préparateurs de confiance. Ses « disciples » occupent une fonction importante dans le succès du champion. « La domination charismatique bouleverse (dans son domaine propre) le passé et elle est, en ce sens,

[162] Ibid., p. 320.
[163] YONNET, Paul. Op. cit.
[164] Ibid., pp. 134-135.
[165] WEBER, Max. Op. cit. p321.
[166] Ibid., p. 322.
[167] Ibid., pp. 322-323.

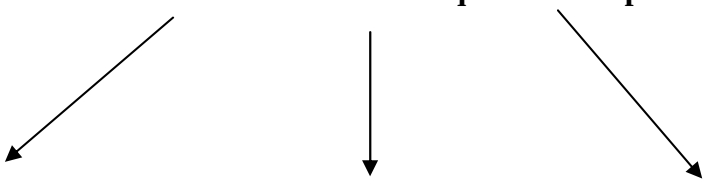
spécifiquement révolutionnaire »[168]. Ce qui fait qu'un champion entre dans l'histoire du sport c'est l'unicité de son style. Sa performance sort du lot, elle « révolutionne » la tradition du sport en question. Enfin, « le charisme pur est spécifiquement étranger à l'économie (…). Dans son type pur, il dédaigne et rejette l'utilisation économique de la grâce comme source de revenus- ce qui, certainement, est souvent plus une prétention qu'une réalité »[169]. Le but avoué du champion relève de la vocation à défendre les couleurs de la Nation. Il a une mission à accomplir qui dépasse, en théorie, la seule valeur de l'argent. Ces caractéristiques du charisme développées par Weber étonnent de par leur parfaite application aux champions sportifs. En ce sens, les paramètres idéaux-typiques de la domination charismatique révèlent toute la force de la pensée de ce père fondateur de la sociologie.

Afin d'être parfaitement complet dans notre analyse du modèle du champion populaire, il est nécessaire d'ajouter quelques détails. Le charisme du sportif héroïque repose tout d'abord sur ses qualités physiques pures. Il développe des spécificités extraordinaires dans l'exercice de son sport. Toutes ces qualités peuvent être regroupées sous le terme générique du « talent ». Bien, ce point évident constitue la première dimension de notre modèle idéal-typique. Une seconde dimension concerne l'origine du champion, ou pour être plus précis la biographie de l'individu. L'identification qui s'exerce sur le public ne tombe pas du ciel, elle est dans l'extrême majorité d'une logique sociale évidente. La plupart des grands champions sont d'une origine sociale modeste. En ce sens, ils incarnent la trajectoire du « self made man ». Les masses populaires se reconnaissent dans le champion. Il est du même quartier, il a fréquenté les mêmes écoles, il a subi les mêmes frustrations et surtout il n'a pas oublié. Mais il a vaincu tout cela et aujourd'hui on le cite en exemple. Une troisième dimension est l'impact du propos du champion, relevé et diffusé par les médias, en dehors du sport à proprement dit. Cette dimension a bien souvent un lien d'interdépendance avec la seconde dimension citée précédemment. La vie extra-sportive des champions est largement commentée et le public raffole de toutes les anecdotes. Le schéma de la page suivante permet d'un seul coup d'œil de résumer notre raisonnement.

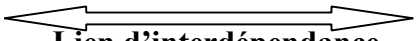
Rappelons également l'importance de la diffusion médiatique sans laquelle aucune des dimensions dégagées ne pourraient s'exercer. Les sportifs de haut niveau ont un parcours qui doit beaucoup à leur présence dans les médias. La conjonction des trois dimensions du modèle fait la différence entre un sportif et un champion exceptionnel.

[168] Ibid., pp. 323-324.
[169] Ibid., p.324.

Modèle de la domination charismatique du champion sportif



Qualités physiques pures :	**Biographie du champion :**	**Vie extra-sportive :**
•Talent exceptionnel	**•Origine sociale modeste**	**•Propos quotidiens**
•Style révolutionnaire	**•Identification des masses**	**•Actes forts hors du sport**
→ 1ère dimension	**→ 2ème dimension**	**→3ème dimension**



Lien d'interdépendance

Chaque sport connaît ses maîtres, ses champions. Le public les adore, les porte en triomphe. Les politiciens posent avec eux, souhaitent tirer profit de leur influence charismatique, recherchent leur soutien. On peut citer à titre d'illustration Eddy Merckx « le cannibale » héros du peuple belge, Mohammed Ali, le boxeur qui refusa d'aller se battre au Vietnam pour un pays qui pratiquait la ségrégation raciale envers les noirs, Dick Fosbury le génial sauteur en hauteur, inventeur d'un style nouveau qui porte aujourd'hui son nom, Serguei Bubka le perchiste ukrainien, symbole de l'indépendance retrouvée, Nadia Comaneci la gymnaste roumaine dont les performances éblouirent le Monde, Zatopek, le marathonien tchécoslovaque aux pieds nus, Jesse Owens, le noir américain qui humilia la pensée abjecte d'Adolf Hitler, etc. ainsi, il sont nombreux les grands sportifs, toutes compétitions confondues, qui ont marqués la mémoire collective. Cependant, pris dans la foule de tous les sportifs passés, il ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan. Des êtres d'exception qui sont entrés dans le cercle fermé, le « gotha » des légendes du sport.

Afin d'illustrer le modeste modèle développé précédemment, nous avons voulu nous consacrer qu'à un seul sport : le football. Ce choix s'explique par l'immense popularité de ce sport. Lorsqu'on parle du football, il faut bien le reconnaître on parle du sport-roi. Les discussions de « café des sports » sont passionnées, relèvent de l'émotionnel pur et ceci dans de nombreux endroits de la planète. Chacun, dans sa vie a eu affaire un jour ou l'autre avec le football. Toutes ces raisons nous confortent dans le choix du football pour illustrer la pertinence de notre modèle. Quatre grands champions retiendront notre attention : le néerlandais Johan Cruijff, l'irlandais du Nord George Best, l'argentin Diego Armando Maradona et le français Zinedine Zidane.

Il va de soi que nous n'allons pas décrire de manière exhaustive les biographies des footballeurs cités. Suffisamment d'informations sont disponibles sur leur vie et leur carrière dans le sport. Ici, ce qui retiendra notre attention sont quelques éléments biographiques en rapport avec les dimensions dégagées dans le modèle. Ces quatre champions sont nés dans un milieu modeste. Cruijff[170] vient au monde le 25 avril 1947 à Amsterdam. Son père est alors marchand de légumes dans la capitale néerlandaise. Sa maison se situe dans le quartier ouvrier de l'Akkerstraat, à quelques pas du stade De Meer, à l'époque enceinte du club de l'Ajax Amsterdam. Ce club mythique l'engagera à l'âge de 10 ans sans que Cruijff n'ait eu à passer de test. George Best[171] est né le 22 mai 1946 dans un quartier ouvrier de Belfast. Sa mère était sportive de haut niveau (hockey sur gazon), son père ouvrier. C'est à l'âge de 15 ans qu'il est découvert avec un ami par Bob Bishop, un recruteur du grand club de Manchester United. Bishop dira à Busby, alors entraîneur de Manchester United, « j'ai découvert 2 garçons, un bon et un génie ». Diego Maradona[172] voit le jour le 30 octobre 1960 dans les faubourgs de Buenos Aires. Issu d'une famille pauvre, il intègre le milieu du football à l'âge de 15 ans dans le club d'Argentinos Junior. Zinedine Zidane[173] est né à Marseille le 23 juin 1972 de parents algériens provenant de Kabylie. Il vit alors dans le quartier de La Castellane, une citée ouvrière marseillaise. Découvrant le football en bas des immeubles, il est recruté par le centre de formation de l'A.S Cannes en 1986. Ces quelques éléments biographiques suffisent à démontrer l'origine sociale de ces quatre génies du ballon rond. Le parcours glorieux de nos quatre exemples illustratifs du modèle proposé doit être également traité afin de rendre compte de l'impact qu'ils ont eu sur des générations de passionnés du football.

Cruijff commença sa carrière de professionnel à l'âge de 17 ans le 15 novembre 1964 avec l'Ajax. Il marque dès ses débuts. Avec ce club il remportera trois coupes d'Europe des clubs champions. Entouré d'une génération exceptionnelle, Cruijff et l'Ajax marqueront la planète à travers un style révolutionnaire, faisant la part belle à l'offensive, nommé le « football total ». Ces gamins d'Amsterdam, reconnaissables à leurs cheveux longs deviennent des stars du même calibre que les vedettes du Rock. C'est avec l'équipe nationale des Pays-Bas lors de la coupe du monde de 1974 organisée en R.F.A, que Cruijff marqua définitivement l'histoire du football. Les « oranges mécaniques », surnom donné à l'équipe néerlandaise, perdront la finale face au pays organisateur, mais pour de nombreux

[170] Pour une biographie complète, aller sur le site Internet www.cruijff.com. Possibilité d'avoir la traduction anglaise de ce site en néerlandais.
[171] De nouveau un site Internet sur la biographie de ce joueur: http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Best.
[172] Voir: http://fr.wikipedia.org/wiki/Diego_Maradona.
[173] Voir: http://fr.wikipedia.org/wiki/Zinedine_Zidane.

observateurs ils furent les véritables héros de cette coupe du Monde. Aux Pays-Bas, cette défaite mortifiante sera vécue comme un traumatisme lourd, d'autant plus que l'Allemagne inspirait encore de la haine pour les survivants de la seconde guerre mondiale. Cruijff quitte l'Ajax pour Barcelone en août 1973. En Catalogne[174], il redonnera sa fierté au Barça, emblème de la résistance catalane face au franquisme. Là-bas il sera fêté en héros, et aujourd'hui encore il garde une influence considérable sur l'organisation du club.

George Best déboule donc à l'âge de 15 ans à Manchester avec son ami d'enfance. A la fin de sa première journée en Angleterre, il décide de rentrer à Belfast, estimant qu'il en avait assez vu. Son père, affolé de voir son rejeton rentré, téléphone à l'entraîneur de Manchester pour excuser le comportement de son fils. Finalement, Best rejoindra Manchester et débutera sa carrière professionnelle en 1963. Lors de son premier match, il ridiculisera ses adversaires par sa technique. Le monde le découvre réellement en 1966 lorsque Manchester United battra le grand Benfica de Lisbonne d'Eusebio sur le score de 5-1. Best inscrit 3 buts lors de cette rencontre. En 1968 il permet à Manchester d'obtenir la première Coupe d'Europe des clubs champions d'un club anglais face, de nouveau, au Benfica de Lisbonne. Best inscrit le but de la victoire. Quel clin d'œil de l'Histoire, ce jeune irlandais qui permet à l'ennemi juré d'enfin connaître la gloire. Avec l'équipe nationale d'Irlande du Nord, Best ne jouera jamais de coupe du monde, ne pouvant compter sur des équipiers de valeur. A l'âge de 27 ans, Best sera renvoyé de Manchester United pour cause de mauvais comportement. Il poursuivra sa carrière dans des clubs de seconde zone, mais personne dans le monde du football n'a oublié son extraordinaire talent de dribleur.

Maradona[175] commença donc sa carrière de professionnelle à Argentinos Junior où il joua 5 années de 1976 à 1981. Sacré meilleur joueur d'Argentine en 1978, il est recruté par le club Boca Juniors, le club ouvrier de la capitale Buenos Aires, en 1981. Un an plus tard le grand Barcelone l'engage. Ses dribles chaloupés et sa technique exceptionnelle irritent profondément les défenseurs adverses. A tel point que Maradona sera blessé très gravement par un adversaire. En 1984, n'ayant pas réussi à s'imposer dans le championnat espagnol, il débarque à Naples. En 1987, il réussit presque à lui tout seul de faire de Naples le champion d'Italie. Le peuple du Sud de l'Italie, pauvre et fanatique, fera de Maradona un Dieu vivant. Une revanche sur le Nord, riche et industrialisé, semblait impensable avant l'arrivée de l'argentin. Entre-temps, en 1986 il devient champion du Monde avec l'équipe nationale

[174] A ce sujet voir l'excellent documentaire de Ramon Gieling, *Johan Cruijff, En un momento dado.* Distribution: Pieter van Huystee Film & La Productora S.A.
[175] A voir absolument, le film *Maradona, un gamin en or* realisé par Jean-Christophe Rosé, distribution Arte video.

d'Argentine. Après 1990, Maradona quitte Naples mais jamais il ne parviendra à atteindre le niveau qui fut le sien sous le soleil du Sud de l'Italie.

Zidane suit quand à lui un parcours plus académique au centre de formation de l'A.S Cannes. Il fait ses débuts professionnels à l'âge de 16 ans, en 1989, dans le championnat de France. Rapidement les observateurs voient dans ce gamin un talent exceptionnel. Son toucher de balle fait merveille, ce qui lui vaudra un transfert vers les Girondins de Bordeaux en 1992. Mais son talent est également repéré en dehors des frontières de l'hexagone et en 1996, les dirigeants de la Juventus de Turin l'engagent. Avec « la vieille dame », surnom du club turinois, il remporte plusieurs championnats d'Italie, mais échoue deux fois de suite, en 1997 et 1998, en finale de la Ligue des Champions (nouveau nom de la coupe d'Europe des clubs champions). Cependant, 1998 restera une année exceptionnelle pour Zidane car durant l'été, il remporte avec la sélection française la Coupe du Monde organisée en France. En 2000, la France emmenée par un Zidane toujours aussi bon sera sacrée championne d'Europe des Nations durant l'Euro organisé conjointement par la Belgique et les Pays-Bas. Zidane rejoindra le Real Madrid en 2001, où avec d'autres joueurs d'exception (Figo, Beckham, Ronaldo…) il formera l'équipe des « galacticos ». Avec le club de la capitale espagnole, il parviendra au sommet européen en 2002, inscrivant en finale un but époustouflant, comme un symbole de son immense talent.

Inutile d'être un spécialiste du football pour comprendre que nos quatre joueurs ont des carrières exceptionnelles dont de nombreux footballeurs en herbe rêvent secrètement la nuit. Mais une autre dimension a fait de ces quatre champions des héros populaires. Rappelons que si le talent est au début la condition sine qua none pour parvenir au statut de champion, d'autres éléments entre en jeu par la suite pour accéder à la légende. Nous avons vu que les médias permettent la diffusion des exploits sportifs. Mais ils permettent également de diffuser des interviews, des images sortant directement du cadre des sports. La télévision notamment excelle dans cet art de rendre public les propos de tel ou tel sportif. Si au travers de leur sport les grands footballeurs cités en exemple ont pu accéder à la gloire, c'est également à travers d'actes hors du terrain de jeu qu'ils ont marqué les esprits des foules.

Johan Cruijff est le seul joueur avec Platini et Van Basten à avoir remporté trois fois le ballon d'or, récompensant le meilleur joueur européen de l'année. A côté de son immense talent, Cruijff a marqué les individus par son franc parlé. Tout jeune professionnel, il n'hésite pas à bousculer ses coéquipiers, irritant les plus conservateurs d'entre eux. S'opposant bien souvent à la fédération néerlandaise de football (KNVB), il n'hésitera pas à boycotter la coupe du monde de 1978 organisée par l'Argentine de Videla. En Catalogne, sa franchise et son

refus de soumission lui vaudront le surnom d' « el salvador ». Redonnant sa fierté à la Catalogne, Cruijff restera comme un symbole de résistance face au franquisme. Plus tard comme entraîneur du Barça, il sera le premier à mener l'équipe à la victoire en Ligue des Champions. Toujours fâché avec les dirigeants du football néerlandais, il refusera plusieurs fois de s'occuper de la sélection nationale. Sa ligne de conduite ne subissant aucun soubresaut. Cette droiture touchera les individus. A l'heure du football très physique, privilégiant la défense, Cruijff prône toujours l'offensive et le beau jeu. Sa vision du football est qu'il doit rester un spectacle. Tous les néerlandais reprennent en cœur ses préceptes. Selon le site Internet Google[176], Cruijff est en 6ème place dans le classement des plus importants néerlandais. Il se retrouve en compagnie de symboles nationaux tels que van Gogh, Rembrandt, Erasme et Guillaume d'Orange. Cette reconnaissance du peuple en fait à coup sur un héros national.

Les frasques de George Best en dehors du terrain resteront aussi fameuses que celles accomplies sur le terrain. Son goût pour la boisson et le jeu lui causera beaucoup d'ennuis. Marqué par l'alcoolisme de sa mère, Best, dès son adolescence développe un goût pour les sorties nocturnes, n'hésitant pas à débarquer ivre pour l'entraînement. Ce comportement lui vaudra le surnom de « 5ème Beatles ». Ses innombrables conquêtes féminines font également parti de sa légende : "J'ai claqué beaucoup d'argent dans l'alcool, les filles et les voitures de sport - le reste, je l'ai gaspillé." Ce genre de citations sont nombreuses. Devant, à la suite d'une soirée trop arrosée, effectuer un séjour en prison, Best marquera ses derniers buts avec l'équipe de Ford Open Prison. Les anecdotes sur Best sont innombrables mais parmi les plus fameuses, on peut citer : « à l'époque, si j'avais eu le choix entre enfoncer quatre défenseurs de Liverpool puis planter un but dans la lucarne ou en caser un dans les cages de Miss Monde, j'aurais eu du mal à me décider. Par chance, les deux me sont arriver ». Le 25 novembre 2005, Best s'éteint à l'âge de 59 à la suite d'une infection pulmonaire. « Plus de 300 000 personnes (soit plus d'un sixième de la population nord-irlandaise !) ont accompagné son cortège malgré la pluie lors de ses obsèques nationales à Belfast au son de *The Long and Winding Road* des Beatles. L'aéroport de Belfast s'apprête à changer de nom pour prendre celui de George Best »[177].

« El pibe de oro », le gamin en or est le surnom de Maradona. En or car extrêmement talentueux, gamin car toute sa vie fut marquée par des épisodes rocambolesques. En 1986, lors de la coupe du monde au Mexique, Maradona marque un but de la main face à

[176] Voir le site: http://www.jeroen.com/archive/2004/10/21/grootste_nederlander_volgens_g.
[177] http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Best.

l'Angleterre. Interrogé sur le côté tricheur de son acte, il répondra que ce ne fut pas sa main mais celle de Dieu qui poussa le ballon dans les buts. Sombrant, lors de la fin de son passage à Naples dans la cocaïne, Maradona connut divers problèmes de santé. A deux doigts de la mort, il partira en cure à Cuba, invité par Fidel Castro en personne. Le 4 novembre 2005, il pose avec le président vénézuelien Hugo Chavez, et critique publiquement la politique menée par le président des Etats-Unis George Bush. Se réclamant du peuple, Maradona n'hésite pas à critiquer les plus puissants. Ce destin extraordinaire lui vaudra de nombreux films sur sa carrière. Actuellement Emir Kusturica envisage de retracer sa vie à travers le grand écran : « Diego est un gamin. Il n'a aucune notion du temps. Je suis allé trois fois en Argentine pour rien, mais j'ai finalement réussi à lui faire l'interview qu'il manquait à mon film »[178].

Zidane est sans doute le joueur le plus le plus « posé » de notre sélection. Ces interventions en public défraient rarement la chronique. Néanmoins son charisme reste entier. Sa timidité, son calme font parti de sa légende. Même lorsqu'il frappe le joueur italien Marco Materazzi en finale de la coupe du monde 2006, l'opinion publique lui pardonne. Les hypothèses d'insultes racistes légitiment le fameux « coup de boule ». Le président Chirac lui rend hommage le lendemain de la finale, malgré ce geste d'une violence inouïe. Lorsque Zidane s'envole pour l'Algérie, il est accueillit en chef d'Etat, la foule l'acclamant à son passage. Symbole de la génération « blacks, blancs, beurs », Zidane représente l'immigré de seconde génération qui a réussit son intégration. Il arrive, en l'an 2000, en tête du classement des personnalités préférées des français.

A travers cette courte analyse du héros sportif populaire, nous avons tenter de démontrer l'impact qu'ont les sportifs de haut niveau sur les masses anonymes. Les exploits sportifs contribuent au succès et au développement des sports. La médiatisation amplifie l'attraction pour le sport dont le fonctionnement se veut un idéal démocratique, une utopie des temps modernes. Alain Ehrenberg[179] souligne le fait que le sport, trop souvent, est caractérisé par des clichés selon de nombreux chercheurs en sciences sociales. Or, ce sont ces préjugés, ces clichés qu'il est important d'analyser pour comprendre l'attrait qu'exerce le phénomène sportif sur les individus : « l'anthropologie de la compétition sportive (…) implique de renoncer aux préjugés à l'égard des clichés ».

[178] http://kustu.com/wiki/doku.php?id=fr:maradona.
[179] EHRENBERG, Alain. Op cit. p 31.

3.- Les fonctions sociales du sport

a) La définition des sports par la fonction publique : l'exemple français.

En 2002 se sont tenus les Etats Généraux du sport organisés par le ministère de la jeunesse et des sports en collaboration avec le comité national olympique sportif français[180]. Cette réunion s'est fixée pour but de définir et de moderniser la politique française en matière de pratique sportive. Le groupe de travail rappelle les cinq fonctions[181]reconnues par la commission européenne en matière de sport : une fonction éducative, une fonction de santé publique, une fonction sociale, une fonction culturelle et une fonction ludique. Il intéressant de noter que la fonction ludique arrive en dernière position de ce classement des fonctions attribuées aux sports. L'idéologie de l'amateurisme est dépassée. Impossible dans le cadre de notre mémoire de traiter de toutes ces fonctions. Nous allons donc nous concentrer sur les fonctions de santé publique et sociale des sports.

Le rapport note qu'en l'an 2000, 36,6 millions de français déclarent pratiquer le sport. « Ce phénomène social de grande ampleur s'appuie sur 170000 associations sportives et un réseau de 3,5 millions de bénévoles pour un encadrement de 200000 salariés dont 100000 emplois directs »[182]. Il est également dit que Les Etats généraux du sport en France souhaite se dégager d'une conception instrumentale du sport. « Le sport ne doit pas être conçu comme un dérivatif de la paix sociale. En utilisant la pratique sportive comme le « 18 » pour éteindre le feu social, de nombreuses politiques volontaristes ont nourri l'idée qu'il faut assurer la « maintenance » du parc des différences sociales et des exclusions »[183]. Ce souhait note une approche nouvelle du sport. En effet, le sport a souvent été instrumentalisé dans un but civilisateur. Aujourd'hui, malgré les bonnes intentions du gouvernement français, il est encore dans de nombreux esprits un moyen pour résoudre les différents problèmes sociaux. Ainsi, en matière d'intégration, le sport est pensé dans de nombreux cas comme une porte d'entrée miraculeuse. Comme s'il était en mesure de répondre positivement aux divers troubles de la société. Ces intentions imputées aux sports sont le fait de divers milieux. Ainsi, les politiciens, mais également les dirigeants d'entreprises, les sportifs eux-mêmes, les éducateurs, le secteur médical et bien d'autres se font les porte-parole d'un sport vertueux. Nous retrouvons la

[180] Voir: www.jeunesse-sports.gouv.fr ainsi que: http://www.millenaire3.com/uploads/tx_ressm3/rapports_actesegs.pdf.
[181] ETATS GENERAUX DU SPORT, LES ACTES. p. 50.
[182] Ibid., p. 50.
[183] Ibid., p. 50.

conception, chère à Michel Foucault, d'une biopolitique, une façon de concevoir la vie quotidienne dans ces actes les plus banals. La diffusion de ce modèle de vie est multipolaire, elle est caractéristique du libéralisme occidental prenant ses origines durant le siècle des Lumières. Afin d'illustrer notre propos, nous pouvons citer un extrait de l'hebdomadaire France Football[184] : « les voitures brûlent. Les écoles et les terrains de foot aussi. A l'heure où les émeutes urbaines secouent le pays, quelle est aujourd'hui la place du foot dans une France qui en 1998 célébrait sa sélection black-blanc-beur ? Où est passé le rôle éducatif du sport ? »[185] La conception d'un sport comme dérivatif de la paix sociale a envahit de nombreux esprits. Le sport lui-même, souhaite bien souvent véhiculer une image de paix. L'extrait cité mélange deux choses. D'un côté, une crise sociale profonde due aux conditions de misère sociale des banlieues françaises. De l'autre, le football censé apaiser cette misère du fait de la présence de joueurs issus de l'immigration. Comment peut-on raisonner aussi simplement ? D'immenses préjugés sont ainsi véhiculés malgré une volonté légitime souhaitant la paix. Nous sommes néanmoins satisfait du discours tenus par les Etats Généraux du sport français, qui eux au moins souhaitent rompre avec cette idée du XIXème siècle d'un sport aux vertus de discipline sociale. Il est d'autres domaines où le sport ne bénéficie pas d'un jugement le laissant dans son indépendance. Ainsi, le secteur économique valorise bien souvent le sport. La victoire, la performance sont des termes empruntés aux sports qui rencontrent actuellement un grand succès chez les managers modernes.

b) Le modèle sportif au service de l'économique.

Les liens entre l'entreprise et le sport remontent presque aux origines de ce dernier. D'abord passe-temps pour l'aristocratie, le sport a peu à peu été utilisé par les dirigeants d'usines afin de contrôler et de détourner les ouvriers des luttes sociales. Cette utilisation paternaliste du sport a longtemps perduré. Ainsi, les préjugés de type moqueurs tels que « le foot, c'est pour les abrutis pleins de bière » ont toujours la cote. Cependant si le sportif a longtemps été considéré comme un « abruti » en opposition avec la figure de l'intellectuel, une transformation s'est produite au cours des dernières décennies.

[184] FRANCE FOOTBALL, *Le Foot peut-il aider les banlieues?* Paris: 15 novembre 2005. n°3110.
[185] Ibid., p. 6.

Alain Ehrenberg[186] montre comment une nouvelle vision des sports s'est imposée durant la seconde moitié du XXème siècle. En retraçant l'histoire d'une entreprise visionnaire, le club méditerranée, Ehrenberg illustre la manière dont cette dernière a réussit à anticiper les changements sociaux intervenus suite à Mai 68. La liberté, le fait d'être en accord avec son corps, la camaraderie sont des éléments développés par le club. Ce style de vie californien a vu l'émergence de ce qu'on appelle aujourd'hui les « nouveaux sports » : surf, parapente, skate, roller, etc. Ne désirant pas être catégorisé en tant que sports traditionnels, ces sports développent une contre-culture dont les valeurs refusent la compétition. Néanmoins, force est de constater que ces sports sont aujourd'hui également récupérés par le système des sports traditionnels. Ainsi, le snow-board est un sport olympique depuis les jeux de Nagano de 1998. Les puristes de ces sports revendiquent une non appartenance aux fédérations sportives mais celles-ci souhaitent garder un contrôle exclusif sur les différentes disciplines. Toutefois, un état d'esprit différent aux sports traditionnels reste en vigueur lors des disciplines olympiques de ces types de sport. La camaraderie plus que la compétition est valorisée, ce qui attire un public de plus en plus nombreux.

Nous avons voulu souligner cette nouvelle vision du sport émergent lors des années 1970, afin de rentrer dans un sujet plus sérieux. Ehrenberg dans son ouvrage note également la montée d'un nouveau type de dirigeant d'entreprise qui s'inspire des valeurs du sport, en particulier des valeurs compétitives et de performance. Ainsi, il dresse un portrait de Bernard Tapie, qu'il cite en exemple de cette nouvelle génération de managers en vogue dès le début des années 1980. Loin de l'image du patron opulent de la première moitié du XXème siècle, Tapie soigne son image pour le public. Participant à des émissions sportives, ce chef d'entreprise issu de la rue, rachète des écuries cyclistes, un club de football afin d'avoir une vitrine publique pour ses affaires. Les succès de ces entreprises sportives (redressement d'Adidas entre autre) lui assurent une crédibilité auprès des investisseurs. Etre un vainqueur, au sens sportif du terme, semble être un credo très en vogue auprès des managers de la nouvelle économie. Luc Boltansky et Eve Chiapello[187] dans leur analyse du capitalisme contemporain souligne également cette tendance à la valorisation des valeurs sportives dans le monde du travail : «Associée dans un premier état du capitalisme, à l'ascétisme rationnel puis, au milieu du XXème siècle, à la responsabilité et au savoir, elle [la morale du travail] tend à laisser la place à une valorisation de *l'activité*, sans que l'activité personnelle ou même

[186] EHRENBERG, Alain. Op., cit.
[187] BOLTANSKY, Luc. CHIAPPELLO, Eve. *Le nouvel esprit du capitalisme.* Paris: Gallimard (Coll. Nrf essais) 1999.

ludique soit nettement distinguée de l'activité professionnelle. Faire quelque chose, se bouger, changer, se trouve valorisé par rapport à la stabilité souvent considérée comme synonyme de l'inaction »[188]. Ainsi, le modèle sportif, ou plutôt le modèle de la performance sportive, où l'entraînement nécessite en permanence une remise en question dans tous les domaines de la vie semble peu à peu coloniser le monde du travail. Lorsque autrefois, le sport n'était qu'un loisir, il est aujourd'hui cité en exemple par les managers modernes. On ne compte plus les coachs engagés dans le but d'améliorer la productivité des employés. Des séjours sportifs sont organisés par l'entreprise afin de souder les équipes de travail, les sportifs de haut niveau sont conviés à des tables rondes afin d'insuffler la morale de « la gagne » aux cadres, etc. Cet aspect de l'appropriation du sport par l'entreprise nous semble intéressant et nécessite selon nous de plus amples recherches de la part des sciences sociales.

A présent, une autre fonction sociale du sport va être abordée : la santé.

c) *« Pour votre santé, bougez »*

Afin de souligner cette importance croissante des valeurs associées au sport, il semble judicieux de relever comment, de nos jours, on pense l'activité physique. Un exemple permet certainement le mieux répondre à cette interrogation. Pour permettre au lecteur de se faire la meilleure représentation possible du problème, le compte rendu détaillé d'une table ronde traitant des aspects sanitaires de l'activité physique en rapport avec le travail des salariés peut ouvrir l'analyse de l'importance croissante du sport dans notre espace social.

Le mercredi 10 mai 2006 se tenait au Centre Médical Universitaire (C.M.U) de Genève une table ronde intitulée *Promotion de l'activité physique sur le lieu de travail, mythe ou réalité ? Rôle de l'environnement construit,* dans le cadre de la journée instituée par l'Organisation Mondiale pour la Santé (O.M.S) *Pour votre santé, bougez.* Cette conférence, organisée par les étudiants du cours « Santé communautaire » de l'institut de médecine sociale préventive, regroupait un panel d'intervenants issus d'horizons professionnels divers. Le but étant de discuter de l'activité physique des salariés genevois et surtout des possibilités leur étant offertes d'exercer cette activité physique sur leur lieu de travail. Ainsi, sont chronologiquement intervenus, M. Benziza représentant de l'O.M.S en charge de la promotion de l'activité physique au sein de cette institution, Prof. B. Kayser de l'institut des

[188] Ibid., p.237.

sciences du mouvement et de la médecine du sport, Mme. S. Albert psychologue du sport s'occupant de personnes malvoyantes, Mme. E. Hammar représentante du World Economic Forum (W.E.F) de Cologny, M. J-M Guinchard directeur général de la santé du canton de Genève, et enfin, deux architectes, Prof. C. Simonet président de l'institut d'architecture de l'Université de Genève et M. F. De Planta mandaté pour la construction de la deuxième étape du C.M.U.

La discussion s'engage sur un constat alarmant : les deux tiers des citoyens genevois ne font pas d'exercice physique régulièrement. Cette sédentarité a un coût pour la société, notamment en termes de santé. Comment peut-on améliorer l'environnement urbain pour entretenir le capital santé des habitants ? Quel est le rôle de la société, des médecins, des architectes dans cette immense tâche ? Ces deux questions lancent donc le débat. M. Benziza, représentant l'O.M.S, rappelle la résolution de 2002 demandant aux états membres de célébrer une journée par année (10 mai) l'activité physique. Chaque année met en valeur un thème particulier, 2006 étant placée sous l'intitulé de *la communauté active.* Le but pour 2006 est de regrouper toutes les communautés sociales, tous les décideurs ainsi que les services sociaux afin de susciter la motivation nécessaire pour promouvoir l'activité physique.

Le micro est donné ensuite au professeur Kayser de l'institut des sciences du mouvement et de la médecine du sport. Ce physiologiste commence par distinguer le sport de l'activité physique et de l'exercice physique. L'activité physique est tout mouvement provoquant une accélération du rythme cardiaque. L'exercice physique implique une préméditation : « j'accélère mon rythme de marche afin de transpirer ». Enfin le sport se distingue par sa dimension compétitive. Le professeur souligne que pour être en harmonie avec son corps, le sport n'est pas une nécessité. En effet, poursuit-il, 30 à 45 minutes par jour d'activité physique suffisent pour capitaliser un gain de santé. La sédentarité, rappelle t'il, augmente considérablement le risque de pathologie grave. Par exemple, la probabilité d'être atteinte d'un cancer du sein est multipliée par deux pour les personnes sédentaires, il en va de même en ce qui concerne le diabète. L'investissement doit donc être effectué sur les 30 à 45 minutes d'activité physique par jour afin d'enlever le risque global de pathologies.

La troisième intervenante, Mme S. Albert, psychologue du sport auprès de personnes malvoyantes, pose la question de la motivation. Elle précise que le travail consiste à donner à donner le goût aux individus d'effectuer une activité physique. Il s'agit de « faire comprendre que c'est une source de plaisir et de bien être ». Pour illustrer sa thèse, elle prend l'exemple de son groupe de recherche. Constatant que les individus dont elle s'occupe prennent l'ascenseur pour se rendre aux étages supérieurs, elle décide de promouvoir l'utilisation des escaliers.

Après discussion avec le groupe, un constat est fait : la lumière est trop forte dans la cage de l'escalier. Les personnes malvoyantes étant photosensibles, elles sont gênées par l'intensité de la lumière. Ainsi, pour rendre l'utilisation des escaliers plus agréable et plus attractive au niveau sensoriel, la cage d'escalier est obscurcie. Cette remarque peut sembler banale, sans importance. Pourtant, elle pose la question du rôle de l'environnement construit dans la promotion de l'activité physique.

Mme. E. Hammar représente le W.E.F. Cette institution encourage l'exercice du sport parmi ses cadres. Ainsi, le directeur montre l'exemple en s'impliquant de sa personne lors du marathon de ski de fond en Engadin de même que lors du tour du Mont Rose. Puis, entre deux phrases, elle souligne qu' « il est très bien vu de faire du sport au travail » et que cette activité est largement encouragée par la direction. Mais, dit-elle, l'infrastructure pose des limites : « nous n'avons pas de salle de sport donc nous utilisons les salles de conférences lors des pauses de midi ». Enfin, l'intervenante relève que malgré la volonté affichée par l'organisation, l'exercice de la pratique sportive réclame beaucoup de travail de la part des cadres. Ceux-ci doivent être motivés afin d'entraîner dans leur sillage d'autres « ressources humaines » à pratiquer de l'exercice physique. L'utilisation d'arguments tels que « j'avais mal au dos, la pratique du sport me l'a ôtée » s'avère très fructueuse dans un tel cas selon la représentante du W.E.F.

L'Etat peut-il jouer un rôle dans la promotion de l'activité physique auprès des employés ? Le directeur général de la Santé du canton de Genève, M. J-M Guinchard, déclare avoir « eu honte » lorsqu'il a prit connaissance des résultats d'une enquête effectuée par le Bus Santé, institution médicale itinérante sillonnant les rues de Genève : « on prévoit de gros problème pour les genevois sur les vingt prochaines années ». Le ton est grave, la réalité des chiffres préoccupe : le manque de mouvement, les mauvaises habitudes alimentaires provoquent le surpoids donc les problèmes de santé. La priorité doit être donnée en direction de « la promotion de la mobilité douce et du mieux manger » afin de ne « pas culpabiliser les gens ». Ainsi, le directeur de la santé de Genève s'interroge sur la place des escaliers dans les bâtiments publics : « les escaliers sont devenus des escaliers de service ou de secours, on les cache au profit des ascenseurs ». Un autre fait est relevé : « 30 % des déplacements de moins de 2 kilomètres s'effectue en voiture à Genève ; il y a des moyens extrêmement simples de promouvoir la marche à pied ». En ce qui concerne les entreprises, il n'est pas de leur ressort de se préoccuper de la mobilité physique de leurs employés : « l'activité physique est du domaine de la responsabilité personnelle ». Néanmoins, visiblement perturbé par la question du rôle des entreprises, le représentant de l'Etat s'empresse de commenter d'un ton admiratif

et encourageant le fait que l'entreprise multinationale Procter & Gamble, basée entre autre à Genève, ait « inscrit 300 de ses collaborateurs pour le futur marathon de la ville ». Le discours rassure sur la liberté individuelle des sujets à choisir de leurs activités mais il tend à encourager d'un autre coté la pratique sportive au travail. Cette ambiguïté du discours est à notre avis symptomatique d'une phase de rupture dans les normes du monde de travail : l'employé doit désormais « gouverner » son corps de manière à ce que ce dernier procure un plus à l'entreprise (meilleur productivité) plutôt que des effets pervers (problèmes de santé donc baisse de la productivité).

Vient la question de l'aménagement des bâtiments publics. L'architecture prend elle conscience des besoins d'activité physique des employés ? Le professeur C. Simonet, président de l'institut d'architecture de l'Université de Genève prend la parole et relève de suite un paradoxe intéressant. Traditionnellement, l'architecture est associée au lieu du repos. La ville moderne est un lieu de mobilité permanente. L'architecture urbaine travaille donc en ayant conscience de « la tension entre la folie du mouvement et le lieu du repos ». La question de l'activité physique en architecture est donc assez récente et elle fait sans nul doute suite aux résultats des différentes enquêtes sur la mobilité/sédentarité physique des individus. F. De Planta, architecte mandaté pour la construction du prolongement du bâtiment du C.M.U prend le relais en montrant différents plans du futur chantier. L'accent est mis sur la visibilité prochaine des escaliers du bâtiment. De nouveau, il semblerait que l'architecture nous indique qu'une évolution des normes sociales en matière de rapport au corps est en cours.

La conférence se termine par les traditionnelles questions du public. Une de celles-ci a particulièrement retenu notre attention. L'éducation physique et sportive, dispensée à l'école, célèbre la performance. Celle-ci se concrétise sous la forme d'une note. Ce fait n'est-il pas responsable dans une large mesure de l'abandon de l'activité physique par les futurs adultes une fois l'école terminée ? En effet, les cours de sport obligatoires peuvent provoquer un dégoût de l'enfant s'il n'est pas capable de relever les défis du professeur, la scène se déroulant sous les yeux de tous ces camarades de classe. Bengt Kayser adhère tout à fait à l'esprit de la question et déclare qu' « un travail de la culture est nécessaire, à l'avenir l'activité physique doit devenir un réflexe comme le fait de se brosser les dents l'est devenue au cours du dernier siècle. L'enfant doit intégrer dans sa vision le caractère essentiel du mouvement ». Cette proposition est appuyée par le constat qu'en Suisse Alémanique le taux de sédentaires s'élève à 40% contre 65% en ce qui concerne les genevois. Cet énorme contraste met en lumière l'importance du facteur culturel.

Nous avons voulu rendre compte de manière exhaustive des discours tenus lors de cette conférence car il nous semble qu'un changement se déroule en ce moment sous nos yeux. La table ronde du 10 mai symbolise, intuitivement, le travail en cours sur la modification des normes comportementales en rapport avec le corps. Certes, la conférence s'attache à traiter de l'activité physique au travail, mais on le voit dans le compte rendu que la préoccupation engendrée par le manque de mouvement des genevois s'exerce sur toutes les catégories d'ages d'individus. Une nouvelle forme d'éducation du corps est en cours de production. La diversité des acteurs de la conférence, issus des milieux académique, médical, économique et de l'architecture prouve l'existence d'une volonté commune de modifier les comportements. Ce fait n'est pas nouveau, de tous temps certaines catégories de la population ont voulu modifier les comportements des masses. Or, si cette volonté n'est pas nouvelle, la « manière de faire » l'est. Nos sociétés libérales ne peuvent pas mettre au régime sportif une grande partie de la population par la force. La liberté individuelle est incontestablement une valeur auquel on ne peut pas toucher. Cependant, le discours de J-M Guinchard le montre, des moyens « détournés » existent. « On ne veut pas culpabiliser les gens » déclare le directeur de la santé de Genève, mais on donne des bons points à ceux qui se bougent. La mise en lumière de personnes en bonne santé et ayant un comportement qualifié de sain, élevés au rang d'exemples pour tous les autres, relève néanmoins à notre avis d'une forme de violence symbolique. Il ne s'agit pas d'accabler ce pauvre monsieur Guinchard, sans doute a-t'il conscience de l'ambiguïté de son discours, ambiguïté dont il n'a de loin pas le monopole.

d) Les différences sociales de conception du corps

Notre problème consiste maintenant à situer la place qu'occupe le sport dans le débat autour de la « bonne santé » des citoyens. La lecture d'un article rédigé en 1971 par Luc Boltanski[189] traitant des différences de comportements corporels au sein des clases sociales peut nous permettre de définir le sport comme un révélateur privilégié pour questionner le rapport que les sujets sociaux ont avec leur corps. Boltanski montre brillamment que les comportements corporels s'organisent selon une logique spécifique à chaque classe sociale. A travers les variations de la consommation médicale, l'auteur entre dans la « culture somatique » des différentes classes sociales. L'auteur prend soin de noter la possibilité de

[189] BOLTANSKI, Luc. *Les usages sociaux du corps* in Annales Economies, Sociétés, Civilisation, 1971, 26ème année, n° 1, Armand Colin, p. 205-233.

procéder à cette analyse par le biais d'autres points de départ, notamment celui qui nous intéresse à savoir la pratique sportive.

Par « culture somatique » il faut comprendre « le système de règles qui déterminent les conduites physiques des sujets sociaux »[190]. Ainsi une sorte de « code des bonnes manières d'être avec son corps »[191] se forme à partir des règles acceptées et reconnues par chacun des membres d'un groupe social, règles intériorisées et possédant un caractère suffisamment général pour s'appliquer à une multitude de situations particulières. Dans le cas des classes populaires, par exemple, Boltanski montre par le biais de son enquête, que les individus obéissent à une « règle de pudeur »[192] en ce qui concerne l'expérience de leurs sensations morbides. Ainsi, il est mal vu au moindre tracas physique d'aller consulter un médecin. Dans la majorité des cas, l'individu issu des classes populaires attendra que la douleur soit telle qu'il ne puisse plus jouir de ses pleines capacités physiques pour consulter un médecin. Boltansky note que cette règle de pudeur ne doit en aucun cas être assimilée à une quelconque forme de principe moral ascétique, mais est plutôt la conséquence des contraintes de la vie quotidienne, en particulier les contraintes d'ordre économique, qui empêchent le sujet d'abandonner ses tâches quotidiennes. Ainsi, « l'interdit qui inhibe l'expression des sensations physiques a pour corollaire la règle positive qui prescrit de faire de son corps l'utilisation maximum »[193]. L'idée de force physique semble, par conséquent, être l'expérience du corps que les classes populaires tendent à valoriser. Les classes populaires ont, de ce fait, une conception instrumentale de leur corps. Le corps est, dans la grande majorité des cas, l'outil qui permet d'accéder aux ressources économiques. A l'inverse, les membres des classes supérieures semblent prêter une grande attention aux sensations physiques éprouvées : « ils n'établissent pas une différence aussi tranchée entre l'état de santé et l'état de maladie »[194]. La maladie est à leurs yeux un processus qui a une histoire : des premiers symptômes ressentis à l'état critique puis enfin à la guérison. Alors que dans les classes populaires, la maladie est assimilable à un accident bouleversant la bonne marche des activités quotidiennes, dans les classes supérieures, on adoptera une attitude de prévision. Les membres des classes supérieures « se soumettent à un certain nombre de règles qui visent à les préserver de l'atteinte de la maladie »[195]. Ainsi, aux premières sensations ressenties comme morbides, on consultera un médecin afin de prévenir un état aggravé du corps. Dans

[190] Ibid., p. 227.
[191] Ibid., p. 217.
[192] Ibid., p. 218.
[193] Ibid., p. 218.
[194] Ibid., p. 221.
[195] Ibid., p. 221.

les classes supérieures la conception du corps, par conséquent, tend à privilégier l'idée de forme physique.

Ces différences sociales de conception du corps se retrouvent également dans la manière d'aborder la pratique sportive. Pour Boltanski, « la pratique d'un sport (…) constitue peut être le meilleur indicateur de l'inversion des usages du corps et de l'inversion corrélative des règles qui régissent le rapport au corps quand on s'élève dans la hiérarchie sociale »[196]. En effet, si dans les classes populaires la part du travail manuel est majoritaire, et que celle-ci décroît au fur et à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie sociale au profit du travail intellectuel, le rapport réflexif au corps se modifie. Les sujets sociaux faisant un usage intensif de leur corps pour leur travail perçoivent moins les sensations morbides, signes avant-coureur d'une dégradation du corps. A l'inverse, les individus ayant un haut niveau d'instruction et dont la profession est essentiellement d'ordre intellectuel sont beaucoup plus réceptifs aux sensations morbides issues de leur corps. Ce constat, au niveau de la pratique sportive, se traduit par une différence de conception de celle-ci. Si, dans les classes populaires le sport est essentiellement pratiqué en équipe par des jeunes adolescents de sexe masculin, c'est que cette pratique est perçue comme un moment de distraction où les individus font étalage de leur force physique. Dans les classes supérieures l'âge auquel on arrête de pratiquer un sport augmente et on remarque également que la part des femmes pratiquant un sport augmente également de la même manière. La pratique sportive occupe dans ce cas plus une fonction de maintien de la forme physique. On peut également ajouter que le sport est perçu comme un moyen d'acquérir un corps qui soit en conformité avec les canons de la beauté en vigueur dans les classes sociales supérieures. De plus, la pratique sportive dans ces classes sociales a tendance être individuelle.

e) Mise en perspective

L'article de Boltanski a le mérite de nous éclairer sur les différences de conceptions du rapport au corps, celles-ci étant étroitement liées aux différents usages sociaux du corps, ayant cours dans nos sociétés. Mettons cet article en perspective avec le compte-rendu de la table ronde du 10 mai 2006. La bonne volonté des participants de la conférence ne peut être mise en cause. La question est de savoir s'ils sont en mesure d'apprécier à sa juste valeur le facteur

[196] Ibid., p. 223.

social dans la lutte contre la sédentarité/obésité. Le concept de « culture somatique » n'a pas été discuté. Certes, la conférence s'attarde en premier lieu sur la santé des salariés genevois mais, encore une fois on remarquera, notamment par le biais du représentant de l'état, que la préoccupation engage tous les genevois. Seul le professeur Kayser, suite à une question du public, a relevé l'influence du facteur culturel en comparant le taux de sédentarité entre la région genevoise et la Suisse allemande. Une volonté commune de changer les habitudes des genevois par la pratique sportive émane des intervenants, pratique qui doit devenir « un réflexe comme le fait de se brosser les dents ». Cependant comment même avec la meilleure volonté du monde, un ouvrier après une journée de travail éreintante peut-il encore consacrer du temps et de l'argent pour des séances de fitness ? La question est volontairement provocante et exagérée mais elle a le mérite de souligner la distance qui sépare, au niveau des préoccupations quotidiennes, les différentes couches sociales dans la population.

Le facteur social a donc toute son importance dans la conception du rapport au corps. La pratique sportive est un révélateur pour questionner ce rapport au corps. La tendance actuelle émanant des hautes sphères de nos sociétés désirant que les individus se responsabilisent au niveau de leurs pratiques corporelles est légitime. Le sociologue ne peut pas nier les coûts de santé que la sédentarité provoque. Mais, le sociologue peut néanmoins rappeler aux tenants de la légitimité médicale, économique et politique l'importance des différences culturelles entre les différentes classes de la société. L'imposition de normes symboliques autour du « bon corps » ne doit pas engendrer l'exclusion d'une grande partie de la population.

Conclusion

De la diffusion à partir de l'Angleterre à l'utilisation de leur modèle de réussite dans l'entreprise, les sports modernes ont effectué un long chemin. A partir de leur fonction sanitaire, très utile pour les Etats-Nations du début du XXème siècle, ils sont devenus un moyen de propagande pour les différentes puissances. Puis, par le succès rencontré auprès du public, le sport est devenu un lien unificateur fort dans des sociétés atomisées. Enfin, son fonctionnement compétitif, nécessitant sans cesse la remise en question du moyen pour atteindre le but, il est devenu un modèle pour la réussite économique et sociale. De plus, du fait de l'augmentation de la sédentarité à l'époque contemporaine, le sport est devenu un enjeu de santé publique.

Conclusion générale

L'histoire du sport moderne a été marquée par des luttes nombreuses dont nous avons essayé de donner dans ce mémoire les grandes lignes. D'abord, objet de l'aristocratie anglaise au XVIIIème puis au début du XIXème siècle, le sport s'est défini dans le temps des loisirs de la classe sociale qui pouvait bénéficier de temps libre. Petit à petit il a intéressé d'autres individus issus d'autres classes sociales pour devenir une activité corporelle aujourd'hui pratiquée un peu partout sur la planète.

Mais ce qui nous a particulièrement préoccupé lors de la rédaction de ce mémoire, ce sont les usages qui, au cours de l'histoire, ont été fait de la pratique sportive avec, bien entendu, en toile de fond, la définition des « bons » usages du corps humains. L'apprentissage en sciences sociales nous oblige à rester prudent quand aux définitions synchroniques d'un objet. Ce qui est « vrai » aujourd'hui et affirmé comme tel, peut évoluer demain. La sociologie, dans sa méthode, nécessite une grande prudence de la part des étudiants. Le regard du sociologue doit également être réflexif. Ne pas oublier qu'on est un individu avec une histoire particulière. A dire vrai, la réelle analyse sociologique d'un objet est utopique. Le sociologue n'est qu'un être humain et cela il ne doit pas l'ignorer.

Le sport moderne a été et il est toujours objet de luttes. Les usages du corps sont sans cesse redéfinis en fonction de la situation politique, historique et sociale d'une époque. Ce modeste mémoire a voulu montrer comment un objet à priori secondaire comme l'activité sportive peut être récupéré, instrumentalisé et définis afin de servir une idéologie, une manière de vivre, bref une forme de domination sociale. Le regard dans le passé nous permet d'identifier facilement cela. En effet, l'utilisation du sport telle qu'effectuée par les nazis ou les soviétiques nous semble évidente. Le renforcement de ces idéologies ont trouvé dans le sport un moyen efficace de propagande. Mais, aujourd'hui, il nous semble évident que faire du sport et manger « fit » est un comportement sain. Cependant, cette définition du comportement corporel adéquat est le fruit d'une réflexion qui traduit une forme de domination sociale. Les études[197] montre qu'un tel comportement n'est pas celui de toutes les catégories sociales. Les élites instruite, éducateurs, médecins, politiciens, chefs d'entreprise, etc, se regroupent afin de définir les normes de comportement adéquates. L'exemple de la table ronde du 10 mai 2006 illustre ce travail de définition.

Afin de conclure ce mémoire, nous voulons souligner le fait que de nombreuses pistes de réflexion ont été oubliées. Notre volonté n'est évidemment pas de les ignorer, mais ce

[197] Voir à ce sujet: MULLER, Lara. *La pratique sportive des jeunes dépend avant tout de leur milieu socioculturel* in Insee première, novembre 2003. n°932.

travail nécessiterait beaucoup plus de pages que celles que vous avez lu jusqu'à présent dans ce mémoire. Le cas du dopage, les entraînements trop intensifs ainsi que la distribution des différentes disciplines sportives sont des sujets peu ou pas traités dans le cadre de ce travail.

Bibliographie

Bibliographie citée

Ouvrages

- BOLTANSKI, Luc. CHIAPPELLO, Eve. *Le nouvel Esprit du capitalisme.* Paris : Gallimard (Coll. Nrf). 1999.
- CASTEL, Robert. *Les métamorphoses de la question sociale.* Paris : Ed. Fayard. 1995.
- DEFRANCE, Jacques. *Sociologie du sport.* Paris : La découverte. 2003.
- DONZELOT, Jacques. *La police des familles.* Paris : Les Editions de Minuit. 1977.
- ELIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs.* Paris: Callmann-Levy. 1973.
- ELIAS, Norbert. DUNNING, Eric. *Sport et civilisation, la violence maîtrisée.* Paris : Fayard. 1994.
- EHRENBERG, Alain. *Le culte de la performance.* Paris : Hachette (Coll. Pluriel). 2005.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir.* Paris : Gallimard (Coll. Bibliothèque des histoires). 1976.
- FOUCAULT, Michel. *Naissance de la biopolitique : Cours au Collège de France 1978-1979.* Paris : Gallimard, Seuil. (Coll. Hautes Etudes). 2004
- FASSIN, Didier. MEMMI, Dominique (sous la dir.). *Le gouvernement des corps.* Paris : Editons de l'école des hautes études en sciences sociales. (Coll. Cas de figure). 2004.
- JACCOUD, Christophe (dir.). *Sports en formes. Acteurs, contextes et dynamiques d'institutionnalisation.* Lausanne : Editions Antipodes. 2001.
- L'EQUIPE. *Les Jeux Olympiques : D'Athènes à Athènes.* Paris : L'Equipe. 2003.
- RAUCH, André. *Boxe, violence du XXème siècle.* Paris : Aubier (Coll. Histoires). 1992.
- THOMAS, Raymond. *Le sport et les médias.* Paris : Editions : Vigot (Coll. Sport+Enseignement). 1993.
- THOMAS, Raymond. AUMONT, Antoine. LEVET, Jean-Louis. *Sociologie du sport*. Paris : PUF (Coll. Pratiques corporelles). 1987.
- THOMAS, Raymond. *Sociologie du sport.* Paris : PUF (Coll. Que sais-je ?). 1993.

- WEBER, Max. *Economie et société. Les catégories de la sociologie.* Paris : Pocket. (Coll. Agora, les classiques). 1995.
- YONNET, Paul. *Huit leçons sur le sport.* Paris : Gallimard (Coll. Nrf). 2004.

Articles de périodique

- BOLTANSKI, Luc. *Les usages sociaux du corps* in Annales Economies, Sociétés, Civilisation, 1971, 26ème année, n° 1, Armand Colin, p. 205-233.
- KOHLER, Michel. *Rôle de l'école dans la promotion du mouvement auprès des enfants et des adolescents* in Educateur SER. Martigny: mars 2007. n°3. pp. 26-28.
- ML. *On favorise l'éclosion d'une génération de flans !* in Magazine Wellness santé, n°22, Automne 2006. pp.28-29.
- MARSCHICK, Matthias. *« Between manipulation and resistance : Viennese football in the Nazi era »* in Journal of Contemporary History, Vol 34 n°2, April 1999. pp. 215-229.
- MULLER, Lara. *La pratique sportive des jeunes dépend avant tout de leur milieu socioculturel* in Insee première, novembre 2003. n°932.
- ROUBAL, Petr. *« Politics of gymnastics : Mass gymnastic displays under Communism in Central and Eastern Europe »* in Body & Society, Vol 9, 2003. pp. 1-25.
- VOS, Antoine. MONNET, Vincent. *Science du sport, conscience du corps* in Campus, magazine de l'université de genève. Genève: octobre-novembre 2005. n°77. pp.12-17

Sites Internet

- www.cruijff.com
- www.wikipedia.org
- www.olympic.org

Filmographie

- *Le miracle de Berne* realisé par Sonke Wortmann et distribué par Soda picture.
- *When we were kings* réalisé par Leon Gast et distribué par Universal.
- *Johan Cruijff, En un momento dado réalisé par Ramon Gieling et* distribué par Pieter van Huystee Film & La Productora S.A.
- *Maradona, un gamin en or* realisé par Jean-Christophe Rosé, distribution Arte video.

Bibliographie générale

Ouvrages

- ACCARDO, Alain. *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social.* Bordeaux : Editions Le Mascaret. 1983.
- BONNEWITZ, Patrice. *La sociologie de Pierre Bourdieu.* Paris : PUF. 1998.
- BOURDIEU, Pierre. *La distinction, critique sociale du jugement.* Paris : Editions de Minuit. 1979.
- DETREZ, Christine. *La construction sociale du corps.* Paris : Editions du Seuil. 2002.
- DUMAZEDIER, Joffre. *Révolution culturelle du temps libre (1968-1988).* Paris : Méridiens Klinchsieck. 1988.
- MAZEAUD, Pierre. *Sport et liberté.* Paris : Editions Denoë. 1980.
- QUEVAL, Isabelle. *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain.* Paris : Gallimard (Coll. Nrf). 2004.

Annexes

<u>Note sur les annexes</u> : les illustrations utilisées ont toutes été trouvé par le biais du moteur de recherche google/images. Afin de ne pas « voler » des travaux de photographie, le mot clé utilisé sera indiqué sous chaque illustration.

Figure 1 Mot-clé: pancrace.

Les jeux grecs, malgré toute la mythologie sur le sujet, étaient d'une violence insoutenable. Tous les coups étaient permis. La violence n'était pas réglementée comme elle l'est pour les sports modernes.

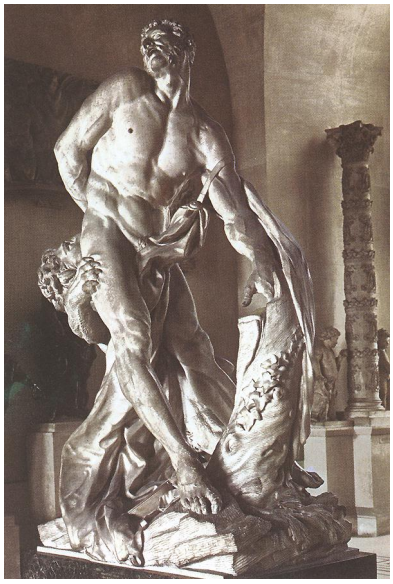


Figure 2. Mot-clé: Milon de Crotone

« Milon de Crotone, qui remporta un nombre considérable de victoires à Olympie et dans les autres jeux panhelléniques, fut probablement le plus célèbre des lutteurs de l'Antiquité classique. C'était un homme d'une force prodigieuse à tel point qu'elle devint proverbiale en son temps (…) inversement, des hommes aujourd'hui surtout célèbres pour leurs réalisations intellectuelles étaient souvent connus à leur époque pour leurs exploits en tant que guerrier ou athlètes » (Elias, Sport et civilisation, Fayard 1994, p.194).
Le seuil de violence tolérée varie selon le niveau de civilisation.

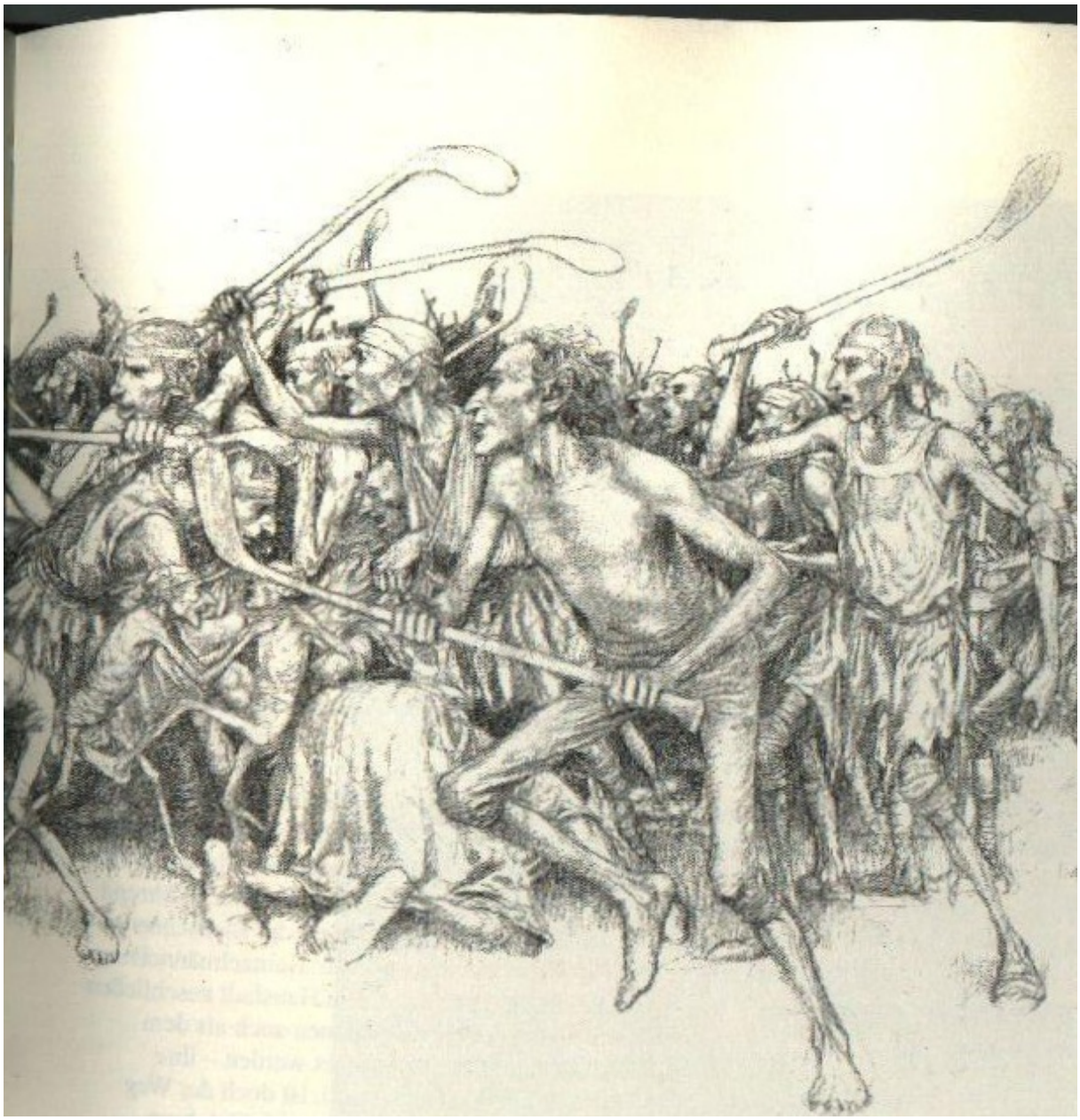


Figure 3 Mot-clé: hurling.

Le hurling est un jeu populaire qui fut pratiqué en Angleterre dès le Moyen Age. « Le jeu tel que nous le voyons ici, aussi brutal et désordonné qu'il nous paraisse, n'est pas un simple jeu auquel se livraient les villageois et les habitants des villes sans qu'une autorité supérieure n'en vérifiât les éléments qui, selon les critères de l'époque, auraient pu être tenus pour trop violents. (…) Tel est bien, semble t'il, le cadre du jeu en question : le divertissement local de paysans plus ou moins libres, promu par des propriétaires terriens locaux qui souvent, mais peut-être pas toujours, n'étaient pas nobles. » (Elias, Sport et civilisation, Fayard : 1994, p.256)

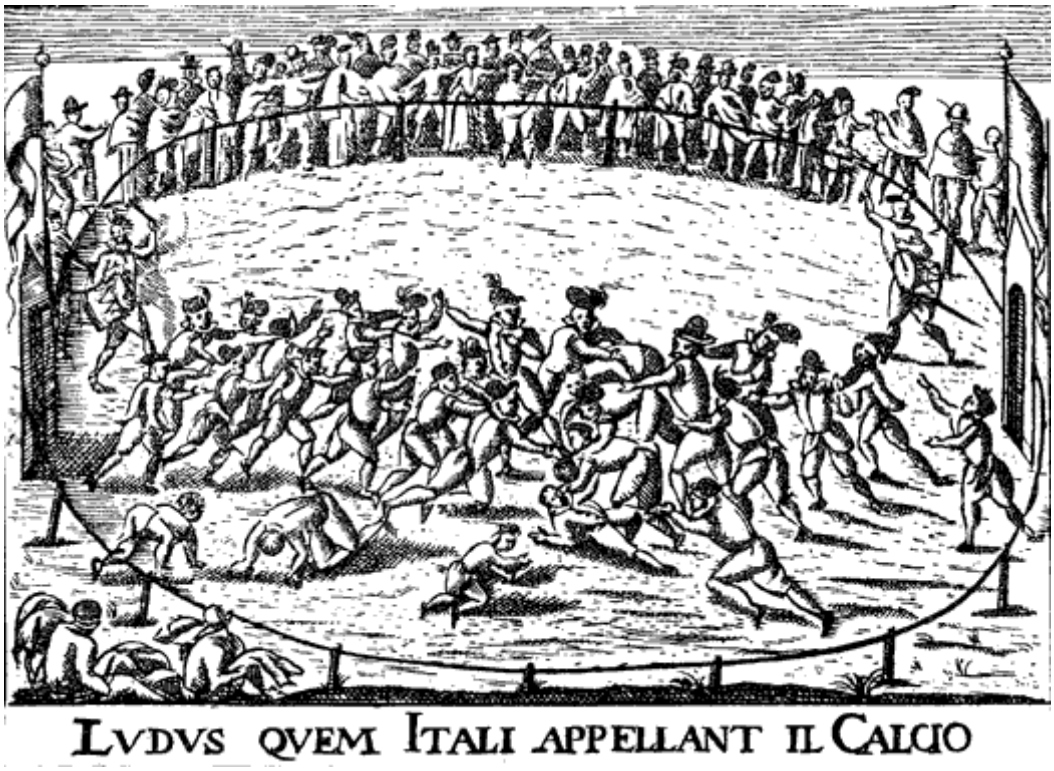
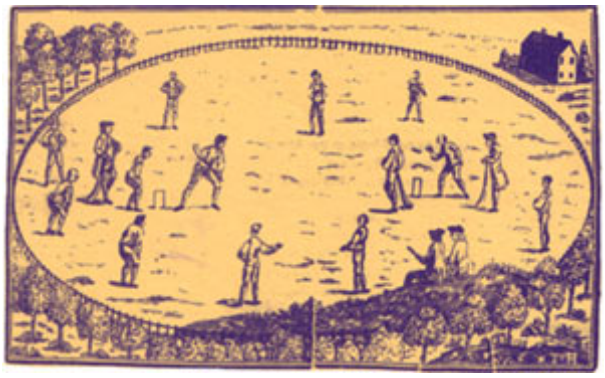


Figure 4. Mot clé: Calcio.

Le calcio ancêtre du football en Italie opposait bien souvent plusieurs quartiers d'une même ville. Les jeunes hommes se battaient pour une sorte de ballon afin de tirer le prestige de la victoire. Les règles du jeu n'empêchait pas certains actes de violence qui, aujourd'hui, seraient considérer comme inacceptables. Preuve que le seuil de tolérance acceptable vis-à-vis de la violence a baissé au cours des siècles.

La soule est également un ancêtre des sports de ballon. Sa pratique datant du Moyen-âge fut partiellement interdite en raison de la violence extrême des rencontres.

Figure 5. Mot-clé: soule

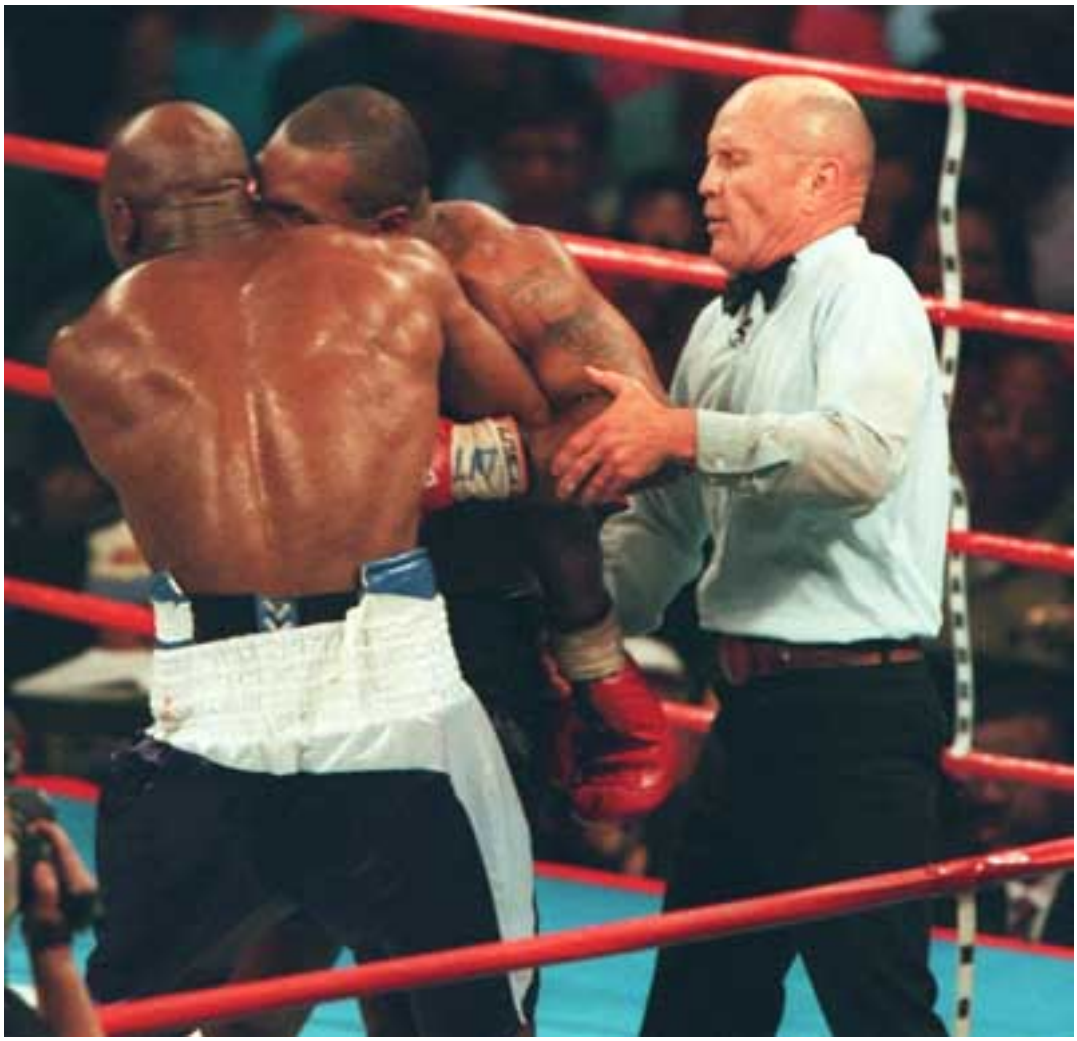


Le cricket fut l'un des premiers jeux à pouvoir être considérer comme un sport au sens moderne du terme. Sa pratique se déroulait dès le début du XIXème siècle dans des « country-clubs » ou dans les propriétés de riches gentlemen ou aristocrates.

Figure 6. Mot clé: Cricket.

Le cricket bénéficiait d'une image de marques. Les riches propriétaires terriens britanniques organisaient des rencontres opposant leurs domestiques et n'hésitaient pas non plus à participer lorsque c'était nécessaire.

Figure 7. Mot-clé: Cricket.



La violence autrefois acceptée est aujourd'hui intolérable dans l'exercice du sport. Le boxeur Tyson fut totalement décrédibiliser après avoir mordu Holyfield à l'oreille.

Figure 8. Mots-clés: Tyson, Holyfield.

Après avoir arraché un morceau d'oreille à son adversaire Holyfield, Mike Tyson grand boxeur de la fin du XXème siècle perdu de sa superbe. Cet acte de barbarie lui valut de ne plus être considéré par les observateurs comme l'un des plus grands boxeurs de l'Histoire de l'art pugilistique.

Figure9. Mots-clés: Tyson, Holyfield.

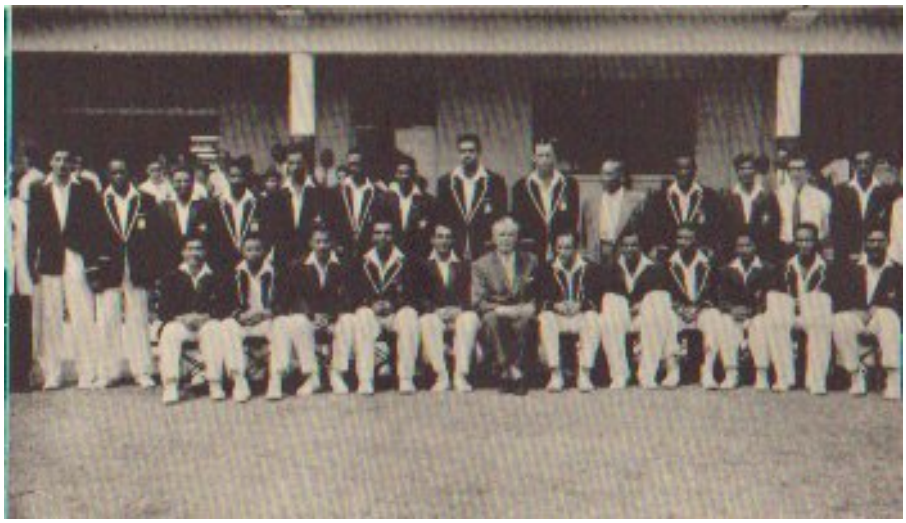


Figure 10. Mots-clés: cricket, Pakistan.

Les sports modernes furent exportés de l'Angleterre vers d'autres pays par, notamment, le biais du commerce. Ici, nous voyons que le cricket fut adopté dans une partie de l'Empire britannique comme le Pakistan, qui du temps du colonialisme appartenait aux Indes britanniques.

Les sports modernes prirent leur envol international au cours de la première moitié du XXème siècle. La montée en puissance des états nationalistes renforça leur utilisation en tant que moyen de propagande efficace. Ici un timbre de l'Italie mussolinienne, organisatrice de la coupe du monde football en 1934. On note la présence d'avions de guerre, symbolisant la puissance militaire de cet état fasciste.

Figure11. Mots-clés: football, fascisme.

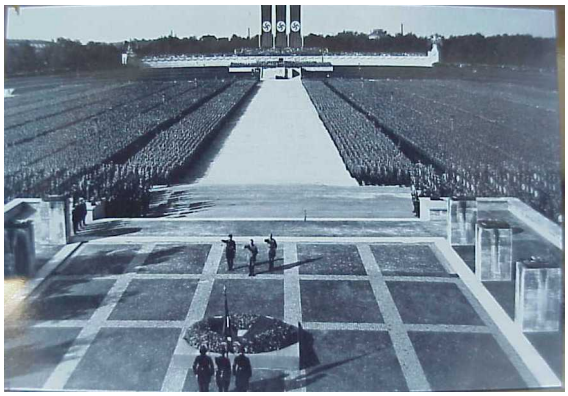


Figure 12. Mot clé: Nuremberg.

La mise en scène nazie s'accorde à merveille avec les représentations de masse de type sportive. *Triumf des willens,* tel fut le titre du congrès organisé pour Hitler à Nuremberg afin de prouver la puissance de la nouvelle Allemagne.

« Les nazis ont inventé l'esthétisation de la politique » disait le philosophe Walter Benjamin. Ici la réalisatrice Leni Riefenstahl posant avec le führer allemand. Elle réalisa le film du congrès de Nuremberg tout comme celui des jeux de Berlin de 1936.

Figure 13. Mots clés: Riefenstahl, Hitler.

Les images du film *Olympia* réalisé par Riefenstahl montre la recherche de la perfection corporelle. Les théories nazies sur la supériorité de la race allemande trouvèrent dans le sport un allié de choix.

Figure 14. Mot-clé: Olympia.

Encore une image tirée du film Olympia, montrant l'excellence corporelle telle que définie par les nazis.

Figure 15. Mot-clé: Olympia.

Les jeux olympiques de Berlin de 1936 constituèrent une excellente tribune pour le pouvoir nazi. De plus, ils furent les premiers à être télévisés. La puissance de l'Etat nazi put ainsi être montrée au monde entier.

Figure 16. Mot-clé: Berlin 1936.

Les hauts dignitaires nazis officialisent les jeux de Berlin 1936.

Figure 17. Mot-clé: Berlin 1936.

Figure 18. Mot-clé: Berlin 1936.

Le succès populaire des jeux de 1936 fut immense. 4,5 millions de billets furent vendus.

Figure 19. Mot-clé: Owens.

L'athlète noir américain Jesse Owens infligea un camouflet cinglant aux théories de supériorité de la race allemande en remportant plusieurs médailles d'or.

Le podium d'une épreuve remportée par Jesse Owens. Hitler refusera de serrer la main du champion.

Figure 20. Mot-clé: Owens.

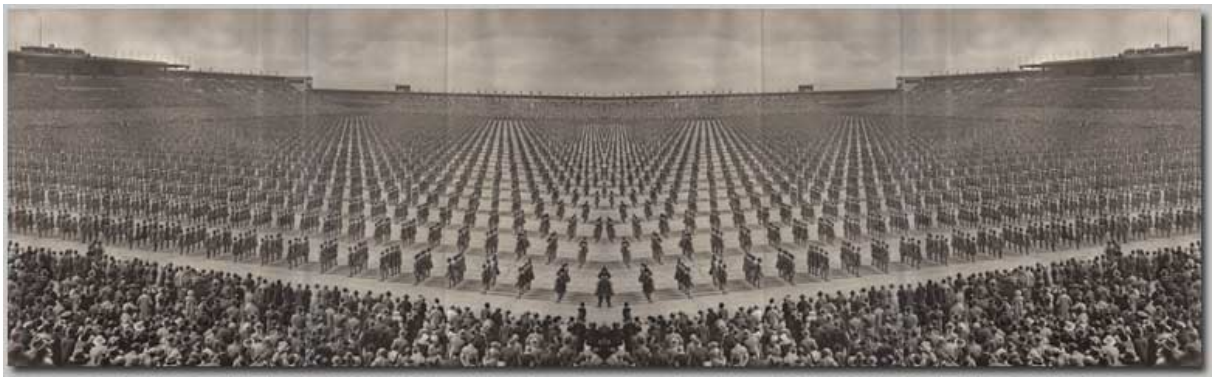
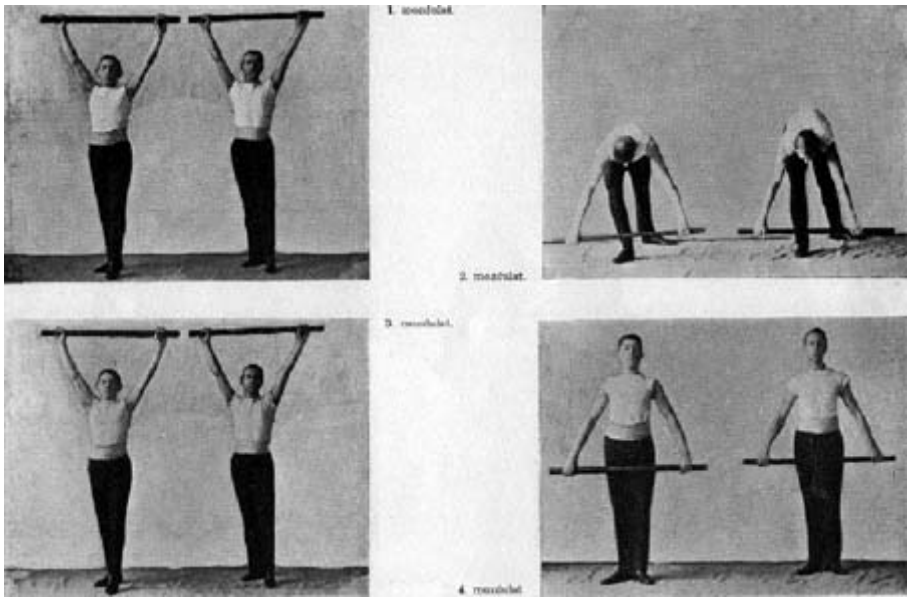


Figure 21. Mot-clé: strahovsky stadium

Les représentations de gymnastique de masse attirèrent une foule nombreuse dans les pays slaves durant l'occupation soviétique. Ici, un exemple avec le Stade Strahovsky de Prague pouvant accueillir jusqu'à 250000 personnes.

Encore une image du stade Strahovsky lors d'une représentation de gymnastique de masse donnée en l'honneur de la libération par l'armée rouge.

Figure 22. Mot-clé: Strahovsky stadium.



Un exemple d'exercice de gymnastique préconisé par la fédération de Budapest en 1909.

Figure 23. Mot-clé: Sokol.

Figure24. Mots-clés: oranje, wk2006.

Le sport est un facteur de lien social. A l'heure où peu de moyens existent pour rassembler les individus derrière un drapeau en temps de paix sociale, le football par exemple, crée un sentiment de groupe puissant. Ici le public néerlandais lors de la coupe du monde de football en 2006. La couleur orange représente la couleur nationale des Pays-Bas.

La victoire de la sélection nationale lors de la coupe du monde de football en 1998 créa un élan d'enthousiasme dans la France entière. Les Champs Elysées furent envahis par une foule dépassant le nombre de personnes présentes à la Libération de 1945.

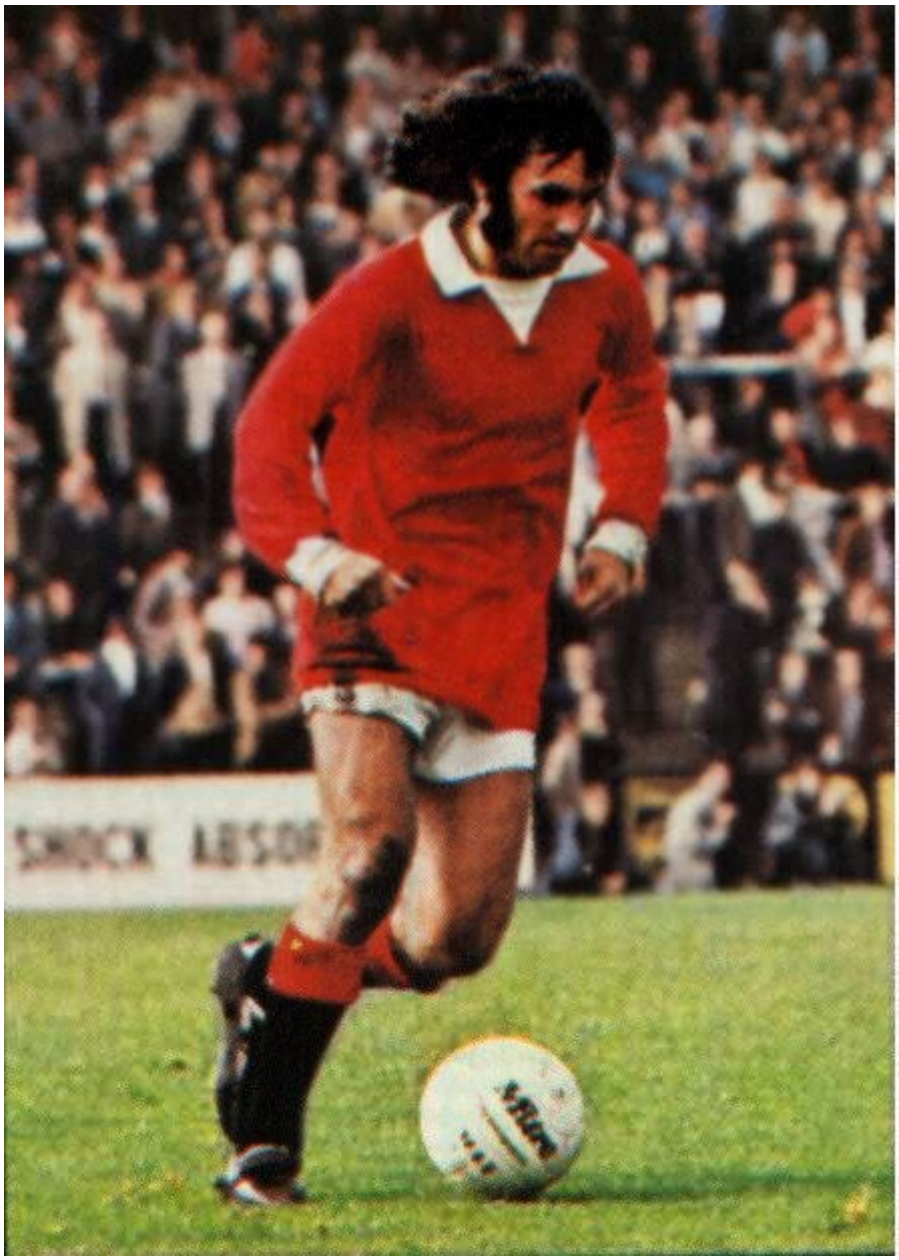
Figure 25 Mots-clés: Champs Elysées, 1998.

Johan Cruijff est considéré comme le plus grand joueur de football néerlandais de l'histoire. Sa popularité dépasse largement le seul domaine sportif. Aux Pays-Bas il fait partie des dix personnes les plus importantes de l'Histoire du pays selon un sondage effectué en 2001 auprès de la population. En Catalogne, il est un héros depuis son passage à Barcelone. « El Salvador » marqua la reconquête de la fierté du peuple catalan dans une Espagne marqué par le franquisme.

Figure 26. Mot-clé: Cruijff.

Zidane représenté sur un mur de sa ville natale Marseille. Bien que n'ayant jamais joué pour le club phocéen, « Zizou » est adulé comme symbole de réussite pour les nombreux français d'origine maghrébine. En Algérie, le pays d'origine de ses parents, il fut accueillit en chef d'Etat.

Figure 27. Mot-clé: Zidane.



Le fantasque George Best jouant sous les couleurs de Manchester United. A la mort de ce génie du ballon rond, plus d'un tiers de la population nord-irlandaise accompagna le cortège funèbre.

Figure 28. Mot-clé: George Best.

Figure 29. Mot-clé: Maradona.

« La main de Dieu » comme le dira Maradona après avoir marqué un but de la main face à l'Angleterre en quart de finale de la Coupe du Monde de football 1986. Quelques minutes plus tard, il inscrira l'un des plus beaux buts de l'Histoire du football. Toute la folie et le génie d'un homme résumé en une rencontre de football.

« el pibe de oro » pose avec le président du Venezuela Hugo Chavez. Maradona s'affiche comme un opposant farouche à la politique états-unienne de George W. Bush. Cette facette du joueur ne fait qu'augmenter sa popularité dans les masses d'Amérique du Sud.

Figure 30. Mots-clés: Maradona, Chavez.

Bernard Tapie est l'exemple très contemporain du chef d'entreprise qui souhaite utiliser le sport comme une image positive pour ses affaires. Ici, on le voit en vainqueur de la Ligue des Champions en 1993 avec l'Olympique de Marseille.

Figure 31. Mots-clés: Tapie, sport.

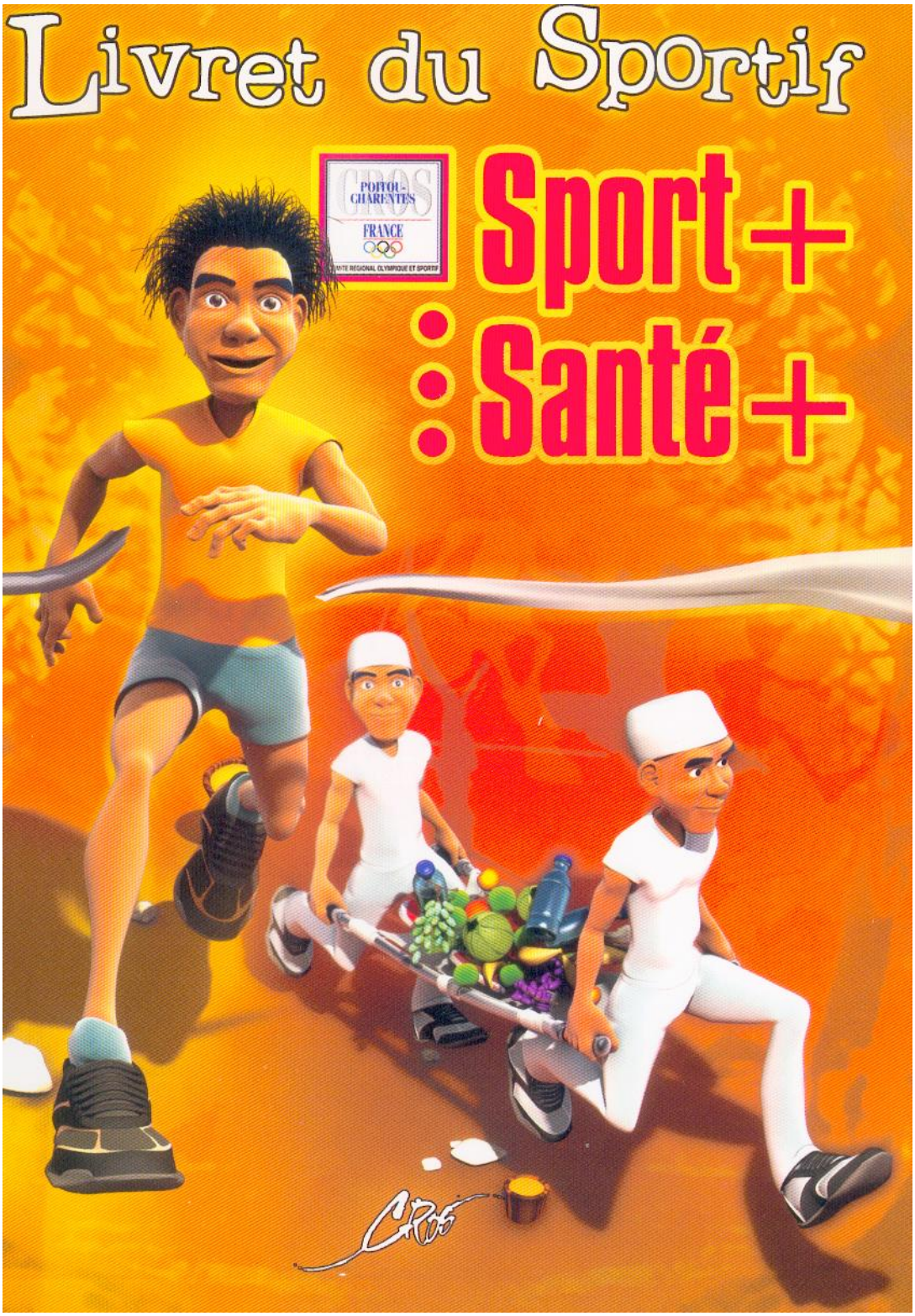


Figure 32. Mots-clés: sport, santé.

Aujourd'hui le sport est un important outil de régulation pour les politiques de santé nationales. Cet exemple est illustratif du type de comportement souhaité par les pouvoirs publics : sport, nourriture riche en fruits et légumes et boisson non-gazeuse.